AMOURS NOMADES

EN GUISE DE PRÉFACE

NOSTALGIES

A un Éditeur.

... Je pourrais faire le tour du monde en vingt amitiés, car je compte de bons camarades sur tous les points du globe : au Tonkin, en Chine, au Japon, dans l'isthme de Panama, à la Guyane, au Sénégal, etc. Ils m'écrivent; je leur réponds quelquefois. Ils m'envient, et je voudrais être à leur place.

A certains jours, ce désir atteint même une acuité douloureuse. C'est qu'il bruine alors,

que le ciel est gris, la besogne insipide, ou bien comme aujourd'hui, qu'un pâle soleil luit dans un ciel lilas, presque mauve à l'horizon, et que le printemps banal se devine prochain aux paresses coulant dans la brise, au rêvasseur ensommeillement qui monte des pages à noircir...

Or, les lettres de ces camarades m'arrivent par paquets, au hasard des services postaux, si bizarres, et, deux fois sur trois, m'arrivent justement durant ces heures nostalgiques. Je les lis, remué par des évocations, par des rappels de lumière. Un rideau se relève sur des féeries déjà vues; mon passé sourit, incliné doucement, gracieux comme un acteur qu'on a voulu réapplaudir, la pièce finie, et qui salue, flatté, mais sourd aux *bis* des enthousiasmes.

Cependant, pour agacer mon mal, je me replonge dans la chère atmosphère reconquise; je rêve de nouveaux voyages; — je souhaite la rencontre d'un éditeur qui m'enverrait lui faire un livre dans l'exotisme...

Il faut tant avoir vendu de cacao pour s'offrir

le luxe d'un yacht et courir l'océan à sa guise!...

Sans doute, cet éditeur m'adjoindrait un compagnon, dessinateur; mais je l'aiderais à le choisir, parce qu'il ne me faudrait pas un crayon quelconque, un de ces crayons qui parlent à haute voix tout en dessinant, un de ces crayons qui s'expriment en argot-peintre devant le satinage d'un *obi* aux flancs d'une Japonaise, ou devant l'incendie du couchant dans le détroit de Malacca...

Mon rêve est bref. Des réflexions, des calculs le crèvent, sans que, d'ailleurs, l'éditeur idéal oublié, la hantise s'arrête. Au contraire, la bibliothèque s'ouvre pour l'entretenir. Je m'embarque alors, je voyage avec les autres, dont quelques-uns, jadis, furent mes compagnons de route; et des pages de leurs livres, des feuillets des albums que j'ai rapportés de *là-bas*, des visions se lèvent, amoureusement.

C'est un *bungalow* de l'île de Ceylan, un cottage de Singapour, une plantation malaise, des rochers de la baie d'Along, un carbet du Haut-Maroni, des ruines noyées de verdures dans le Palais d'Été, un sentier courant entre les cryptomérias, dans les montagnes du Japon : c'est la

réapparition de tout ce que j'aime sous les cieux lointains, c'est le chimérique pays où je ne suis pas, où je voudrais être, et dont je me souviens ainsi qu'on se souvient d'un songe, — en l'embellissant.

Puis, au réveil, je me secoue, et je la mortifie, cette angoisse de la curiosité, cette imprécise nostalgie, avec des souvenirs précis, de nettes notations, d'où resurgissent les désillusions anciennes.

J'ai vu le *Serpent qui danse :* il était laid ; — des bayadères, des almées : elles étaient laides, et l'huile de coco me leva le cœur !...

Par contre, je les chasse, les images aimées, les regards de femmes cueillis au passage et la mémoire des baisers longs, des baisers maladroits, ignorants, timides, si profonds, des baisers étranges, pareils à des morsures !... Et je le chasse aussi, le souvenir des forêts roses sur les montagnes bleues, des rizières ondulantes, des furieux soleils et des éternelles splendeurs dont les réalités triomphalement humilièrent mon ambition préconçue.

N'est-il pas vrai, en effet, que Baudelaire, à

ses débuts maritimes, voyait en poète, et que les *globe-trotters* n'ont rien découvert de ce que Loti dépeint?...

Donc, je rejette les livres à musique, où la phrase chante et se rythme, comme inspirée par les échos du large et le *revenez-y* des palmes cliquetant dans la brise.

A nous, les livres doctorant, les relations prosaïques, à nous, les Reclus, les statisticiens, les savants!...

Hier, j'ouvrais ainsi Thomson, l'Anglais qui, gravement, d'une plume flegmatique, — une plume de Birmingham ou de Manchester, — écrivit : *Illustrations of China and its people*, et mon guide m'ayant décrit la fabrication du tapioca et l'extraction de l'étain, je le suivis, confiant, jusque dans la province de Wellesley (1). Mais je tombais sur le passage suivant que *j'adapte* sans y rien ajouter :

« Je fis, à X..., la connaissance d'un excen-

(1) Possessions anglaises des *Straits settlements* dans la péninsule de Malacca.

trique et mélancolique planteur, M. Berry. C'était un homme dans la force de l'âge, dont la physionomie empreinte de tristesse était agréable et douce. Il parlait avec un fort accent écossais. Il nous dit d'un ton résigné que n'ayant pas de mécanicien, il venait d'être obligé de raccommoder lui-même la grille du foyer de sa machine; puis, il nous invita à visiter sa maison.

« C'était un cottage tranquille perdu dans la verdure, une maison solitaire et, comme son maître, mélancolique.

« — Attendez un peu, fit Berry en s'avançant seul sur la véranda : je vais vous présenter quelques-uns de mes amis...

« Nous nous arrêtâmes aussitôt, et notre hôte alla seul jusqu'au bord du balcon. Il étendit la main en sifflant d'un ton caressant. Immédiatement, un oiseau sortit des feuilles voisines pour venir se percher sur son doigt.

« — Ce petit oiseau, nous dit le planteur, avait une compagne, et tous deux avaient l'habitude d'accourir à mon appel pour dîner avec moi. Il faut que la femelle soit morte, car voici bien longtemps, bien longtemps, que je ne là

vois plus, et je n'ai plus que le mâle à nourrir...

« Il baisa l'oiseau qui se renvola. »

Ce Berry, ajoute J. Thomson, qu'a touché cette scène, était « un homme doux, mais un peu sauvage ». Et il s'en va, très intrigué de savoir le secret du solitaire pour charmer ses voisins ailés.

Je posai le livre.

Maintenant, j'étais en Indo-Chine, le matin, aux environs de Singapour, et je les revoyais, les palmes, les grandes palmes luisantes, et les raies de soleil courant par les champs d'ananas, tandis que les bananiers égouttaient en diamants la rosée de la nuit, derrière des haies d'héliotrope sauvage fleuries de pourpre et d'or. ... Oh! la propriété de master Berry, quelques travailleurs Kling, des Hindous, arrachant la canne, de longs loisirs sous le ciel bleu, des siestes infinies, des parfums sucrés et lourds, de chaudes caresses, le cerveau béat, et, parfois, la douceur de rimes anciennes revenues, — la solitude!...

Pas de journaux, pas de lettres. De temps à

autre, un livre, un des six ou sept livres annuels qui valent qu'on les lise, puis l'oubli de tout, un retour à la vie animale, des torpeurs de poète et de bête sous la tendresse inanimée des choses...

Et la nuit, sous la lune, des silences bleus, le bercement d'un hamac, le divin plaisir de reconstituer un air autrefois entendu, bien loin dans l'autrefois. Au fond de l'ombre, la vie pullulante des insectes, la vibration des infiniment petites amours, et des phosphorescences passagères, vertes et jaunes, des lucioles, dont l'accouplement trace des ronds de feu... Dans une case de travailleurs, une rauque guitare joue trois notes d'une mélopée d'Asie, trois notes monotones, berceuses, qui ne se plaignent même pas, trois notes de résignation, une musique de bouddhiste.

Ce Thomson!... — J'avais rouvert le livre, mon château en Malaisie volontairement détruit. — Vraiment, ces Anglo-Saxons sont étranges après quelques grogs au soda-water!

Et je repris ma lecture. L'auteur parlait à présent du prix de la tonne d'étain pur, livrée

franc de port à Pénang. Trois livres dix schellings! Je calculai que cela devait faire dans les 87 francs et je vérifiai la date du volume pour me renseigner sur la possibilité d'une hausse ou d'une baisse depuis son apparition. Si la folle du logis s'enflammait sur ce chapitre!... Mais je retombai tout de suite, sans transition, sur un plus troublant passage, que, textuellement, je traduis :

« ... En revenant des mines, je visitai Malacca. Je restai peu de temps dans cette ville bizarre qui paraît endormie comme une vieille ville hollandaise qu'elle est. On y peut manger d'excellents fruits et y jouir pleinement de l'hospitalité gracieuse des descendants des premiers colons portugais et hollandais. Oh! le charmant séjour pour le célibataire au cœur tendre, qui peut choisir parmi les filles de ce climat doré! Mais qu'il ne s'y arrête pas s'il ne se sent pas à l'épreuve de tout ce qu'ont de plus irrésistible des yeux langoureux et noirs, de longs cheveux soyeux, et des formes dont seraient jalouses des déesses!... C'est le point du monde où le loisir semble avoir élu domicile,

et où vous le trouvez assis à toutes les portes, assoupi comme la mer paisible, indolent comme les grands palmiers dont les larges feuilles battent les toits des vieilles maisons, enfumées et pimpantes encore... C'est vraiment un pays où la vie pourrait s'écouler douce, agréable, inutile, moitié veille et moitié sommeil. »

N'est-elle pas baudelairienne, cette dernière phrase? On dirait la traduction anglaise de l'*Invitation au voyage!*

Ah! soyez maudit, Thomson, avec votre fallacieux étain et votre froideur hypocrite! J'ai jeté votre livre, mais le coup était porté : mes nostalgies avaient de quoi alimenter leurs fièvres en les excusant. Et voici qu'en dépit de tout, j'en rêve de vos créoles d'Asie, si souples avec leurs grands cheveux :

O toison moutonnant jusque sur l'encolure!

En votre exotisme que corrige un goût hollandais, j'aimerais vivre auprès d'une de ces belles filles... J'aimerais, autour de mes siestes,

sentir sa tendresse nonchalante et la prévenante langueur de son regard. Et j'aimerais aussi étonner parfois son cœur simple avec mes complications revenues, afin qu'elle me croie fort et plus mâle, ne me comprenant pas, puis me tende, docile, sans questions, ses lèvres rouges ainsi qu'une fleur d'hibiscus!

Paris, mars 1887.

SŒUR SAINT-CLÉMENT

SŒUR SAINT-CLÉMENT

A Gustave Geffroy.

Sur le paquebot *Anadyr*, qui me rapatriait l'autre année, on ne comptait pas, aux premières classes, plus de trois voyageuses : une Anglaise, une Hollandaise, une Allemande. Laides d'ailleurs, et vieilles. Aussi le piano restait-il fermé, et passions-nous, entre Français, nos soirées sur le caillebotis de l'arrière, étendus en de très légers costumes sur nos chaises-longues de rotin. Peu nombreux nous-mêmes, nous nous étions liés assez vite ; la jeunesse rapproche autant que la vie à bord : l'aîné de notre groupe n'avait pas trente ans.

D'ordinaire, après le thé de huit heures, la conversation paresseuse remuait des banalités, puis se coupait de longs silences à mesure qu'il

se faisait tard et qu'avec les lumières, s'éteignaient, un à un, les bruits du salon. On ne s'endormait pas cependant, la sieste du jour reculant le sommeil; mais on regardait l'Océan se glacer de lune, et, sous la caresse des brises rafraîchies, dans la chanson gargouillante de l'eau, l'on rêvait. Après cette pause, une voix repartait soudain : l'un de nous parlait d'une femme, — de la femme; et personne ne marquait de surprise. Les pensées étaient semblables, issues de la mer amoureuse, de la tiède nuit étoilée, du jeûne commun de nos lèvres. Des histoires alors s'échangeaient. Souvent le conteur s'arrêtait une seconde à suivre le sillage où froufroutait un remous de vif-argent. Ensuite, il reprenait plus bas, comme s'il eût achevé pour lui seul sa confidence.

Ma parole! ça déprave l'imagination, la solitude! On rêve, et le rêve blasant plus vite que la réalité, mène aux perversions défendues...

Ce soir-là, chacun se taisant, Victor Charville, substitut d'outre-mer, déjà grave, soupirait.

« Vous avez vu la religieuse des secondes? continua-t-il. Depuis qu'elle est à bord, je songe à la joie mauvaise et précieuse que donnerait sa possession, surtout si l'on était croyant!...

— Et même sans cela ! répondit Rodier, le capitaine d'infanterie de marine. Pourtant, elle n'est pas vraiment belle, ni toute jeune ! Mais, voilà : le fruit défendu !... J'en ai tâté de ce fruit, moi qui vous parle, et je vais vous dire le goût qu'il a...

Il y a douze ans, j'étais sous-officier et en garnison au pénitencier de Saint-Laurent du Maroni. Vous vous plaignez, Charville ! Qu'auriez-vous dit dans certains postes de la Guyane, où nous restions une année sans voir une femme ? J'étais à mon onzième mois de séjour au Maroni, quand je fus soigné par la sœur Saint-Clément. Onze mois ! et j'avais dix-neuf ans, l'âge des fringales !... Je ne pensais pas comme vous, mon cher, aux « joies mauvaises et précieuses », mais simplement aux... joies ! Lorsqu'une pirogue d'Indiens accostait devant mon poste, je grisais avec une bonbonne de tafia la famille formant l'équipage, puis, quand les sauvages étaient ivres-morts, j'essayais d'emporter la plus jeune des filles, et les trois ou quatre fois où j'y réusis, je vous assure qu'elle ne me gêna pas, l'épingle dont les jolies Peaux-Rouges se piquent la lèvre supérieure !

A cet âge-là, voyez-vous, on se passerait plutôt de pain que de baisers, et la faim au ventre, on se résiste mieux devant la vitrine d'une boulangerie que devant une jupe. Or, mes Indiennes, en fait de jupes, n'avaient que des colliers !... Par malheur, les mâles se dégrisaient souvent trop tôt. L'un d'eux, un jour, me tira une flèche, mais sa main tremblait encore d'ivresse et il me manqua de deux centimètres. Le lendemain, je recommençais. Ou bien, risquant le conseil de guerre si j'étais découvert par une ronde, un coup de hache si le mari me surprenait, je me glissais la nuit dans le village de la transportation où vivaient en ménage les forçats concessionnaires. J'y connus une bien jolie empoisonneuse... Mais quels rares repas ! et quelles digestions émouvantes ! A la fin de cette année-là, je ne m'étais pas mis cinq fois à table... Il me faut insister là-dessus pour que vous compreniez le reste.

Un matin, je tombe malade, pris à mon tour de fièvres paludéennes, et l'on me porte à l'hôpital. Lorsque le brancard reposa dans la salle des sous-officiers, lorsque je vis la pièce morne, les douze lits inoccupés, j'eus froid au cœur, et

la pensée me revint des camarades que j'avais conduits au cimetière, là-bas, derrière le village, sous les bambous. Mais le rideau de toile s'ouvrit, la sœur Saint-Clément m'interpella avec un bon rire, et les pensées noires disparurent.

Je la connaissais déjà, cette sœur, pour l'avoir remarquée durant les piquets de messe et avoir bavardé avec elle avant les enterrements, au seuil de sa salle.

A la Noël, comme j'étais en prison, ma peine devant expirer seulement dans trois jours, mon capitaine était entré brusquement le matin : « Rodier, je lève votre punition. Ne me remerciez pas, c'est la sœur Saint-Clément qui vient d'intercéder pour vous à cause de la fête... »

Vous pensez si j'étais content! J'avais couru aussitôt à l'hôpital, et ne sachant comment mieux marquer ma gratitude à l'excellente femme, j'avais entendu la messe à la chapelle. Elle me regardait, toute contente de voir là ce païen. A la porte, je la rejoignais pour la remercier. Aux premiers mots, elle avait rougi et, pour chasser son trouble, montrant une grosse gaieté, m'avait offert de monter boire un verre de quinquina!

Ce jour-là, lorsque je fus couché et drogué, elle borda mes draps, dressa mes oreillers, me soutint pour lamper ma première tisane. Je la contemplai avec une reconnaissance infinie, soudainement attendri de sentir autour de moi ces mains légères, cette câline sollicitude dont je m'étais déshabitué depuis mon engagement. Au pied du lit, l'infirmier arabe, un ancien brave homme, le forçat Mohammed-ben-Kadour, souriait aussi dans sa barbe frisottante, avec de bons yeux d'ivrogne. Et, dans une réaction de faiblesse, je m'endormis.

Pendant un mois, je demeurai entre la vie et la mort, bien pincé de paludisme, brisé par des accès pernicieux. La sœur ne me quittait guère. Elle passait ses journées sur la véranda, entre les deux cloisons mobiles formant son cabinet. De ma couchette, je la voyais coudre, en chantonnant de vieux cantiques, et, dans ma torpeur physique, dans mon demi-sommeil de pensée, ce m'était un bonheur tranquille de suivre le va-et-vient de son aiguille, les coups de ses ciseaux, les moindres mouvements de sa silhouette. A chacun de ses gestes, l'ombre de sa cornette dansait sur les lamelles des

stores qui verdissaient les ailes d'un reflet du soleil aveuglant de la cour. Une branche d'arbre fouettait parfois ces persiennes, ou bien c'était un couple de pigeons qui venaient se poser sur la balustrade et qu'on entendait roucouler. Toutes ces choses entraient dans ma tête de malade, s'y fixaient avec des importances d'événements. Ma fièvre les photographiait, y accrochant et y casant des rêveries sans queue ni tête, des balbutiements de pensée. J'imagine que, dans un cerveau de tout petit enfant, les sensations doivent se loger de la sorte avec cette espèce de brouillard doux...

Au bout d'une heure, cependant, un besoin égoïste me venait de tirer sœur Saint-Clément de sa besogne, de l'avoir plus près, et je faisais un peu de bruit en feignant de m'éveiller seulement. Vite, elle arrivait, me versait une tasse de lait que je buvais à petites gouttes pour la retenir et sentir ses yeux plus longtemps dans les miens. A d'autres moments, elle s'approchait d'elle-même :

« Voyons voir la température de ce grand paresseux ! »

Elle soulevait le drap, relevait mon tricot et me glissait sous l'aisselle le thermomètre destiné à mesurer la chaleur axillaire.

« Serrez-le, voyons! »

Elle feignait de s'impatienter, et je serrais le bras à casser le tube, béatement troublé du contact de ces doigts de femme frôlant ma peau. Trop épuisé encore pour songer à mal, je l'admirais de n'avoir point de répugnances à toucher mon linge trempé de sueur. Après avoir claqué des dents, en effet, dans un accès fébrile et réclamé des couvertures à m'en faire étouffer, je fondais en des transpirations d'où je sortais plus faible qu'un enfant, incapable de me soutenir. Mohammed, toujours à moitié ivre, n'arrivait pas à m'éponger; sœur Saint-Clément, alors, le mettait à la porte et, patiemment, renouvelait toutes les cinq minutes les flanelles humides. Abruti de fièvre, les muscles mous, je la laissais m'habiller, retenant mon souffle court, et, au moindre effort, me sentant m'en aller. Un soir, je m'évanouis en passant une manche et je roulai sur les coussins. Quelque chose m'éveilla, le chatouillis d'une caresse, et ce fut moi qui, en rouvrant les yeux,

rougit de sentir la cornette traîner sur mon torse nu.

La convalescence vint enfin. Je pus me lever et bientôt traînailler par la salle, en m'appuyant aux lits. J'étais un triste invalide, capricieux d'ailleurs comme une fille et ne mangeant pas, dans un dégoût de tout. La bonne sœur, que cela désespérait, descendait à la cuisine me fricoter elle-même des gourmandises. Je les avalais pour lui être agréable, et je crois bien, Dieu me pardonne, qu'elle me régala plus d'une fois de ses propres deniers!...

L'après-midi, après la sieste, j'allais m'asseoir sur un petit banc, à ses pieds presque, et je triais des plumes avec lesquelles ses gros doigts de fée confectionnaient des fleurs artificielles. Le mois de Marie approchait : il fallait regarnir toute la chapelle. Ce n'était pas une mince besogne; tous les chasseurs de Saint-Laurent, les Indiens eux-mêmes, qu'on soignait à la pharmacie de l'hôpital, comblaient les religieuses de dépouilles d'oiseaux. J'avais toujours devant moi un *pagara* rempli, dont je classais le contenu par couleurs et par espèces, dans des rangées de boîtes. Nous étions seuls

cependant, seuls dans la lourde chaleur, dans l'odeur forte des plumages, et des désirs me revenaient, accrus par la fièvre, par le retour de ma vitalité, par mon séjour si long dans la serre-chaude du lit, aiguisés par la senteur fauve montant du *pagara*, par le voisinage enfin de cette femme.

Car, je la découvrais femme, plus femme chaque jour, à sentir ses genoux si près de mon siège bas, ses genoux, ses cuisses. Un afflux de mon sang anémié me montait aux yeux, lorsque, au moment de se lever, elle frottait de la main l'étoffe tendue pour en chasser les duvets. Le soir, quand elle s'agenouillait au pied de mon lit et récitait les prières, je les revoyais, les rondeurs de son corps; ma fièvre les dévêtait, je m'endormais tard, et le docteur le lendemain, hochait la tête en me tâtant le pouls.

Un matin, comme il s'en allait, sa prescription faite, je le rappelai.

« Major, je sens des douleurs au bras... »

Depuis quelques jours, j'avais les membres rompus, et ces murs d'hôpital m'apeuraient tant, que je craignais tout de suite d'avoir, au

cours de mes suées, contracté un rhumatisme articulaire.

« Bah ! ce n'est rien, fit le docteur après un examen et un interrogatoire rapides. On va vous frictionner avec du baume de Fioravanti. »

Ce soir-là, — j'étais couché déjà, — Mohammed apporta le flacon de baume.

« Moi te froutter, sergent ! grognait-il, la voix pâteuse.

— Veux-tu te sauver ! lui cria la sœur Saint-Clément. Tu sens encore l'absinthe !... »

Et, Mohammed parti :

« Allons, petit douillet, faites glisser votre chemise. »

J'obéis, puis j'étendis mes bras nus sur le drap qui me cachait jusqu'aux aisselles. Alors, la sœur me saisit le poignet avec sa main gauche, et de la droite promena vigoureusement sur ma peau, de l'épaule au coude, un tampon de flanelle sur lequel elle avait versé quelques gouttes du flacon. Mais dans la position où se trouvait ma main, mes doigts effleuraient sa robe, cette étoffe tendue sur laquelle s'accrochait le duvet que, d'un geste innocent, elle chassait tantôt. Ce n'était pas la bure de France,

mais, à cause de la chaleur, une simple toile, gros-bleu pareillement, une simple toile sous laquelle se devinait la chair. Et, perdant brusquement la tête, affolé de la caresse du massage, du tremblottement de son buste abaissé sur moi, j'allongeai les doigts, et je la sentis, cette chair...

Des minutes coulèrent. La friction se ralentissait, ma main s'enhardissait; nos deux souffles faisaient un grand bruit dans la pièce vide. Puis, ma garde-malade murmura d'une voix qui me parut lointaine:

« Voulez-vous finir, vilain garçon! »

Elle passait de l'autre côté du lit, me prenait l'autre bras. Et je continuai. Tous deux, nous fermions les yeux...

Le lendemain, le tampon me frottait jusqu'au cou, s'égarait, le jour suivant, sur ma poitrine, mais au bout de trois jours le docteur supprima les frictions au Fior antvi.

Cependant j'étais devenu audacieux. Maintenant, sous couleur de ramasser des plumes tombées, je frôlais sa jambe, sa cheville, et, de parole en parole, avec des tâtonnements

exquis, des diplomaties troublantes, je lui parlais des joies terrestres, — de l'amour.

Pas plus qu'au premier jour, d'ailleurs, je ne la trouvais réellement jolie. Elle avait une fraîcheur de paysanne, des yeux d'enfant, des lèvres rouges, mais des traits communs, l'air de ces vieilles filles que la vie en plein air, l'activité des muscles sauvent de l'anémie et de la sécheresse. Seulement, je vous l'ai dit, j'étais au Maroni depuis un an déjà, et elle avait enfin l'attrait de l'impossible, le piquant du fruit défendu...

Depuis cette époque, j'ai vécu, j'ai aimé, mais je n'ai pas retrouvé le frisson dont m'emplissaient le cliquetis de son rosaire et la froideur du petit crucifix auquel se heurtaient mes lèvres sur sa guimpe...

« Vous m'aimez? me répondait-elle; alors pourquoi manquez-vous les offices? En bas, dans les salles des soldats, tous les malades y vont, et vous, qui êtes seul ici, vous me refusez cette preuve d'affection! »

Aussitôt, je me récriais. De mon indifférence religieuse ou de mon scepticisme, je faisais une incrédulité absolue, afin de grandir mon

sacrifice et d'en exiger un plus complet retour. Si l'abbé, qui venait, tous les deux jours, m'apporter des cigares, nous eût entendus, il eût été plus étonné que scandalisé, tant notre débat s'entremêlait de théologie !

Sœur Saint-Clément, pour tout dire, était de ces pauvres filles des champs dont le confort de l'ouvroir décide la vocation. Maltraitées à la ferme, elles vont à l'église, et sans dot, se voyant écartées par les ordres élégants comme par les maris, s'enrégimentent dans les filles de Saint-Vincent-de-Paul ou de Saint-Paul de Chartres, les deux seules congrégations hospitalières où les religieuses ne se bornent pas à prier, à surveiller la propreté des salles, à distribuer la nourriture, mais soignent leurs malades elles-mêmes, toujours souriantes dans les plus malpropres besognes, et vraiment saintes, celles-là. Moins absorbée dans les méditations hystérisantes, leur vie saine et active demeure humaine, et si le climat colonial vient aider le relâchement forcé de la règle, on les retrouve femmes. Aussi bien, sœur Saint-Clément devait être une exception. Je sus depuis que la supérieure, la trouvant

trop... cantinière, la maintenait au Maroni en manière d'exil...

« Alors, pour sauver votre âme, il faut que je me perde?

— La fin justifie les moyens! » répondis-je.

Tel fut notre dernier dialogue, notre dernière discussion. Le *pagara* de plumes se renversa et je n'entendis plus que les roucoulements des pigeons...

A présent, elle me fuyait, le jour, mais, presque toutes les nuits, elle était de ronde. Brusquement, le reflet de sa lanterne sourde posée sur ma chaise me réveillait : elle me regardait dormir. D'un bras leste, je l'enlaçais, tiède encore de son lit, les joues fraîches de sa promenade par les cours.

« Oh! chuchotait-elle, que me faites-vous faire?... »

Puis, ses vêtements tombaient, et pour ne pas incendier la moustiquaire, elle écartait la lanterne, du même geste chaque fois.

Mon roman finit là. J'avais écrit à ma mère de quels soins dévoués l'excellente femme m'avait entouré, mais sans dire, bien entendu, par quelle profane tendresse je récompensais

mon ange gardien. Ma mère lui envoya une longue lettre débordante de reconnaissance et battit les magasins du quartier Saint-Sulpice pour lui trouver un pieux cadeau que la sœur pût garder chez elle sans préjudice pour l'église. Lorsque le paquet arriva, je quittais Saint-Laurent, en vertu d'un congé de convalescence. Sœur Saint-Clément me passa une médaille au cou, et quinze jours après, à Cayenne, je retrouvai encore dans mon sac les friandises dont elle avait bourré mon linge...

Voilà mon histoire. Et c'est à cause d'elle que je ne vois pas laïciser un hôpital sans plaindre ces pauvres filles... »

Le capitaine s'était tu. Victor Charville passa la main sur ses favoris et répliqua de sa voix de réquisitoire :

« Votre fin seule est morale, mon cher ami... N'importe! en l'atténuant beaucoup, en y mettant, avec un peu plus de sentiment, la psychologie des personnages, de la femme surtout, votre récit serait joli à publier...

— Non! non! interrompit Le Teil, il est bien tel qu'il est. Pourquoi ne pas dire la vérité? Le

capitaine n'est ni un dévot, ni un prêtrophobe; il raconte simplement ce qu'il a vu et ressenti. Assez de conventions !

— Ah ! reprit Rodier, vous croyez encore, vous, qu'on peut la dire et l'écrire, la vérité? Est-ce que quelqu'un vous a jamais raconté une bataille ou un amour tels qu'ils sont, tels qu'ils se passent?... La convention? mais elle est partout et nous l'avons dans le sang ! L'éloignement idéalise, les traductions embellissent, et rien que de parler, on ment malgré soi !... Certes, elle était, comme je vous l'ai dit, cette pauvre Saint-Clément, si naïve, si fine, si tendre, si femme, mais ce que je ne vous ai point dit, c'est qu'au premier spasme, demi-morte, elle voulut bégayer mon nom, et au lieu de Robert m'appela Lucien !

« Lucien existait, Lucien Jeanty. Blessé à la chasse, il était resté trois mois à l'hôpital, seul avec elle, l'année d'avant : je compris. Elle nia, bien entendu, mais à mon retour en France, un jour, à Lyon, quelqu'un m'interpella dans la rue : c'était mon Jeanty. Je lui parlai de la sœur et il se troubla comme une petite fille.

— Qu'importe? s'écria encore Le Teil. Elle vous a aimé, vous l'avez aimée. Eh bien, alors?

— Parbleu!... » fit le capitaine.

Son regard se reperdait parmi les remous de vif-argent dont froufroutait sous la lune le sillage du navire. Il souriait doucement, et son regard et son sourire s'en allaient, émus, vers ses amours anciennes.

CHINOISERIE

CHINOISERIE

A Paul Bourde.

... Ce que je vis à Pékin? et quelle impression j'en rapporte?... Vous m'embarrassez, mon ami, mais peut-être dégagerez-vous une réponse de la *chinoiserie* suivante :

A pointe d'aube, nous nous trouvions en selle, onze ou douze, dont j'étais le plus jeune, et le seul aussi qui ne fût pas diplomate. Sous le ciel vaporeux, d'une fraîcheur attendrie de lilas, cette brusque constatation, je ne sais pourquoi, me fit plaisir. Mes poumons me semblaient élargis, et dans la pression caressante dont j'enlevai mon cheval il y eut comme la prise de possession d'un bonheur inattendu.

Peut-être simplement, dans un retour d'animalité, l'instinctive jouissance de me sentir, pour quelques heures, libre de cœur et de cerveau, n'ayant qu'à me laisser vivre...

Nous devions aller jusqu'au Palais d'Été, déjeuner à l'ombre des ruines, et laisser ensuite, à mi-route d'un de ces temples des Collines que les Célestes louent aux Européens pendant la canicule, la famille que nous escortions. Les dames se firent attendre, mais lorsque, enfin prêtes, elles apparurent avec un teint assorti aux douceurs du ciel, nul ne se plaignit, et la calvacade s'ébranla bruyamment, précédée d'une musique de rires, où leur voix égrenait des trilles.

Elle était en tête déjà, l'héroïne de la partie, et, se retournant sur sa jument qui dansait, elle nous compta de sa cravache, d'un joli geste :

« Quelle cour !... »

Cosmopolite, notre bande se composait d'Américains, de Russes, d'Anglais, de Belges, même de Français. « Hourra ! » criâmes-nous. Des Chinois obèses, demi-nus, dont le nombril, comme une fleur de lotus, étoilait la couenne

jaune, écarquillèrent les yeux, puis, pareils à des enfants, rirent avec nos rires.

On prit le pas. On bavardait dans notre langue, par à-coups, avec des sauts d'idées et de mots, les détours des rues, l'inégalité des chaussées nous éparpillant à chaque minute. Le guide était un *ma-phu* juché sur un grand mongol poilu. Sa coiffure, un chapeau de lampe en paille jaune, d'où tombait une courte crinière rouge, nous servait de repère, resurgissant toujours sur le moutonnement des têtes, après de courtes éclipses derrière les enseignes verticales des boutiques, sous les dorures, sous les loques, sous les tentes bariolées. A dix pas, suivait la dame. Et je pressai mon cheval, manœuvrant dans la cohue indigène pour la rejoindre, curieux de la mieux connaître.

Car je l'avais vue deux fois seulement : au bal d'abord, décolletée et trop éblouissante pour que je la pusse étudier, — ma sottise, d'ailleurs, ignore la valse; — puis, chez elle, en robe de satin cerise ; — elle est brune, étant née sous les lauriers-roses, dans un golfe de Grèce... Des visiteurs survenus, j'avais pris congé, gardant seulement en ma prunelle,

comme il arrive après avoir fixé le soleil, une tache lumineusement rouge, le souvenir de ce fourreau de soie moulant le corps souple.

Ce qui me revenait encore, c'était l'emmêlement de ses cheveux, vraie toison de mousse bleue, et sa lèvre sanglante, et le sourire nacré des dents ; mais l'œil en partie m'échappait, et ce vague oubli me semblant être une dernière coquetterie de son velours, de ses long cils, je voulais le retrouver, m'y baigner une seconde. Cependant, cet effort de mémoire me laissait une gaieté tranquille, dans la même enfantine jouissance de la matinée, de mon cheval, du contraste de nos raffinements avec les saletés exotiques que nous contemplions de haut, sans les effleurer, comme descendus nous-mêmes, avec la lumière, dont la nappe encore timide balayait ces bizarreries et ces fanges.

Bientôt, j'atteignis l'écuyère.

C'était à un coude de la rue, dans un lit de poussière, troué, çà et là, de lacs de boue effrayants et si profonds que le soleil les miroite sans jamais sécher leur cambouis. Nous passions sous un triple arc de triomphe, par une des portes latérales ; et voulant la faire sourire,

je m'indignai qu'on n'eût pas débarricadé à son intention l'allée centrale réservée aux empereurs ou impératrices ! Devant nous, un Chinois en guenilles traînait par la queue le corps d'un chien. La bête agonisait encore et sa langue s'égouttait dans la poussière, laissant derrière elle un mortier lie de vin. Au seuil d'une pagode, des enfants, pareils à des poupées de cire, jouaient avec un volant que leurs pieds simiesques se renvoyaient seuls. Puis, je ne vis plus rien de la route, horreurs ou curiosités, et je ne sais plus par où nous passâmes.

Nous causions... L'œil était bien celui que je m'étais créé, très long fendu, sombre et doux. Nous causions... La prunelle avait un orient de perle, un fluide humide... Que disais-je? des banalités auxquelles répondait un babil mondain : les chevaux, la société pékinoise, les tristesses d'un tel exil. Mais, brusquement, s'échappa d'elle un regret dont ma sympathie vibra : le regret des cieux de son pays, de la mer bleue, éternellement bleue, baignant les îles jaunes, reflétant les tamarins, les chênes-lièges et les oliviers vert-de-cuivrés sous lesquels des jupes rouges mènent des chèvres

capricieuses. D'autres souvenirs m'apportèrent Constantinople, l'Algérie et, ruisselante de couleur, une vie grouillant entre des cubes blancs, des terrasses, des minarets, dont les murs incendiés réverbèrent la chaleur d'un implacable azur. Nous causions, — d'un tas de choses. Les anges et les diplomates auraient pu nous entendre.

Pourtant, du chemin suivi à ses côtés quelque chose, plus loin, m'est présent. Hors des remparts et des faubourgs, nous trottions par les champs de maïs, sous les saules où les cigales stridaient, plus furieuses à mesure que montait le soleil. Fatigués d'une course de deux heures, nos compagnons, semés çà et là, étaient hors de vue. Elle les plaisanta, et comme je les excusais sur les chevaux moins bons sans doute que les nôtres :

« Bah ! dit-elle, quand on n'est pas cavalier, le cheval a toujours tort ! Moi, dans tous les moyens de locomotion, j'adore avant tout la vitesse. Galopons, voulez-vous ? »

Nous filâmes. Une musique chantait en ma tête sur le rythme précipité des sabots martelant le sol dur. Le vent sifflait à nos oreilles, et

nous ne parlions plus, sans souffle, le sang aux joues, dans un halètement délicieux. Parfois, entre les verdures, un coquelicot fuyait : le chapeau du *ma-phu*, dont le cheval s'emballait en entendant les nôtres. Des arbres, des cabanes couraient à notre rencontre, nous croisaient, entrevus le temps d'un éclair.

Le sentier devenu trop étroit, nous ralentîmes, tombés au petit trot. Capricieuse ou voulant éviter des ornières, l'amazone changeait à chaque instant de direction. Une fois, elle prit ma droite ; sa jupe fouettait ma jambe. Je regardais une mèche folle échappée de son casque, durant la course, et qui caressait son oreille. La bouche sèche, je suivais la palpitation de son buste, la petite tache lentement grandissante qui mouillait son corsage, sous la manche... Le sentier se rétrécissait encore. Je fermai les yeux, je passai derrière elle pour échapper à la hantise d'une étrange tentation.

Peu après, les arbres s'écartèrent qui masquaient l'horizon. Dans un ciel de lait, les Collines se profilèrent, toutes bleues. Le Palais

d'Été se montrait dans la plaine, avec ses kiosques sur les mamelons, ses toits de tuile au chromé vernissé, ses ponts de marbre cintrés en demi-cercle, ses étangs couverts de lotus aux fleurs roses, et ses ruines mi-européennes, mi-chinoises, souriantes sous l'assaut des herbes. Nos compagnons nous rejoignirent, et le peloton s'arreta devant deux lions fantastiques, dont les gueules de bronze gardaient un portail. Je mis à terre ma compagne, mais ce ne fut pas moi qui l'aidai à remonter en selle, quand on nous eut refusé partout l'entrée des portes et des brèches. Un monsieur en bottes Chantilly et culotte basanée, avec de courts favoris à l'anglaise, s'agenouilla et tendit à la fine bottine ses deux mains jointes.

Cependant il paraît que depuis longtemps nous avions quitté Pékin, et nos compagnons criaient famine. On s'occupa de déjeuner. Les charrettes parties dans la nuit avec les provisions nous attendaient près du lac. L'un des nôtres alla les querir et les conduisit au seuil d'un temple, dont la locataire, respectable dame anglaise, nous céda deux pièces. La caravane fut vite installée...

Oh ! le repas, charmant et fou, et qu'elles étaient jolies ces lèvres de grenade se ravivant dans le champagne !... Nous étions grisés par le plein air ; la reine de la fête toasta dans sa langue natale ; je me trouvai soudain aimer le grec, et notre ambassadeur, ancien normalien, rappela qu'il était la langue des déesses.

Babillardes, les heures coulaient, alanguies par la chaleur extérieure. Les diplomates étaient de moins en moins graves. D'aucuns s'endormirent sous le vol ronflant des mouches. On les laissa pour trouver mieux que ce rez-de-chaussée brûlé de soleil, et suivre un bonze au crâne luisant dans le sanctuaire, au milieu du bric-à-brac bouddhiste.

Adossés aux statues contemplatives, nous jouissions de la fraîcheur presque obscure du temple où traînait un parfum d'encens. Comme nous n'avions que deux éventails pour cinq, nous nous éventions les uns les autres, avec des paresses de parole, avec des nonchalances béates. Dehors, les cigales vibraient avec plus de passion.

Vinrent quatre heures, le glas du départ. Ceux qui dormaient et ceux qui rêvaient les

yeux ouverts, s'éveillèrent avec un : « Déjà ? » plaintif.

Lentement, j'accompagnai l'amazone à son cheval. Nous causions encore. Elle dit :

« Nous allons nous séparer, et jamais plus sans doute nous ne nous rencontrerons. C'est la vie ; on se trouve, on se quitte... »

Je répétai sa dernière phrase : « On se trouve, on se quitte, » mais, malgré moi, un balbutiement en coupa les deux membres d'une suspension longue. Mes pensées inavouées nichèrent là.

Elle écartait des brindilles restées accrochées à sa robe.

« Pourquoi partir si vite? reprit-elle. Restez donc quelques jours encore à Pékin; vous viendrez nous voir à notre temple !... »

Un rêve insensé me traversa. Une seconde, je fus sur le point de répondre oui. J'oubliais tout, je me serais chinoisé si elle l'avait voulu! Puis, la raison revint, et je sentis la profondeur de ma folie. Pour une invite banalement mondaine, allais-je perdre mon voyage, et souffrir, et, si je me trahissais, me ridiculiser?

Avec des mots quelconques, je m'excusai, en faisant se taire mes yeux où passait le regret du rêve entrevu. Et nous nous quittâmes.

Le monsieur aux bottes Chantilly la mit en selle ; bientôt, elle fut suivie des siens. Accoudés sur un petit mur, nous les regardâmes défiler avec de longs adieux, de grands envolements de chapeau. Jusqu'au coude, elle tourna la tête de notre côté, nous saluant de sa cravache ; ensuite, il n'y eut plus rien. Le chemin retomba au vide sous la chanson enragée des cigales, muré au bout par des verdures éplorées que dominaient les collines, toutes bleues. Sous les saules et les mûriers, le coquelicot pointa une seconde, la crinière du *ma-phu*. Ensuite, le vide... Plus bruyants des bonheurs s'enfuient, d'un charme moins durable.

Un instant après, nous partions à notre tour pour rentrer à Pékin. Nous n'escortions, cette fois, qu'une seule écuyère, une Anglaise aimable, opulente et mûre, qui riait follement de son équipée :

« Je suis sortie pour deux heures, à l'aube,

et je rentrerai à la nuit ! Que mangeront mes invités? Je n'ai pas donné d'ordres à la cuisine... »

Et de s'esclaffer.

La route, — une nouvelle route, plus courte, — était atroce, interminable. On allait, sans air, écrasé par le soleil. Et notre compagne s'inquiétait :

« Je suis rouge, n'est-ce pas ?

— Un peu, madame, répondais-je.

— Dites-moi comment, je vous prie ? »

Et je cherchais des comparaisons autour de moi, dans les lisérés de la serviette protégeant sa nuque des insolations, dans les fleurs de la plaine enflammée. Mais elle rougissait encore, toujours plus écarlate et plus gaie. J'arrivai aux fleurs du laurier-rose, aux pivoines tendres.

« Soyez franc, dit-elle : j'ai l'air d'un homard ! »

Elle riait, sa gorge puissante riait, nous riions tous, et je riais moi-même, mais d'un rire un peu machinal. Je ne vis rien encore du chemin, si ce n'est, au bout d'un étang couvert de lotus

aux fleurs roses, un héron immobile, les ailes déployées.

« C'est une statue du Palais !... Il est en pierre ! » firent mes voisins.

On cria, on lui jeta des cigares, faute de projectiles. Il était bien vivant, ce philosophe. Sans s'émouvoir, repliant ses ailes, il se rendormit.

Nous suivions maintenant l'ancienne voie impériale, pavée de dalles de marbre commun, disjointes et coupées de ravines, qui réfléchissaient l'incendie du ciel. Par places, devant les auberges à thé, par les villages, un épais lit de poussière les couvrait. Là, parfois aussi, un paysan les arrosait à grands seaux d'urine ; de chaudes puanteurs montaient sous les pas de nos chevaux. En trois heures, nous atteignîmes enfin la ville tartare et la rue des Légations. On déposa chez elle la dame anglaise, qui courut se mettre au bain, laissant s'entre-dévorer ses invités. De ce si long retour, je n'ai pas retenu autre chose.

Voilà donc, mon cher ami, ce que je rapporte de Pékin : une excursion au Palais d'Été où nous n'entrâmes point, paraît-il. C'est peu,

ce n'est rien, c'est beaucoup. Dans ma joie, j'ai fait pour vous de ce rien une aquarelle. Ma *Chinoiserie*, c'est un éventail, — un de ces éventails dont les sujets, l'année dernière, nous firent rêver tous deux, à Canton. Peut-être les couleurs en passeront-elles vite, mais à cet attendrissement elles gagneront une douceur mélancolique et vague.

Le voyez-vous dans son cadre ovale de bambou tendant sa soie thé coupée dans l'amazone de mes rêves? Le voyez-vous, Chinois, sans l'être, avec ses kiosques écaillés d'émaux, avec ses tuiles de chrome vernissé, ses ponts de marbre en demi-cercle, ses étangs où nagent les fleurs roses des lotus, et ses ruines souriantes sous l'assaut des herbes? Au fond, sur un ciel de lait, se profilent les Collines, toutes bleues. La fille du Ciel, Camélia-Blanc, est remplacée par Fleur-de-Grenade, habillée chez Worth, mais le pied de l'intruse est si petit, si petit, mais sa main est si finement gantée, qu'elle reste chinoise, précieusement.

Or donc, je garde mon écran. De son souffle, il rafraîchira mes fièvres futures, et dans mon foyer vide murmurera une invitation au voyage,

subtile comme les vers de Baudelaire. Est-ce donc rien cela? Tous les bibelots sont des riens, mais combien chers à qui les déniche! Me voici réconcilié avec la Chine, avec Pékin, et, pour tout dire, prêt aux pires campagnes, si chacune de mes étapes devait me laisser la douceur d'un pareil souvenir!

Sur le Peï-ho, en jonque. — Juillet 1885.

A MACAO

A MACAO

A Albert Serpette.

En voyage, comme en amour, il n'est de bon que l'imprévu...

L'an dernier, deux jours avant de quitter Hong-Kong et de m'embarquer pour Marseille, je terminai mes visites d'adieu en allant serrer la main de mes amis les officiers du *Sylphe*, mais ils ne me permirent pas de prendre congé et me retinrent à bord de la canonnière qui devait, dans deux heures, faire route pour Macao. De là, m'assuraient mes hôtes, je pourrais le lendemain regagner Hong-Kong par le *steam-boat*. Leur gracieuse insistance me décida vite, et quand nous nous levâmes de table, on découvrait la rive du Tchu-Kiang et l'île de Kio.

Me restait-il de l'impromptu de ce voyage un peu d'effarement? Je ne sais; mais, en débarquant sur la *praya*, je me crus transporté à quatre mille lieues de Chine, — en Europe. Nous errions dans une petite ville de province, une petite ville du Midi, cuite, recuite et solitaire. Dans les rues tortueuses, où nous suivions à la file indienne la bande d'ombre projetée par les auvents, nos rires s'éteignaient peu à peu, et elle nous gagnait, la mélancolie muette des choses. Tout était mort, maisons et fenêtres. Des façades crûment bariolées sommeillaient, et, toujours, à leur seuil, la même inscription: « Poco », accompagnée d'une lettre idéographique chinoise, signifiant, elle aussi: « Puits », nous tirait l'œil. Pas un passant, pas un chien. Des murailles mornes, des portes murées, du mystère derrière les moellons et les briques: une sieste des choses. Au-dessus, le grand soleil, féroce, et le ciel trop bleu. Nulle brise. On eût dit un village endormi durant la canicule alors que tous, hommes, femmes, enfants, sont à la moisson, ou bien à l'église. Et des églises, il y en avait aussi, — des tas. Mais elles étaient également

mornes et silencieuses, églises de couvent au fond desquelles des messes basses prient pour les morts. D'ailleurs, nul exotisme. Çà et là, sur des murs, une palme de zinc luisant, une scie de cactus. L'Espagne, l'Italie, notre Provence en ont autant. Et puis partout, l'idée de ruine, des débris de bâtisse, les débris de ce qu'avait dédaigné l'ouragan de 1874. Sur une place creusée de soleil, infernalement blanche, se carrait un restant de cathédrale, lamentable. Sur les tours, des oiseaux volaient en cercle, des oiseaux trop noirs comme en dessine le pinceau trempé d'encre de Chine sur les *kakémonos*.

Nous allâmes voir la grotte du Camoëns, souillée par les banalités de nos devanciers, banalités gravées, des fois, à même la pierre, et en revenant par les vieux quartiers dévastés par le typhon, nous rencontrâmes enfin des passants, — des femmes. C'étaient des Macaïstes, des bâtardes de Chinoises et de Portugais, qui, comme conscientes de leur laideur, vivent à peu près cloîtrées. Sous la torride lumière, elles glissaient des porches, rasaient les auvents comme des ombres,

vêtues de noir, avec de grands voiles, et, d'abord chacun de nous les prit pour des religieuses. Elles tournaient à des coins, disparaissaient, puis, tandis que nous les cherchions, remués par un bout de cheville entrevu, par une main de cire, des lamelles de jalousie s'ouvraient sans bruit, et, comme autant d'escopettes, des yeux, de grands yeux brillants, nous fusillaient, sans un souffle.

Le soir, — nous avions terminé les visites officielles et dîné, — il nous plut de parcourir des quartiers plus vivants. En ceux-ci, l'Asie coudoyait l'Europe. Le jeu et la prostitution s'y coloraient, fantasques, sous les lanternes chinoises. Des matelots bruns et secs, au parler sonore et chantant, bousculaient des Célestes à voix rauque, vêtus de soie violette ou gorge de pigeon. Les rues grouillaient sous une tiède senteur de musc et de friture. Dans des coins d'ombre, sous les étoiles, d'invisibles guitares miaulaient parmi des chants en toutes langues où des ivresses se plaignaient. C'est alors, je crois, qu'en nous la bête s'éveilla. Nos regards

appelaient la femme. Et nous entrâmes dans des maisons.

On y jouait. Des magots louches, reluisants, imberbes et gras, des coolies déguenillés et hâves, des gens de mer, de l'alcool dans les yeux, se pressaient autour d'une table où le croupier chinois, gros homme à lunettes, brassait un tas de *sapèques*, des sous percés au centre d'une ouverture quadrangulaire. Nous pontâmes sur un tableau divisé en quatre carrés numérotés : 1, 2, 3, 4. D'une galerie surplombant la table, d'autres joueurs confiaient leur mise à un petit panier pendu au bout d'une ficelle. Le banquier ronchonna quelques mots : un *rien ne va plus* sans doute, puisa dans une tasse des sapèques et, du bout d'une aiguille d'ivoire, se mit à les compter quatre par quatre jusqu'à ce qu'il n'en eût plus devant lui qu'un petit nombre. A ce moment, l'assemblée devint muette, et, dans le silence, sembla puer davantage. Des gorges haletaient sous les lampes à pétrole. Resterait-il, à la fin comme dernier groupe, 1, 2, 3 ou 4 sapèques, le chiffre du reliquat devant désigner la partie gagnante du tableau ?

Il en resta trois. Nous avions perdu, et nous sortîmes, tandis que la partie recommençait dans un silence stupide, à peine troublé par les débats des perdants troquant leurs bijoux contre des piastres.

A la porte, un vieux Chinois nous accosta, et en *pidgin-english*, le *sabir* d'Extrême-Orient, nous proposa des filles. Il était borgne, propre, sinistre. Nous acceptâmes. J'ai remarqué, depuis que je cours le monde, que les proxénètes se ressemblent tous. Ce rôdeur d'Asie était pareil, avec moins de duplicité peut-être, au respectable vieillard, à tête de magistrat, qui me fit voir à Naples les enfants de chœur des rues chaudes...

Longtemps, il marcha devant nous par des ruelles vides, entre des coupe-gorges obscurs dont les frontons, parfois historiés de chimères, grimaçaient sous la lune, et il ne répondait à nos questions que par des « Patience ! » ricaneurs. Nous ne parlions plus ; nos désirs ou nos curiosités étaient morts, nos jambes lasses.

Enfin, il s'arrêta, nous poussa dans une

cahute, alluma une lampe et nous pria d'attendre. Nous nous regardions pour ne pas voir le taudis crasseux, un *Lapin blanc* d'Asie où des *kakémonos* de bazar mettaient au mur des taches de sang, entre des images découpées dans l'*Illustracion* de Lisbonne. La pièce sentait l'alcool de riz et l'opium. La lampe fumait. Nos mains allèrent dans nos poches caresser la crosse des revolvers, puis quelqu'un se mit à fredonner :

Les Portugais
Sont toujours gais...

Le proxénète reparut. Il poussait cinq femmes, — nous étions cinq ; — puis, nous séparant d'elles, les bras étendus, il dit son prix. Nous payâmes ; alors il disparut en nous montrant un escalier de soupente :

« *Rooms for gentlemen !* »

Aussitôt, on examina les filles ; comme j'étais l'hôte des officiers, je fus prié de choisir le premier. J'hésitai, gêné ; mais l'une des malheureuses s'approcha, me regarda, me parla. Je ne la compris point ; seulement, comme elle était jolie, toute jeune, je l'emmenai.

La porte close, elle éclata d'un rire de gamine, me fit asseoir sur un lit de sangle, se mit à gazouiller. Je ne saisissais pas un mot de son discours, mais je l'admirais, réellement surpris. Ce n'était pas l'ordinaire métisse des ports chinois : elle était jolie, vraiment jolie, fardée à peine, et bien Européenne de traits, encore qu'elle eût un visage de pleine lune. Sa bouche saignait sur des dents infiniment petites, des dents de souris, et elle avait de doux yeux d'épagneul, sablés d'or. Je la déshabillai. Elle continua à sourire, puis, nue, se recula, sans honte, joyeuse de mon admiration.

Immobile, elle avait l'air d'une statue de terre cuite. Souple de contours, les seins rigides et pareils à des mangues, elle m'apparaissait exquise de lignes, d'*inattendu*. Je la baisai sur le cou qu'elle renfla, la gorge pointant, et elle m'entoura la tête de ses deux bras — deux bras frais, veloutés et ronds. Nous glissâmes...

Tout à coup, je me rappelai, je ne sais pourquoi, pour un bruit peut-être, derrière la cloison, pour un rire de mes voisins, je me

rappelai que le surlendemain je rentrais en France, et j'eus peur, en songeant que cette jolie fille avait déjà dû, malgré ses seize ans, prodiguer ses caresses aux hôtes internationaux du port. Des souvenirs hideux, des évocations maladives me glacèrent, et, soudain froid, je n'eus plus pour la métisse qu'une admiration tranquille d'artiste, tandis que je lissais de la main sa chair soyeuse et réprimais mes frissons sous ses propres caresses.

Cependant elle s'étonnait de mon immobilité et m'invitait à l'étreindre avec des mots tendres inconnus.

Mes amis m'appelèrent, déjà prêts. Je me levai et lui remis quelques piastres en l'invitant à se revêtir. Elle secoua la tête, me regarda, puis m'obéit lentement... Nous sortîmes. A la porte, elle me retint par la manche. Elle parlait vite, l'œil stupéfait ; je l'embrassai et elle descendit l'escalier derrière moi.

En bas, ses amies entouraient mes amis. Elles montrèrent leur gain à ma compagne qui leur montra le sien, puis, se voyant la plus généreusement traitée, revint à moi et brusquement me supplia.

Je compris qu'elle me demandait de remonter. Je refusai doucement de la tête. Alors, elle se mit à pleurer. Et je partis sentant qu'ils me suivaient, ses deux yeux d'épagneul, à présent humides. Je partis bêtement, et j'étais encore mélancolique un peu, le lendemain, en quittant Macao.

LA GRÊLÉE

LA GRÊLÉE

A Léon Hennique.

... En me contraignant à revivre quelques heures les années mortes, cette halte à Toulon m'a laissé vaguement mélancolique. Décidément, il n'est de bon que le rêve, et vous avez sagement fait, ami, d'écrire votre *Pœuf* sans aller revoir les Antilles! Comme le reste, le souvenir est décevant qu'on précise : son cadre réel le désenchante quand nous le regardons de nos tristes yeux sans indulgence!

A présent, comme un bateau m'emporte, — un petit vapeur vibrant tout entier sous les trépidations de la machine, — je songe, en suivant le clair ruban du sillage déroulé sur l'eau bleue, que la mer seule m'a rendu mes sensations de jadis, pareillement tentante avec la glauque

attirance de sa laque froide, le long du bord opposé au soleil, pareillement belle de lumière et de langueur au large, amoureuse partout!

Du passé, rien autre ne m'est revenu. On a coupé les arbres sous lesquels je dormis; des maisons où j'aimai se sont lézardées, plus lépreuses; mes amis sont morts au Tonkin, ou bien sont exilés encore par delà les océans; — les femmes ont vieilli.

L'une surtout, Bertha, une belle fille que je désirai longtemps, pour avoir, un soir, senti sa gorge nue tout près de ma figure tandis qu'elle essayait de m'arracher les yeux, à coups d'ongles. Une vieille histoire...

C'était il y a neuf ou dix ans, au Mourillon, près de notre caserne. Car j'étais soldat alors, un de ces *marsouins* que commandait votre père, le général, lorsqu'il dut faire fusiller ce pauvre Pœuf. J'étais même sergent, s'il vous plaît! Mais comme c'est vieux, tout cela!... Je n'avais pas vingt ans...

En ce temps-là j'écrivais des vers, beaucoup de vers, je vous le confesse bravement, ne l'ayant encore avoué qu'à Banville et à José Maria de

Hérédia! Pour me soustraire aux exercices, qui ne m'auraient guère laissé le temps de noircir du papier, j'avais obtenu d'être chargé de la surveillance des infirmeries régimentaires! Deux heures de comptabilité tous les matins : j'étais libre ensuite. Je n'ai pas, depuis, retrouvé ces loisirs, ni ces rimes!...

Cette Bertha était une fille galante, qu'on appelait *la Grêlée*, encore qu'elle fût jolie en dépit des légères traces laissées par la variole sur son visage. Je l'avais remarquée, en sortant du théâtre, à la taverne de Bohême, qu'elle révolutionnait aux entr'actes par de bruyantes entrées dans des costumes inconnus à Toulon; mais je ne lui avais jamais parlé, retenu par mon uniforme : c'était une « femme d'officier ».

Sentez-vous tout ce que renferme cette expression? Mes camarades et moi, nous la prononcions alors avec des lèvres graves : « femme d'officier », c'est-à-dire terrain consigné, impossible, très cher; et nous convoitions la belle de loin seulement, et du regard. Même, dans notre admiration platonique et notre résignation, nous n'aurions pas été surpris de lui voir arborer, elle aussi, des galons sur ses manches!

Or, un soir, un troupier vint me prévenir au spectacle que le sous-lieutenant Courbart venait de se tirer deux coups de revolver et qu'on réclamait le médecin de service. J'indiquai où l'on pourrait trouver celui-ci à cette heure, puis je me rendis au café de Bohême, curieux d'avoir des nouvelles de Bertha.

Je savais, en effet, ce Courbart son amant. Tout jeune, sorti de Saint-Cyr depuis quelques mois à peine, il mangeait avec elle un héritage de quarante mille francs qu'il croyait inépuisable. Sa passion de collégien pour la Grêlée lui faisait commettre en même temps mille folies. On le voyait se promener avec elle, alors qu'il était puni d'arrêts de rigueur. Un certain jour, il s'était échappé à la nage du ponton-prison *l'Amiral* pour aller la rejoindre, ce dont, nous autres, nous nous étions fort esbaudis. Courbart, d'ailleurs, comme tous les amoureux, étant très bon, les soldats l'adoraient. Dans sa compagnie, caporaux et sous-officiers se disputaient à qui irait lui communiquer le *rapport* quotidien, afin de voir sa maîtresse, les bras nus, le peignoir décolleté, servir le petit verre de cognac que l'officier offrait volontiers à son monde.

En rentrant au quartier, je pensais à ces choses, à nos propos de pension, où d'aucuns déshabillaient la belle fille. Je ne l'avais pas trouvée au café, et je me couchai avec le souhait égoïste que le suicide de son amant, la déclassant enfin de son rang de « femme d'officier », la fît mienne.

Je dormais depuis une heure à peine quand on frappa violemment à la porte de ma chambre, dans l'infirmerie. J'ouvris ; mais je reculai, stupéfait, en reconnaissant le lieutenant-colonel et le capitaine adjudant-major. Le premier grognait selon son habitude.

« Habillez-vous vite et faites préparer un cadre. On va vous envoyer huit hommes pour le prendre : vous nous suivrez avec eux...

— Bien, mon colonel... »

Et cinq minutes après, je partais à la tête des huit troupiers dont plus d'un bâillait, furieux d'être tiré de son bon sommeil. Les quatre premiers portaient le brancard garni d'un matelas sous sa bâche blanche. Le colonel et l'adjudant-major marchaient à vingt mètres devant ; l'ad-

judant de semaine les suivait à trois pas; l'air morne.

Boulevard Saint-Louis, je crois, nous tournâmes à droite. Nous allions vers la mer, dont le souffle frais nous caressait déjà le visage. Il faisait un de ces clairs de lune provençaux, amoureux et bleus qui remueraient même une brute d'un rêve de baisers. Sous la lune, les officiers étaient tout noirs. Le colonel agitait son stick d'un air rageur; l'adjudant-major opinait de la tête; l'adjudant, toujours morne, s'arrêtait quand tous deux s'arrêtaient, puis repartait sur leurs talons, « à son intervalle ».

Des jardinets entourant les maisons, à droite et à gauche, un parfum de jasmin s'éleva dans la nuit, puis, tout à coup, la pente gravie, on aperçut la mer, un pan d'eau glacée d'argent, avec au fond un ballot de velours sombre, les verdures de la presqu'île de Saint-Mandrier.

Nous nous arrêtâmes sur un geste des chefs : nous étions devant la petite villa qu'habitait le sous-lieutenant Courbart. Deux fenêtres étaient éclairées. Le colonel m'appela.

« Nous allons monter et tâcher encore de décider cet officier à se laisser porter à l'hôpital.

S'il s'y refuse, vous le ferez empoigner de force par vos hommes... de force, vous m'entendez? Durant la route vous me répondrez de lui.

— Bien, mon colonel! »

Et honteux de la corvée, j'étais content pourtant en pensant que j'allais voir Bertha dont la silhouette passait et repassait là-haut, derrière les vitres lumineuses.

Le colonel redescendu, j'entrai sur un signe, mes hommes derrière moi, leurs gros souliers martelant à grand bruit l'escalier de bois de la maisonnette. Je les fis rester sur le palier et j'entrai le képi à la main.

Courbart était couché, très pâle, un bandage sur la poitrine que sa chemise, déchirée sans doute par le docteur, laissait voir. A son chevet, Bertha, debout, son peignoir boutonné à peine, me regardait, les bras croisés, le regard aigu.

« Mon lieutenant, dis-je en m'inclinant, j'ai l'ordre de vous conduire à l'hôpital. Voulez-vous que mes hommes vous portent sur le cadre?

— Je ne veux pas, balbutia-t-il, je veux rester ici...

— Voyons, mon lieutenant, je vous en prie...,

laissez-vous faire... Le colonel est en bas, il m'a donné une consigne formelle. Vous ne voudriez pas me forcer à vous faire enlever de force? »

Mais il secoua la tête, les yeux pleins de fièvre, et Bertha s'avançant entre lui et moi me repoussa. J'insistai un moment encore, puis, à bout de prières et de diplomatie, je sortis appeler les troupiers. Ils entrèrent à quatre, emplissant la petite chambre toute parfumée où traînaient des vêtements de femme. L'un d'eux accrocha une table. Un corset tomba et Bertha entre ses dents jura contre l'imbécile.

« Eh bien, mon lieutenant?... Non? Vous ne voulez pas? Alors, je vais avoir le regret de recourir aux hommes... Allons, vous autres, aidez le lieutenant à se lever... »

Mes quatre *marsouins* s'avancèrent, l'air gauche, et entourèrent le lit, mais ils n'avaient pas touché le blessé que Bertha sautait sur eux. Alors, ils hésitèrent, penauds. Ils auraient, les gaillards, empoigné sans crainte un colosse, mais cette femme les interloquait et puis, même en chemise, même au lit, ce blessé, dont il leur fallait se saisir, était un officier, *l'officier*, c'est-à-dire l'être sur qui l'on ne peut porter la main;

malgré eux, ils n'osaient se servir de leurs forces.

J'intervins. Le colonel s'impatientant était remonté, et, du seuil de la pièce, m'invitait, furieux, à « faire mon devoir ». Alors, comme je me penchai sur le lit, ce fut sur moi que la Grêlée bondit, impuissante à présent à retenir les soldats. Et je dus soutenir contre elle une vraie lutte.

« Il restera..., il restera ! criait-elle. Je m'en fiche du colonel, et de tous !... »

Ma parole, elle était enragée, jugeant sans doute que, soigné à l'hôpital, son amant lui échapperait, ou, peut-être encore, l'aimant réellement à cette heure pour cette tentative de suicide, pour cette preuve d'amour, dont il venait de clore une scène de jalousie. Elle se colletait comme un homme, soufflait comme une chatte, et dépoitraillée dans la lutte, me frôlait la joue avec sa gorge bondissante. Un parfum de corylopsis venu d'elle me fouettait d'un désir, me rendait les muscles mous. Et même lorsque ses ongles m'égratignèrent la face, j'avais à la fois peur de lui faire mal et

une jouissance exquise à fourrager dans son peignoir.

Elle me lâcha tout à coup en voyant emporté Courbart, suivit les hommes, et, en bas, se calma. Soudain attendrie, elle tombait à genoux devant le cadre où ses mains caressantes se glissèrent longtemps. Quand nous partîmes enfin, elle était devant la porte, et bien qu'il ne pût les voir, envoyait encore des baisers à son amant, avec un joli geste de ses bras nus plus blancs sous la lune.

Et, en tournant le coin du boulevard, j'emportai la vision de cette femme, de cette pose, le souvenir de cette chambre fleurant bon, de ces dentelles, de ce lit large, du pantalon et du corset jetés au hasard dans la hâte d'un déshabillage pressé par des baisers, de cette gorge surtout, dont mes lèvres avaient soif maintenant! En revenant de l'hôpital, mon reçu dûment signé, je la revoyais encore et je dormis peu les heures qui suivirent.

Courbart s'évada de l'hôpital, ses blessures à peine fermées, et le ministre l'ayant révoqué partit pour la Cochinchine en emmenant sa

maîtresse. Peu à peu, je l'oubliai. Ensuite, je fus libéré, j'entrai dans une vie nouvelle, je vécus, et c'est dix ans après, que je me souvins de la Grêlée.

Je l'ai en effet revue à mon passage à Toulon dans ce même café de Bohême, aujourd'hui débaptisé. Je l'ai revue. Combien changée, combien vieillie! J'ai été triste de mes désirs anciens, car enfin peut-être ne fut-elle jamais celle dont rêvèrent mes dix-neuf ans. Est-ce qu'on sait? On la rajeunirait sans me rendre l'illusion morte, et ce sont mes yeux sans doute qui ont vieilli; car je les ai revus aussi, le jardinet et la porte où Bertha s'appuyait en envoyant des baisers vers le cadre. Il faisait le même clair de lune; la mer était pareillement glacée d'argent; la nuit pareillement amoureuse. Cependant je n'ai admiré ni la nuit, ni la mer.

Et, tenez, ami Hennique, en voulez-vous de ces vers anciens dont je vous parlais tantôt?

Il me souvient d'un ciel ainsi que d'un visage
Et de certains couchants comme de certains yeux :
Une femme est au fond de chaque paysage.

Toulon, 1887.

A L'ESCALE

A L'ESCALE

A Auguste Rodin.

Un cordon de lampions; des palmes; — les lampions bleus, blancs, rouges; les palmes d'une rigidité de zinc dans l'air sans brise. Au centre du square, un kiosque d'où montaient des abois de piston, des borborygmes de trombone, un quadrille canaille; à l'entrée, tendu sur deux mâts vénitiens, ce transparent : BAL DE LA CAISSE DES ÉCOLES ; tout autour, le long des grilles, un flot sombre de passants, un défilé de faubouriens rentrant chez eux, éreintés de leur dimanche...

C'était place Bresson, l'autre soir, à Alger.

Et, débarqués depuis une heure à peine, rêvant d'Afrique, d'exotisme, nous la regardâmes mélancoliquement, cette fête de barrière

à laquelle notre promenade au hasard dans la ville inconnue nous ramenait pour la seconde fois!

« Cocher, à la Kasbah!... »

Jeune, imberbe, joli, trop joli, avec de grands yeux de jais, une cravate rose, un feutre mou et un pantalon à pieds d'éléphant, le cocher, métis de plusieurs races, mâchait une fleur et dodelinait de la tête, en écoutant les cuivres. Il siffla; deux grands chiens, des bâtards comme lui, rallièrent la voiture, puis, tandis qu'il rassemblait ses rênes, un homme que nous n'avions pas encore vu grimpa sur le siège, à ses côtés, sans dire un mot. Du bout de ma canne, je touchai l'Algérien à l'épaule. Il se retourna, et, découvrant ses dents de jeune loup :

« C'est mon père!... »

Les deux chevaux trottaient déjà. Des tavernes, des débits de vin, des brasseries nous envoyaient au passage des éclats de gaz dans les yeux. Sur les trottoirs, la même foule. Des femmes traînaient des enfants ensommeillés. Sans quelques chéchias de zouaves, sans de

rares burnous, on eût dit la descente d'un train de banlieue. Puis les rues se firent désertes bientôt toutes noires.

Du bout du fouet, le cocher nous indiquait en les nommant des monuments que nous ne voyions pas. Ensuite, d'un claquement de langue, il poussait ses bêtes. Son compagnon restait muet, le dos morne. La chaussée montait d'une pente croissante, tournait à des angles brusques, et plus l'ascension devenait raide, plus la carriole avançait vite. Tout était silence. On entendait seulement le martèlement précipité des sabots de l'attelage qui sonnait sec sur le sol dur. Mon compagnon et moi, nous ne parlions plus, nous laissant aller au roulis, avec l'exquise appréhension de verser à quelque coude. A un moment, une brise de mer nous avait caressé le front ; puis un frais parfum de jardin, un souffle de feuilles rafraîchissant la nuit. Maintenant, des puanteurs d'égout nous prenaient aux narines. Nous devions entrer dans la Kasbah.

La voiture alors s'arrêta sur un plateau d'où nous découvrîmes à nos pieds, très bas, la mer, un morceau du port, quelques feux de navires

pareils à des vers luisants et plus nombreux que les rares étoiles. Sur le plateau, parmi des formes vagues, des murs, des ruines, débouchait une ruelle pleine de clarté. L'homme muet et le cocher descendirent. Le premier se mit à la tête des chevaux. Le second nous dit :

« Nous commençons par les Mauresques?... »

Et pendant près d'une heure, perdus dans ce Ghetto tant de fois décrit, nous rôdâmes le long des judas grillés où guettaient des faces peintes.

Parfois, nous entrions. Des négresses massives et luisantes nous tiraient par le bras avec des caresses en *sabir* et des rires qu'étoilaient leurs dents d'ogresses. Du regard, d'autres femmes nous appelaient, assises sur des estrades, vêtues de haillons soyeux, roses, rouges, bleus, verts et jaunes, où saignaient des grains de corail, où des sequins dorés tintinnabulaient, accrochant la lueur des lampes à pétrole. La voûte basse écrasait leurs têtes, les tassait en boules scintillantes, en tas d'étoffes que creusait dans un cercle d'encre mourant aux tempes la noire profondeur de leurs yeux immenses, de leurs

yeux vides. Dans ces caves, une chaleur lourde et grasse pesait. Et cela sentait la prostitution, la cuisine, la misère, l'ail et la sueur, l'eau de roses et la fleur d'oranger; mais une odeur dominait ces odeurs qui sont de la vie : une odeur de moisi, l'odeur des choses mortes.

Nous sortions. Nous suivions le cocher, esclaves à présent de cet homme. Il marchait, marchait toujours, de ruelle en ruelle, de bouge en bouge, sifflant parfois ses chiens qui s'arrêtaient au seuil des cafés et des bains maures, ou devant l'étal d'un cuisinier en plein vent remuant dans sa poêle des morceaux de foie rouge. Nous allions, très las, voulant voir encore, espérant voir. Parfois, des soldats ivres nous heurtaient. Des éperons, des sabres sonnaient sur les dalles. Des jurons se croisaient en espagnol, en provençal, en français, en arabe, et la lumière des lampes, les clartés du gaz sautillaient comme nos impressions, comme les à-coups de notre migraine, comme les rumeurs de la foule proche et lointaine, comme les roulements perdus et retrouvés des tambourins arabes.

Sans nous le dire, nous jugions les choses plus laides et plus curieuses à la fois, plus

banales et plus bizarres qu'on ne nous l'avait dit ou que nous ne l'avions lu. Ou bien, nous ne pensions pas du tout, dans un abrutissement stupide. Mais, conscients encore, sur une vague souvenance que, deux heures auparavant, nous étions à bord, en Occident, nous nous en voulions de ne pas penser, nous attardant d'ailleurs à cette somnolence, afin de ne pas nous préciser à nous-mêmes le dégoût qui montait sous nos puériles désillusions.

Cependant l'heure passait. Dans ces rues chaudes, la foule se clairsemait, les soldats disparus. Nous ne croisions plus que des matelots du commerce, des ouvriers endimanchés, des Maltais, des faces farouches. Le long des murs blanchis à la chaux, et rappelant seuls l'Algérie et la vieille Kasbah, des arbis, pareils à des ombres de moines, s'effaçaient pour nous livrer passage. Les maisons se fermaient une à une. Des guichets ouverts encore sortaient, avec des appels ralentis, des flèches de lumière. Quelques portes battirent, chassant des retardataires. Derrière les estrades où des amas de gaze, de velours, de paillettes — des Mauresques, des négresses, des juives — toujours immobiles, buvaient des

tasses de café, nous surprenions parfois le miroitement d'un bois de lit d'acajou, le bariolage d'une courte-pointe, des franges, des guipures. Un accordéon lointain piaulait une romance : *le Temps des cerises...*

Alors nous tombâmes dans un quartier vivant encore. Naples et Toulon à la fois. Des peignoirs blancs, des caboulots, du gaz, des maisons presque occidentales et des numéros sur les portes. Des *psst* nous raccolaient. Cela sentait à présent la parfumerie de bazar, l'alcool. Mais je me souvins d'avoir entendu mes amis de l'escadre parler de certaines maisons espagnoles où, devant les clients comme nous platoniques, les filles chantent et dansent volontiers. Le cocher nous conduisit.

Une petite femme, maigre, sèche, carbonisée, les yeux de braise, des accroche-cœur aux tempes, nous poussa dans un galetas au premier étage. C'était une pièce étroite, avec, au fond, un piano, couvert comme les sofas et les fauteuils, d'une housse de coutil. Sur les murs blanchis à la chaux et nus couraient des moulures peintes en bleu de ciel. Une console, à

dessus de marbre ainsi que le guéridon central, supportait un globe de verre abritant des fleurs artificielles. Deux becs de gaz illuminaient à cru et surchauffaient ces choses. La pièce ne possédait pas de fenêtre, mais, très haut, au-dessus du piano, une étroite meurtrière grillée.

Les femmes entrèrent. Cinq Espagnoles dont trois presque jolies. Elles s'assirent près de nous et la petite femme apporta un flacon de menthe verte. Ni mon ami ni moi ne parlions espagnol. Le cocher parlait pour nous. Il s'était installé, avait pris un verre.

« A votre santé ! lui dis-je en l'admirant encadré de ses deux grands chiens.

— A la vôtre, *signor !* » répondit-il.

Quand il eut siroté, il alla chercher le guitariste, grand gaillard basané, très maigre, qui salua silencieusement d'un tel coup de son large feutre, qu'un moment, je cherchais de l'œil près de lui, sur l'acajou et la housse du fauteuil, la rapière qui lui manquait. Déjà, d'un doigté sec, il essayait les cordes de son instrument, un jambon jaune qui luisait sur son complet de velours à côtes. Les femmes applaudirent, criant toutes des titres de chanson. Sans

répondre, le musicien commença et, tout en tapant dans leurs mains en cadence, elles chantèrent d'une voix d'enfant de chœur. Ensuite, l'une d'elles se leva, bientôt suivie d'une seconde. Elles dansaient. Nous nous aperçûmes alors que nos lamentables Espagnoles étaient habillées en *bébés*, les cuisses nues sous leur soupçon de jupes...

La pièce sentait le moisi, comme toutes les pièces où nous étions entrés, mais, plus haute, et les allées et venues de la porte ne renouvelant pas son atmosphère, il y faisait plus chaud encore. Une femme me plaignit à me voir m'éponger le front. Elle s'approcha, m'éventa, et l'étudiant plus près, je m'étonnai de sa jeunesse.

Sans doute, elle n'avait pas l'âge encore des prostitutions légales, si enfant, maigriotte, et ses lèvres ne s'étaient point fanées, des lèvres de petite fille, plus gourmande de confitures que de baisers. Sa peau tendre, couleur raisin muscat, ne se teignait d'aucun bistre sous les yeux; sa paupière fraîche marquait seulement un besoin de sommeil. Elle la tenait à demi

baissée, ses longs cils projetant sur ses joues de tremblottantes hachures. En espagnol, elle m'interrogeait et répondait aussi aux questions que j'aurais dû lui faire. Je crus comprendre qu'elle était des Baléares.

Entra un petit biskri, marchand d'œillets, dont je distribuai le panier aux filles, gardant les plus belles touffes pour ma petite voisine. Mais elle refusa de lâcher son éventail afin de s'en parer, et, tandis qu'elle rafraîchissait mon front de sa petite main blanche, une main souple, un peu grasse, sentant les pommades et les paresses, je m'amusai à planter dans ses cheveux, à nicher dans son corsage les gros œillets rouges au parfum fort. Elle éclata de rire, contente, et je vis bien son œil, un œil d'enfant et de femme, qui me disait merci.

Plus près encore, elle me serrait, presque assise sur moi. Sur sa fausse maigreur, je sentais sa chair ferme, jeune, tiède. D'involontaires chatouilles la firent vibrer longuement. Une onde descendait de son cou, gonflait sa gorge enfantine, comblait le creux soulignant ses clavicules, puis mourait dans les moites fos-

settes de ses flancs. Et nul désir ne me venait. J'étouffais, la chaleur de son corps redoublant la mienne.

La musique, la danse, le chant continuaient. Aux battements des mains, s'effarait le papillon de gaz, jetant sur les épaules et les gorges nues de fugitifs vols d'ombres. Je me dressai, les poumons avides d'air, je vis la meurtrière, puis n'y tenant plus, je grimpai sur le piano et je m'y assis, dominant la scène et les femmes, la nuque au frais.

D'abord, ma voisine protesta, puis ne me voyant pas descendre, elle se hissa sur l'instrument [à son tour et se jucha sur le clavier fermé, la tête sur mes genoux. Elle essayait de m'éventer encore, son bras allongé, découvrant son aisselle pubère à peine. Elle fleurait l'œillet, la chair de brune, la vie jeune et saine; elle semblait plus enfant encore dans sa pose d'esclave amoureuse. Je lui pris l'éventail des doigts et ce fut moi qui l'éventai.

Quel bon regard elle eut, profond et doux! Sa prunelle caressante ne m'abandonnait pas, reconnaissante et non plus moutonnière. Elle me parlait plus vite, s'animant; je lisais son

discours dans ses grands yeux. L'invite y demeurait chaste à force d'inconscience. Elle était tendre et dévouée, elle se livrait tout entière, ainsi qu'un chien trop longtemps battu s'[illegible] au premier qui le caresse.

La musique, les chants, la danse s'entêtaient. Le flacon de menthe verte, à moitié vide, circulait autour de la table. Mais je n'entendais plus que dans un lointain le claquement de mains et la guitare. Je regardais la femme, les yeux dans ses yeux, et ce lointain du bruit me ramenait au Japon, où, pareillement, les *mousmès* dansent de pareilles pantomines, en rythmant avec des claquements de mains e des chants d'enfants de chœur leurs lascives *djonkinas*.

« Est-ce que vous l'hypnotisez? » me demanda mon compagnon.

Non, je ne l'hypnotisais pas. C'est elle plutôt qui m'eût hypnotisé, car j'oubliais tout, retrouvant dans ses grands yeux des choses mortes. Des mondes y passaient, des abîmes, des profondeurs glauques, des lacs noirs, des tendresses, des regrets, des désirs, des pensées de

petite fille qui s'endort sur sa poupée, des appels d'amour de femme qui s'éveille et s'étire. Oubliant qu'elle ne me comprenait pas, je lui disais : vous, et je lui disais : tu.

Et puis, soudain, je l'abandonnai, perdu dans un rêve venu d'elle, et haussé davantage pour aspirer l'air. Par la meurtrière, en me retournant, j'apercevais une étoile, une seule. La petite se réveilla, se sentant oubliée. Elle tira ma main, tendit son cou. Si mince, elle semblait jaillir de son corsage. Et, toute chaude du parfum lourd des œillets, sur le ton d'un enfant qui réclame le sein que la nourrice a renfermé, le croyant endormi, elle sollicitait un baiser :

« Bouche! dit-elle. »

C'est tout ce qu'elle savait de français.

Mes lèvres descendirent, mais s'arrêtèrent au-dessus de la malheureuse prostituée, si tentante, si jolie, si fraîche, dans sa pose d'appel, les fleurs saignant au gaz sur sa gorge et sur sa tempe.

A ce moment, le cocher vit mon hésitation et d'un geste, d'un mot, — un geste, un mot horribles, — il me dit qu'elle était belle et

faite pour le plaisir. Elle ne l'avait pas compris, cet homme. Elle attendait toujours, la lèvre offerte, l'œil attristé déjà de mon retard.

« Bouche ! » répéta-t-elle tout bas, doucement comme une plainte.

Et dans une pitié infinie, tandis que riait le cocher entre ses chiens, j'effleurais enfin ses lèvres sèches.

Ce fut notre adieu. On s'en alla. Sur le plateau, l'homme muet remit leur mors aux chevaux. Nous partîmes, dans un galop terrible, le long des pentes. Au port, on paya le cocher, qui nous vola. Son compagnon écoutait notre dispute sans mot dire. Ensuite, nous avons réveillé un Arabe dans le tas des portefaix dormant sur le quai. Il se dressa dans son burnous haillonneux, comme un Lazare dans son suaire, et nous conduisit à notre paquebot, en ramant debout, tout noir sur le ciel étoilé. Rentré dans ma cabine, je tournai le bouton de ma lampe Edison ; mais la lumière électrique m'agaçait, éteignant la clarté bleue qui venait du sabord. Je retournai le commutateur, puis en me déshabillant dans l'ombre, je retrouvai sur moi

les œillets qu'avait mis à ma boutonnière la petite Espagnole. Et mes yeux se fermèrent.

« Bouche!... »

Dans une musique de guitare, un galop fou m'entraînait sur des pentes. Au fond, tout au fond de l'abîme vers lequel dévalaient les chevaux, une eau morte et vivante, une eau noire, des yeux d'enfant, des yeux de femme... Et j'y tombai peut-être, endormi tout à fait, la conscience morte.

Voilà ce que je vis à Alger, le premier soir...

Paris, juillet 1887.

EN CHINE

EN CHINE

A Émile Bonnetain.

Le jour où Georges Le Teil débarqua sur la *Concession française* de Shanghaï, il pleuvait comme il pleut souvent dans les deltas asiatiques : à seaux continus.

D'une philosophie jeune, et n'ayant encore accompli que la moitié de son premier tour du monde, le *globe-trotter* en prit de l'humeur.

Longtemps, le nez à la vitre, il regarda couler la pluie, qui rend si mélancolique un pays inconnu, la pluie dépaysante, la pluie cruelle aux solitudes!

Un spleen l'envahissait, le passager regret de Paris où, du moins, la coquetterie des robes découvrant de jolies jambes, console des déluges. Ici, la rue demeurait déserte. Les bran-

cards à terre, de lamentables *djinrickchas* tendaient à l'ondée le tambour de leurs capotes. Sous un auvent, les misérables traîneurs de ces cabriolets s'épouillaient avec résignation, et, derrière eux, au fond de sa boutique, un changeur chinois en robe gorge de pigeon, besicles au nez, comptait sa caisse. Un autre coolie déboucha, poussant une brouette sur laquelle deux Célestes, homme et femme, s'accotaient, accroupis sous une ombrelle de papier huilé. L'étrange véhicule disparu, Le Teil n'entendit plus que le gargouillement des gouttières et le tintement des piastres; mais le contraste de cet asiatisme avec le caractère occidental des maisons renforçait sa maussaderie. Alors, curieux d'un visage, il guetta les croisées voisines : aucune ne s'ouvrit, et dans la bâtisse d'en face, il reconnut, lui renvoyant sa tristesse, un hôtel encore, la succursale de la morne caserne où ses désillusions de voyageur cloîtré couvaient déjà des nostalgies. La nuit venait. Il soupira, bâilla, puis considéra son lit trop large en calculant à quelle date remontaient ses derniers baisers.

A son réveil, le lendemain, il lui restait de ce début la superstition confuse d'une inimitié des choses, la prescience d'une partie manquée. On le lui avait tant vanté, ce Shanghaï! Il s'y était promis tant de joies immédiates!... Mais de ses impressions de la veille, il lui restait aussi de fatales dispositions à l'enthousiasme pour le premier soleil, pour le premier regard de femme qu'il verrait luire.

Une brusque embellie de la matinée le mit dehors pour ses visites. Le chiffre de son crédit au Comptoir d'escompte était respectable; il possédait enfin les manières et la tenue d'un « parfait gentleman » : la société cosmopolite lui fit fête, le combla d'invitations. Radieux en rentrant, il ne se lassait point d'admirer les palais bordant le *bund*, le défilé des voitures et la rivière chargée de navires dont les mâts innombrables quadrillaient le ciel bleu. Encore inconscient du reste, il n'analysait pas son plaisir. Le retour du soleil, et le sourire encourageant dont l'avait accueilli Mme Grunoff, la femme du diplomate illyrien chez qui s'était achevée sa tournée par les trois *Concessions*, l'emplissaient d'une joie pareille.

C'est en dînant au consulat de France qu'il sentit se préciser ses sensations confuses. Elle était des convives, cette Mme Grunoff; — l'averse à présent pouvait reprendre! Assoiffé par trois mois d'Indo-Chine et curieux de tempérament, Le Teil se complut même si fort au voisinage des épaules nues de sa voisine, qu'il s'endormit plus tard que la veille, tant il est vrai que le bonheur est un état anormal dont sont troublées les fonctions organiques.

Il la revit le lendemain, l'Illyrienne, la revit tous les jours, et depuis longtemps elle était achevée, la quinzaine consacrée à Shanghaï dans ses projets primitifs, qu'il habitait encore l'hôtel des Colonies, oublieux de son itinéraire.

Les jours coulaient, rapides, notés sur son agenda par des déjeuners en ville, des dîners, des bals, où presque toujours il rencontrait sa nouvelle amie, plus épris d'elle à chaque rencontre, et la désirant un peu plus. Cependant il remettait tous les soirs sa bravoure à plus tard, n'arrivait pas à s'évader des limites du *flirt* salonnier. Au fond, d'ailleurs, il s'amusait de cette cour platonique, du vague de ses sous-entendus, y trouvait un prétexte à longuement

vivre les heures si courtes, puis, après minuit, à suivre les jeunes attachés d'ambassade chez les hospitalières Américaines de la galanterie locale. Seulement, un jour vint où misses Mary, Ann, Dinah et Frances l'écœurèrent de leurs baisers tarifés, sans qu'il pût, en fermant les yeux sous leurs caresses, rêver de Mme Grunoff. Ce jour-là, il résolut d'oser; mais, en homme de précaution, il demanda sa note à l'hôtel et prépara ses malles, comptant bien partir le soir même pour Tien-Tsin si son aveu lui valait un congé.

Lorsqu'il entra chez le chargé d'affaires d'Illyrie, le salon était vide, les invités s'habillant pour la partie de *lawn-tennis*. Le Teil rejoignit les hommes au fumoir, y trouva son *boy* qui portait, sur un bras, le *suit* de flanelle blanche, les souliers à semelles de caoutchouc, la raquette, et, sur l'autre, le costume de soirée de son maître. Le *globe-trotter* enfila les premiers vêtements, puis gagna la pelouse que le filet partageait en deux. Mme Grunoff déjà prête, la gorge un peu découverte par son jersey timbré des armes de l'ambassade, veillait, sous une tonnelle, aux derniers arrangements du buffet.

« Vous savez? répondit-elle au salut du jeune homme : je vais vous battre aujourd'hui!... »

Elle le menaçait de sa raquette. Il lui prit aussitôt la main, lui baisa le poignet et lui murmura dans une odieuse banalité ce qu'il voulait lui dire : Elle était belle..., il l'aimait!... Mais elle éclata d'un rire singulier, et il la regarda, grande, mince, la lèvre railleuse, se sentant décontenancé par son œil inquisiteur, — son grand œil trop long de Slave. L'ombre des feuilles faisait et défaisait sur sa peau des dessins fugitifs... Une tentation lui vint de la prendre là, de lui rentrer son rire avec un baiser; par malheur, des gens arrivaient, des consuls, des *princes-merchants* et tous les membres du corps diplomatique que la villégiature de Shanghaï arrachait de Pékin. La partie commença.

« Allons, monsieur le Français! » criait la maîtresse de maison.

Au vol, il frappa la balle, l'envoya décrire une longue parabole. De l'autre côté du filet, la joueuse la guettait, les yeux en l'air, la tête renversée, et, le jersey plaquant à son buste, ses seins pointaient, rigides et fiers. Ensuite,

elle bondit, détendit le bras, et la balle repartit comme une mouche. On n'entendait que les cris des joueurs comptant les coups : *Ten!... Twenty!... Fifty!...*

Enfiévré d'une réaction, d'un besoin de s'étourdir à force de mouvement physique, Le Teil, honteux de sa maladresse, jouait avec fureur. Le rire de sa partenaire lui sonnait encore aux oreilles et pour ne plus l'entendre, il criait : *Game!* plus haut que tous les gagnants.

Ensuite on se rassembla sous la tente, où le samovar fumait entre les bouteilles de champagne, les assiettes de fruits et de gâteaux, les tasses de chocolat, les cruches de bière et les piles de sandwiches. Le jeune homme s'empressait auprès des joueuses, les servait et riait, bruyamment joyeux.

« Êtes-vous assez Français! » lui dit Mme Grunoff en lui jetant sur les genoux la serviette dont, à l'exemple de tous ses hôtes anglo-saxons, fanatiques d'exercices violents, elle venait d'éponger son cou et ses tempes.

Le *globe-trotter* pâlit et, dans une tranquillité feinte, s'en voulant de son émoi, s'essuya le visage à son tour avec le linge humide. Mais

seule elle le regardait, sans un rire à présent, la face tendue, l'œil fouilleur, et, gêné, il reboutonna son veston sur son tricot de soie, dont les mailles lâches découvraient la peau. Le jeu reprenant, il resta sous la tente. Elle sortit, donna des ordres aux domestiques chinois, revint. Il était là toujours, assis devant son verre plein, n'osant boire, grisé du parfum fort que les couples en sueur avaient laissé sous la tonnelle.

« Eh bien?... »

Il ne répondit pas, lui rendant son coup d'œil avec plus d'acuité dans sa froideur et de volonté dans le désir, la laissa s'approcher, lui prit les mains, la pencha, et violemment la baisa d'un baiser qui du cou gagna les lèvres. Elle se raidit, tenta de le griffer, puis se laissa aller, toute, brusquement vaincue, et sa bouche s'ouvrait, défaillante, quand un bruit de pas les fit se séparer.

Le jour suivant, il déjeunait à la légation, guettait le départ du mari, un vieil homme partisan résolu des siestes digestives, et, sitôt libre, s'avançait vers son hôtesse. Mais elle le repoussa, d'un air de surprise :

« Que vous prend-il? »

Il s'abîma, se tut. Des visiteurs entrèrent. Le même soir, la surprenant seule, il eut des éloquences indignées, mais elle le laissa dire, comme ne comprenant pas, dédaigneuse même de répondre à ses questions et parlant d'autre chose, lorsqu'elle ne se mettait pas au piano. Le Teil rentra chez lui, moins furieux encore qu'étonné.

Et les jours d'après furent pareils. Il la bouda, flirta autour de ses voisines, la vit indifférente et lui revint pour la retrouver énigmatique et glaciale, affolante et railleuse. Tant et si bien qu'il rejoua la scène du jardin, le soir du dernier *tennis*. La résistance de la dame était cette fois plus longue, mais s'achevait, derechef, dans une défaite pâmée. A cette minute, il l'aima furieusement et crut gagnée la partie jusqu'à la visite suivante où recommença la comédie. Dès qu'il en trouva l'occasion, il s'emporta.

« Êtes-vous fou? s'écria-t-elle, l'air tranquille. Vous vouliez mes lèvres : vous les avez prises. Et après? »

Elle disait ce : *Et après?* du ton dont elle lui aurait dit : « Vous êtes un sot! » Et subitement,

il la devina, pour un *boy* qui entrait encore à ce moment portant des cartes sur un plateau. Elles étaient en verre, ces maisons de Sanghaï, avec leur domesticité chinoise et leurs portes toujours ouvertes au voisin! Comment une femme du monde pourrait-elle, en ce Landerneau, se donner sans se perdre?...

Il n'acheva pas ses réflexions. On étouffait au salon et Mme Grunoff priait ses invités de passer au jardin. De la grille on découvrait le *race-course* où des joueurs de *polo* galopaient déjà. Là, tandis que les nouveaux venus admiraient le plat panorama, la Russe fixa Le Teil et tout en préparant le thé de cinq heures :

« Vous regardez la villa? dit-elle... Ma chambre donne sur la véranda, de ce côté. Le ministre demeure à l'autre bout; mais, malgré la proximité du mur, je suis bien tranquille! Nous avons des chiens et des veilleurs de nuit que les rôdeurs n'affronteraient point... »

Le jeune homme se pencha :

« Alors, jamais? » murmura-t-il.

Elle leva les épaules, se laissa le nez dans sa tasse. Pourtant il se rappelait les cancans des salons. Les hôtels étant impossibles, quelques

jeunes gens amoureux avaient loué pour leurs rendez-vous des maisons chinoises sur la route de Sikaweï; par malheur cela s'était su; ce moyen ne pouvait plus servir. Elle-même le lui fit comprendre avec des mots plus vagues encore que ses propres allusions, puis, ses hôtes revenus, elle mit la conversation sur la littérature française.

« Évidemment, dit-elle, cher monsieur, vous connaissez *Madame Bovary?* »

Le jeune Français s'inclinant, on parla des récents *Souvenirs* publiés par S. M. la reine Victoria; mais en quittant l'ambassade, le jeune homme, ignorant comme un homme du monde, courut à la librairie Kelly and Walsh et, pour rafraîchir ses douteux souvenirs, acheta le roman de Flaubert.

Deux jours après, Mme Grunoff, qui montait à cheval la nuit seulement, à cause de la chaleur, entendait brusquement un galop derrière elle. Le Teil la rejoignait. Il avait, malgré le beau temps, un manteau roulé sur ses fontes.

« Excusez-moi, balbutia-t-il, tout essoufflé, tremblant peut-être... Je viens de renvoyer de votre part, du côté du canal, votre domestique

le *ma-phu* qui vous escortait en promenant la jument de M. Grunoff...

— Ah! » fit-elle simplement.

Et, avec un éclat de rire :

« La lecture vous profite à vous! »

Il se mit à rire à son tour, son sang-froid reconquis.

Ses désirs renaissaient à cette heure au clair de lune, sur le chemin solitaire.

Après lui en avoir voulu de sa prudence raisonneuse, il en aimait mieux à présent cette étrangère. Il poussa son cheval, et tous deux s'en allèrent, au petit pas. Au tournant de la route, Georges enlaçait l'amazone, leurs lèvres se joignaient. La bride sur le cou, les bêtes avançaient paresseusement, comme amoureuses aussi, et leurs ombres agrandies se confondaient sur la chaussée blanche en une ombre unique dont les huit pattes s'emmêlaient.

« Je vous en prie... Voici des buissons qui nous cacheront... »

Ce disant, il l'enleva de sa selle, la porta sous les feuilles basses, la coucha sur son manteau déployé dans l'herbe, puis revint attacher les chevaux. La lune large illuminait de bleu

et de violet la plaine où, seul, leur refuge était noir. Des grillons et des cigales stridaient dans le grand silence. L'air sans brise baignait la terre de tiédeur.

« Éva ! ma chère Éva !... »

Il se tut brusquement. Sous l'étreinte du mâle, elle se rendait, redevenue faible, redevenue femme, et ses yeux se mouillaient déjà, ses yeux trop grands qui raillaient tantôt. Ses cheveux épars, son chapeau loin, elle enserrait le cou du jeune homme.

« Tais-toi..., je te veux !... je t'aime !... »

Puis, ce fut un silence, un froissement de feuilles...

Soudain, sans qu'un soupir eût désuni le couple, leurs bras mollirent, s'immobilisèrent une seconde. L'amazone, à présent, repoussait la bouche de son compagnon, collait sa tête au creux de son coude et, froide, subissait les caresses qui la pénétraient, ralenties. Et ils s'immobilisèrent encore l'un et l'autre.

Tout à coup, elle se dégagea avec un cri aigu. Le Teil se levait aussi, mais il ne la reprenait pas, ne bougeait pas, pétrifié, l'œil sur l'obscurité du buisson. Là, sous les bran-

ches, une chose vague apparaissait, une sorte de banc massif, d'où montait une puanteur épouvantable, et, ses yeux s'habituant au noir, il reconnut un cercueil.

Trop pauvre pour le couvrir d'un tertre de cailloux ou de mottes gazonnées, à la mode locale, quelque indigène l'avait caché dans le vert; mais les planches bâillant, disjointes par la pluie, la bière soufflait sa pestilence au ras du sol, et son haleine empoisonnée avait passé sur leur amour.

Son mouchoir aux narines, Mme Grunoff essayait de se hisser sur son cheval. Il la mit en selle; elle ne le remercia même point, piqua des deux. Il enleva sa bête à son tour, la poursuivit d'un galop fou, et longtemps, tous deux coururent, au clair de lune, dans la plaine remplie de tombeaux. Près du canal, l'amazone ralentit enfin et montra de sa cravache son domestique chinois qui l'attendait, la jument en main.

« Mais allez-vous-en donc, monsieur! Allez-vous-en donc..., imbécile! »

Georges Le Teil quitta Shanghaï le lendemain à la première heure.

LA DERNIÈRE HEURE

LA DERNIÈRE HEURE

A M. Ernest Renan.

I

Le soleil, à son coucher, semblait s'immobiliser aux confins de la houle. Un étrange soleil d'un jaune violent et dur.

On eût dit, sur un mur de briques, un plat de cuivre neuf encadré d'étain. Des fumées vert-de-gris déchiquetaient la base de son disque. La mousson du sud-ouest était tombée; de légères fraîcheurs venaient du nord.

Seul, à bord du *Kioto*, Victor Charville ne remarquait pas cette persistance du jour, ce calme, cet horizon maladif. Appuyé sur la lisse, il regardait Mme Berthe Desgiroux, sa voisine, l'admirait jeune encore, très femme, très brune, presque maigre, la lèvre forte, l'œil trop

creux, les narines mobiles ; et, devant l'agonie du soleil, il lui parlait d'amour.

C'était une longue prière, un chuchotement passionné, sans gestes, par peur des passagers, sans gestes, à cause d'une main qu'il avait furtivement prise, et qu'il pétrissait d'une incessante caresse dans une immobilité dont s'exaspérait son désir. A la fin, il fermait les yeux pour ne pas céder au besoin d'empoigner cette femme, là, tout de suite, et il lui parlait plus bas encore, comme dans un rêve, avec une tendresse éperdue.

Elle, bienheureuse, se taisait, défaillante à sentir sombrer à la fois la lumière et sa volonté. La lèvre crispée, comme pour se défendre des baisers pressentis dans la nuit proche, elle fixait le couchant où de l'astre enfin disparu survivait une flamme d'un invraisemblable violet pourpre, et, le cœur battant à grands coups, elle s'étonnait de la longueur inaccoutumée du crépuscule.

Charville, à force de se plaindre, s'attendrissait lui-même. Il lui rappelait son passé, son arrivée au Japon, avec les juristes chargés de la réforme du code indigène, sa présentation,

leur premier tête-à-tête, et ce qu'il avait souffert, dans sa timidité de magistrat précocement grave, jusqu'au jour où, la trouvant seule dans le chemin de fer de Yokohama à Tokio, il avait osé tout lui dire. Mais s'en souvenait-elle seulement de cet aveu balbutié en wagon, dans la course du train parmi les rizières?... Oh! pourquoi l'avait-elle écouté, puisqu'il devait expier si durement son extase? Alors elle ne savait pas qu'à Tokio, tant de mois, il n'avait rêvé que d'elle, ignorant des autres femmes, et qu'en la voyant rentrer en France, il avait tout abandonné pour la suivre? Qu'elle n'eût pas faibli dans cette légation, sous le toit marital, il le comprenait; mais ici, ici? N'étaient-ils pas isolés, maîtres de leur bonheur?...

A la longue, l'ombre descendait, lui soufflant de plus subtiles éloquences. Et Mme Desgiroux ne répondait pas, ou bien, peureuse, balbutiait des « plus tard... » vagues.

Cependant on avait allumé le *fanal des mœurs*, un terne lampion, accroché au mât d'artimon, et aussi les bougies du piano. En sentant ces lueurs derrière elle, la voyageuse, qui regardait le ciel et l'océan couleur d'encre,

frissonna. Alors, il se pencha et la frôla de ses lèvres; mais elle se rejeta violemment en arrière, et aussitôt, honteux de son audace, redevenu respectueux, il reculait. Un silence les désunit, durant lequel elle l'examina, recouvrant son sang-froid, et, consciente ainsi de sa lâcheté, refrénant son prurit de caresses. Son regard, inquiet de la discrétion ambiante, débattait d'intimes marchandages, s'éteignait et se rallumait du reflet de combats intérieurs, puis se perdait, obscur lui-même, dans l'obscurité.

Tout à coup, elle secoua la tête, et, la tentation passée, surprise d'avoir failli faiblir :

« Laissez-moi rentrer chez moi, mon ami ! » dit-elle.

Sa voix vibrait. Elle s'enorgueillissait de sa victoire, dans un ressouvenir de lectures romanesques, et un peu de mépris lui venait pour cet homme qui la laissait partir. Jusqu'à sa porte, elle le douchait avec des phrases qu'on eût dit récitées par cœur. Homme du devoir, il l'aimerait mieux fidèle à un devoir dont la mort seule déliait!... Et, sur un dernier bonsoir railleur et mélancolique, elle s'enferma.

II

Charville s'était assis, le dos à la lisse, devant l'appartement de la fugitive, et son dépit tombait à s'imaginer le lit qu'elle ouvrait à présent, la toilette devant laquelle elle se déshabillait...

Repris de fièvre, il se leva, fit le tour du pavillon où la descente des premières classes s'encadrait entre le logement du capitaine et les deux cabines du pont qu'habitait Mme Desgiroux; mais, jusqu'au thé, il rôdait inutilement : la voyageuse ne se montra plus. A la fin, il traîna sous ses fenêtres sa chaise longue de rotin, s'y étendit, l'œil vers les persiennes, et, seul bientôt, rêvassa durant des heures.

Vers minuit, un bruit l'éveilla. Tout près de lui, un matelot frappait à la porte du commandant. « L'officier de quart vous fait prévenir que le baromètre a baissé de trois millimètres... Le temps a bonne figure, mais il y a une grande *panne* au *nordè*... » Un juron d'abord répon-

dit, puis le capitaine parut et vint donner un coup d'œil au large.

« C'est bien! Je m'en doutais, après ce coucher de soleil!... Va dire qu'on serre les tentes et qu'on m'envoie le second... Je m'habille et je monte là-haut. »

Charville, indifférent, avait déjà laissé retomber sa tête sur le dossier; il n'eut pas le temps de réintégrer son rêve : un coup brusque de tangage enlevait sa chaise longue qui descendit, revint, glissa encore. Il courut à la lisse, regarda la houle qui forçait, mystérieuse sous le ciel clair. Deux marins de la bordée de quart se dressaient dans le tas d'hommes dormant étendus sur les planches, et, penchés aussi sur la lisse, ils se montraient Jupiter et Régulus scintillant à l'extrême horizon, discutaient si ce n'était pas le feu blanc d'un vapeur.

« Debout ! debout ! à serrer les tentes ! » grogna la voix d'un maître.

Le pont se couvrait de monde. Ça devait presser : on avait raccolé, avec le second quart, les garçons du bord et les boys chinois eux-mêmes. Charville s'effaça, bousculé par les travailleurs, puis s'étonna de découvrir au-dessus

de sa tête le ciel que lui dérobait d'habitude le rideau de toile à présent roulé de bout en bout et solidement amarré. Le tapage des manœuvres insolites attirait déjà des passagers. L'œil poltron, ils passaient la tête aux portes de la descente des premières. Mais la cabine de Mme Desgiroux restait close. Alors, pour attirer son attention et la faire se montrer, le jeune homme interpella les gens à voix haute. Ce mot courait : « Un typhon ! » et des questions se croisaient, idiotes ou apeurées, auxquelles les hommes d'équipage répondaient avec des bougonnements. Le second parut, Charville l'arrêta :

« Pas le temps, mon cher !... zézéya l'officier, un Provençal... Hein? Je vous l'avais bien prédit, celui-là, hier matin, en quittant Hong-Kong !... Et le baromètre qui baisse toujours !...

— Mais puisque nous sommes prévenus à temps...

— *Bon Diou !* est-ce qu'on sait dans ces parages, entre Haïnam et les Paracels? Le commandant a fait faire le point et venir à sept quarts du vent, tribord amures. On a relevé la direction de la brise, mais... Marius ! cria-t-il,

s'interrompant, et toi, Bouniol, paré à établir les goélettes que je vous ai dit!... Faut vous coucher, monsieur Charville... Moi, je vas voir si on a fermé les panneaux et tout *saisi* sur le pont. J'ai déjà visité mes cales et veillé à ce que rien de lourd ne bouge. Adieu, hé! »

Cependant, la *panne* de brune annoncée au nord-est montait à vue d'œil, sillonnée maintenant de longs éclairs. Des nuages noirs, bordés de gris pâle, à contours secs, passaient comme des flèches au-dessus du paquebot, et, s'accumulant, l'entouraient d'une ceinture toujours grandissante. La brise soufflait plus fort avec de pesantes intermittences d'accalmie, et la mer *se faisait*, haute et dure. Le *Kioto* embarquait sa première lame. Elle déferla sur la muraille par le travers de misaine, puis se redressa et tomba lourdement, d'un bruit de gifle. Le roulis promenait d'un bord à l'autre, avec des bruits sourds dans la nuit, l'eau qu'elle avait laissée sur le pont.

Tout à coup, le vent sauta du nord-est au nord. Le second reparaissait, trouvait Charville à la même place, sous la fenêtre.

« Quand je vous le disais! Sens inverse des

aiguilles d'une montre ! Nous sommes dans le demi-cercle maniable, hors du centre du typhon... »

Le jeune homme ne répondit pas. Il sentait enfin que Mme Desgiroux était derrière la persienne. Il toussa, elle ouvrit.

« Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Un typhon, paraît-il..., venez donc voir ! »

Elle poussa un « oh ! » peureux, mais elle sortit, tout de suite effarée du vent, des embruns et de l'ombre. Le fanal des mœurs et la lampe de l'escalier s'étaient éteints. Les passagers s'étaient sauvés. Des ténèbres de poix noyaient l'arrière.

Le jeune homme la conduisait à la lisse, l'asseyait sur les bittes, et tandis qu'elle s'accrochait des deux mains aux haubans, il enserrait sa taille, se grisait à la sentir vêtue à peine, tiède de la chaleur du lit.

« Comme je vous aime !... » balbutia-t-il. Et il la baisa dans le cou ; puis tous deux s'immobilisèrent, jouissant de cette caresse, du danger, des rafales, de l'eau qui les cinglait, du tangage qui les jetait l'un sur l'autre, de tout ce qui les rapprochait, enfin libres, et ils enten-

daient, si près, si près l'un de l'autre, battre leurs deux cœurs.

La brise se fixait. La barre à bâbord, le *Kioto*, carguant ses goélettes, laissait porter plat vent arrière. A mesure qu'il abattait, un roulis effrayant remplaçait le tangage, et la voile des goélettes claquait avec des coups de fouet. Une voile s'envola d'un bruit déchirant. Le bâtiment obéissait d'ailleurs au gouvernail; mais, tandis qu'il se rangeait avec peine dans le lit du vent, les lames contrariées l'assaillaient plus furieuses. Sa misaine carrée enfin établie, il finit par fuir devant le temps.

Les lèvres de Victor s'égaraient, et il ne s'apercevait pas que la mer devenait encore plus dure. A chaque instant, l'hélice s'affolait, tournant hors de l'eau. En bas, les mécaniciens, l'œil sur les pistons, n'arrivaient pas toujours à fermer à temps le registre d'arrivée de la vapeur et c'était un mouvement désordonné dans les fondements du navire, un tressaut formidable comme si le couvercle des cylindres eût volé en éclats. Charville et son amie perdaient pied souvent, descendaient dans des abîmes, la respiration coupée, puis s'éton-

naient, chaque fois, de sentir le parquet se redresser horizontalement sous leurs semelles. Autour d'eux, filaient des montagnes d'eau, des masses livides sillonnées d'écume blanche, et ils fermaient souvent les yeux comme s'attendant à en être écrasés.

Maintenant, Mme Desgiroux poussait de petits cris. Elle voulait rentrer et se raidissait entre les bras du jeune homme. Ils luttaient quand le second arriva, poussant devant lui des passagers que l'inquiétude avait chassés de leurs cabines et dispersés. Affolés, quelques-uns avaient endossé leurs ceintures de sauvetage. Dans l'affreuse obscurité, ils se heurtaient les uns les autres, s'accrochaient en grappes, tombaient et retombaient sur le parquet fuyant. Des femmes hurlaient.

« En bas tout le monde! commanda l'officier. En bas! Et vous autres, fermez les portes à clef!... »

Entraînée par la cohue, Mme Desgiroux arracha ses mains de celles de Charville. Il la suivit. Elle entra chez elle, il la suivit encore, et tous deux tressaillirent en entendant tourner la clef dans la serrure. Le maître d'hôtel fermait à

double tour les cabines du pont, et titubant, ils se regardèrent avec des yeux étranges.

III

Sous un coup de mer plus furieux, ils étaient tombés sur le divan, se cramponnant à la muraille. Victor examinait la chambre, les robes pendues, le lit ouvert, et ne parvenait pas à se ressaisir. Amarrée sur la table de nuit, une verrine éclairait mal la pièce où tout tremblait. Des chaises, des valises couraient, heurtaient les cloisons, revenaient, au gré des lames qui maintenant claquaient en dehors sur les murs. Mme Desgiroux, très pâle, l'œil angoissé, oubliait la présence du jeune homme. Lui s'était arc-bouté et, se retenant d'un bras au bouton de la porte, de l'autre approchait contre lui la jeune femme éperdue.

« Nous ne risquons rien, au moins ? » murmura-t-elle sans s'apercevoir de ses baisers.

Il allait la rassurer ; mais, sous le fichu, sa main rencontrant la fente du peignoir s'y glissa, et, le gosier paralysé, il sentit venir la pensée de

profiter de cette terreur. Il la chassa; la pensée revint, et il la caressa, pris de honte encore, muet d'ailleurs sous les questions de sa compagne, et la laissant s'affoler, tandis qu'il la couvrait de caresses. Bientôt, sous un baiser plus profond, elle appela, comprit enfin, et cherchant à le fuir.

« Eh bien, oui! cria-t-il alors, nous sommes perdus... Le typhon nous rattrape... Écoutez plutôt! »

Le vent hurlait plus fort. L'océan démonté, le *Kioto* donnait de la bande à chaque lame qu'il embarquait. Dans ses flancs, c'était un vacarme formidable, des chutes lourdes, des coups de gong, des éclats de vaisselle, et Charville arrêtait ses caresses, courbé en deux, forcé de retenir sa compagne dont le bras mollissait, pour ne pas aller avec elle se briser la tête sur la cloison. Puis, à la première accalmie, il recommençait baisers et prières.

« Berthe, je vous aime!... Entendez-vous? je vous aime!... Vous faisiez des phrases tantôt, vous parliez du devoir, de la mort qui délie; eh bien, la mort est là et je vous veux!... »

Et il ouvrait le peignoir. Elle ne se défendait

plus, hagarde, elle aussi, mais seulement de peur, silencieuse, les yeux fermés, et il aurait pu la prendre, là, dans un répit de la tourmente, si cette lâcheté ne lui avait pas fait horreur, s'il n'avait pas voulu qu'elle se donnât. Retrouvant des mots à elle, il la suppliait avec un appel romantique aux caresses suprêmes, à l'extatique baiser qui réunirait leurs lèvres pour toujours. Tout bas il tremblait que le typhon ne durât pas assez longtemps.

Elle rouvrit enfin les yeux.

« Il y a des canots!... criait-elle. On nous sauvera... Tu me sauveras, toi... et je t'aimerai!... Je ne veux pas mourir... Victor! je ne veux pas mourir! »

Elle essayait de se dresser debout.

« Mes bijoux... là... mes bijoux!... »

Il se leva, et toujours cramponné d'une main aux cloisons, saisit l'écrin qu'elle lui désignait, le lui mit sur les genoux, revint près d'elle, et tenta d'achever de la dévêtir, tandis que, fiévreusement, elle passait à ses bras, à ses doigts, bagues et bracelets. Puis, elle le repoussa brutalement, et aux revers de son peignoir épingla ses broches, ses boucles d'oreilles. Bientôt elle

eut l'air d'une châsse. Elle gardait son regard perdu de folle, claquait des dents parfois, ou pleurait.

Il ne la touchait plus, pris de pitié et de mépris, honteux de lui-même. Ensuite, il essaya de la rassurer. Elle n'entendait point, ou bien lui montrait, amarrée sous le lit, la ceinture de liège. Il finit par la décrocher et la lui attacher sous les bras ; mais il la trouva si ridicule affublée ainsi que tout son amour s'en alla. Comme elle, il écoutait gronder les rafales et craquer le navire, étonné que le *Kioto* restât secoué si longtemps.

Soudain, il pâlit, le cœur atrocement serré. Derrière la cloison, une voix gémissait, une voix d'enfant, mousse ou novice : « Maman !... Ah ! maman !... » Elle serrait le cœur, cette voix. On entendit encore un murmure, puis une lame passa et tout se tut dans un silence épouvantable. Victor Charville avait peur.

Cependant il se raisonnait, s'expliquait les manœuvres, se redisait tout bas la théorie des typhons, se répétait qu'ayant reconnu le demi-cercle maniable, le capitaine avait dû faire le nécessaire ; mais la peur ne lâchait pas prise,

et, livide, les yeux clos, il voyait en lui l'eau verte, l'eau glauque, l'eau hideuse, où l'on coule.

Des souvenirs lui revenaient de la Morgue; son angoisse devenait si forte qu'il devait s'empêcher de crier lorsque sa voisine criait. Mais bientôt celle-ci se tut, secouée par des hoquets convulsifs. Sa terreur lui donnait le mal de mer qu'elle ignorait encore; courbée en deux, elle bavait déjà.

Une nausée alors pinça les narines de Charville, blêmit ses lèvres, tandis qu'il la retenait sur le divan. Au même instant il pensa, avec un furieux désespoir, qu'il n'avait pas de ceinture, lui, que seule elle se sauverait quand on sombrerait tout à l'heure! Alors, il l'abandonna, se traîna à la seconde couchette, détacha l'autre corset de liège, l'endossa.

Lorsqu'il revint, Mme Desgiroux avait roulé à terre; comme il essayait de la ramasser, le mal de mer le prit à son tour, et tous deux se mirent à vomir.

IV

Le baromètre remontait après douze heures de tempête. Le *Kioto* passait lentement du vent arrière à la cape, bâbord amures. A peine était-il venu de deux ou trois quarts au vent qu'une lame colossale heurta sa hanche et balaya tout l'arrière. Quand il fut vent de travers, une seconde lame ,puis, sa manœuvre presque faite, une troisième, plus monstrueuse celle-ci, le couvrirent. Et ce fut fini : rangé à cinq quarts du vent, sous l'unique goélette restant derrière et avec sa machine presque stoppée, le paquebot, roulant bord sur bord, mais se relevant prestement, défiait tout meurtri la mer encore un coup vaincue.

On délivra les passagers, mais ni Mme Desgiroux ni Victor Charville ne vinrent contempler les désastres du pont, des cheminées blanches de sel aux étables de l'avant dans les débris desquelles agonisaient les bêtes.

On ne l'entendit point rire, d'un rire de réaction devant les canards échappés qui se traînaient partout; au dîner, ils ne parurent point. Chacun d'eux restait dans sa cabine; et, deux jours après, à Saïgon, Charville se fit débarquer.

Or, sa compagne de route ayant pris le même parti, tous deux se rencontrèrent à terre, dans le même hôtel.

Ils feignirent de ne point se reconnaître, puis, après s'être barricadée deux jours chez elle, Mme Desgiroux, furieuse, s'informa du prochain courrier venant de France. Renonçant à son voyage, elle repartait pour le Japon à l'heure où, lui tournant le dos, le magistrat filait sur Marseille à bord de l'*Anadyr*.

DANS LES BOIS

12.

DANS LES BOIS

A J.-F. Raffaëlli.

En ce temps-là, raconta Rodier, je commandais le poste de Kourou, dans cette Guyane où je vous ai déjà menés. Un joli poste... Un bon temps!... « Mes troupes » se composaient de huit hommes et d'un caporal; j'avais dix-neuf ans; j'aimais toutes les femmes sans distinction de couleur et j'avais hâte de rentrer en France pour aller à Saint-Maixent, afin de rattraper le temps perdu par mon échec à Saint-Cyr et de décrocher mon épaulette. Aujourd'hui, me voilà capitaine, décoré, inscrit au tableau d'avancement; j'aime toujours, seulement on ne m'aime plus et je songe à ma retraite! C'est bête tout de même de vieillir si vite!...

Vous me trouvez triste? Non, je ne suis pas triste; mais quelque vie qu'on ait vécue, il y a toujours de la mélancolie à se souvenir...

A cette époque, en tous cas, vous ne m'auriez pas adressé pareil reproche. J'étais trop actif pour ne pas être gai. D'abord je cumulais des tas de fonctions, car on m'avait confié le sémaphore et le télégraphe électrique nous reliant, l'un avec les îles du Salut, l'autre avec Cayenne. Et ne croyez pas que ce fût une sinécure; les dépêches, il est vrai, n'abondaient point; mais, la ligne fonctionnant mal, il me fallait, avec les quatre ou cinq forçats arabes mis à ma disposition par l'administration pénitentiaire, me débrouiller pour faire à chaque instant raccrocher le fil ou replanter les poteaux.

Certain jour, bien que j'eusse envoyé à sa recherche quatre de mes *arbis* les uns après les autres, le dérangement persista si longtemps que je me décidai pour la première fois à quitter mon bureau et à aller moi-même inspecter le tracé.

Me voilà parti, emmenant un de mes Bédouins, un grand gaillard qui, condamné aux

travaux forcés pour avoir pris part à l'insurrection kabyle, ne disait pas un mot de français, mais, resté bon musulman au bagne, égrenait son chapelet constamment. Dans son sac d'outils, j'avais fourré quelques vivres et je portais mon fusil de chasse en bandoulière, espérant bien, chemin faisant, tirer quelque singe sinon quelque agouti.

Hélas! je ne connaissais pas encore le pays en cette saison : dès que nous entrâmes dans les bois au milieu desquels serpentait la route déserte, des moustiques nous assaillirent par nuées. Ils m'entraient dans les yeux, dans les oreilles, me perçaient la peau à travers la toile de mon pantalon; je ne songeais plus qu'à préserver mes mains et mon cou, qu'à marcher vite. Cependant il tombait une chaleur atroce, déprimante, mais je n'osais m'accorder une halte durant laquelle les maringouins m'auraient dévoré; j'allais, j'allais, comme un dératé, et le dérangement demeurait invisible sur une bête de ligne courant à ma gauche le long de poteaux mal équarris. Vous pensez si je donnais la télégraphie à tous les diables, si je songeais à admirer la nature tropicale!

Au bout de trois heures je n'en pouvais plus, et il me venait des envies de battre mon Ahmed à le voir silencieusement allonger son compas sans marquer de fatigue, puis écraser d'un geste tranquille, toutes les cinq minutes, les moustiques couvrant le cuir tanné de sa nuque. Tout à coup, je poussai un cri de joie : j'apercevais un arbre à moitié renversé dont le manteau de lianes touchait le fil et, sans nul doute, mettait le courant électrique à la terre. Aussitôt j'arrêtai l'Arabe qui déposa son sac, empoigna son sabre d'abattis et se mit à la besogne. Ce fut long. Je faisais les cent pas sur le chemin, mon collet retroussé et grattant jusqu'au sang mes mains boursouflées piqûres.

Lorsque mon homme eut fini, le soleil déclinait; on ne pouvait plus songer à rentrer à Kourou. Ahmed me fit alors comprendre par signes que pour manger et coucher, il fallait continuer notre route. Je le suivis. Il connaît, pensais-je, une case de nègres aux environs et va nous y faire héberger. Je me trompais. Nous passâmes devant deux ou trois de ces habitations, entourées des petits champs de manioc,

conquis sur la forêt et défrichés au feu, sans que mon guide s'arrêtât, ou répondît autrement que par un *macach bono* à mes invites à y faire halte. Et je m'impatientais encore, intrigué aussi, lorsque, au bout d'une demi-heure, il quitta brusquement le sentier pour entrer sous bois.

A cet endroit, les arbres plus espacés semblaient plus jeunes, le sol moins broussailleux. Ahmed se retourna, me montrant un arbuste. C'était un caféier.

« *Caouah!* » lui criai-je.

D'un signe, il dit oui, et dans un joyeux rire me montra ses dents blanches. Des caféiers, j'en découvrais de tous côtés des plants redevenus sauvages, étouffés parfois sous les herbes folles. Mais un parfum exquis de vanille m'arriva, et, soudain, je compris où me menait l'Arabe. Du doigt, il désignait sous les débris pourris d'un appentis, une énorme chaudière envahie par les orchidées et verte comme elles. Nous étions sur l'emplacement d'une sucrerie et d'une ancienne plantation que ses maîtres avaient abandonnée, ainsi que tant d'autres,

quand, à la suite de l'émancipation des esclaves, la ruine s'était abattue sur la colonie. L'habitation n'était pas loin. Lorsque les arbres s'écartèrent enfin, je l'aperçus tombant en ruines, des volets clos, lamentable dans la verdure.

Remplaçant le jardin d'antan, la forêt l'entourait, montait à l'assaut de sa véranda, jetait des vrilles feuillues jusqu'aux crochets de ses persiennes. Sous les branches victorieuses le bâtiment s'était comme ratatiné, lépreux, avec des pans de moisissures sur ses murailles et des crevasses d'où pendaient des lianes, où s'engouffraient des oiseaux.

Depuis, en lisant la description du *Paradou*, de Zola, je l'ai souvent revue, cette plantation pareille à une forêt vierge, mais dans le Paradou, l'abbé Mouret et son amie reconnaissaient les arbres! Là, je ne distinguais rien qu'une mer de feuilles, qu'une végétation tropicale, furieuse, s'échevelant dans une ombre qui soufflait un air humide et chaud, de lourds parfums de fleurs et cette odeur des mares où croupissent des fermentations. D'ailleurs, le soir tombait, voilant les choses confondues,

et je voulais visiter le logis avant la nuit complète.

Sous la véranda du rez-de-chaussée, Ahmed était en train d'allumer du feu, à même le carrelage. Et je vis que le lieu lui était familier ainsi qu'à ses camarades. Deux hamacs, revêtus de grossières moustiquaires, y étaient accrochés. Au-dessous, une provision de bois, des marmites, des caisses, des loques, des outils donnaient à ce coin l'air d'un campement de Robinsons ou de Bohémiens. C'est là que mon Arabe devait venir dormir au lieu de rechercher les ruptures du fil !

Je lui fis comprendre que je désirais pénétrer à l'intérieur. Il secoua la tête ; puis, comme j'insistai, il prit son sabre d'abattis, alla vers la porte, opéra une pesée, et les battants s'ouvrirent. Bientôt, à la lueur de quelques allumettes, j'entrevis trois ou quatre grandes hautes pièces vides, solennelles, tristes. Des champignons couvraient le parquet, blanchissaient les murailles, où l'on pouvait compter encore des clous qui jadis y fixaient meubles et tableaux. Nous montâmes au premier étage. Une désolation

pareille y régnait, mais non plus l'ombre. Des volets démolis laissaient passer les derniers rayons du jour verdi par les feuillages et les chauves-souris dont le vol effaré me frôlait d'un frisson. Dans un angle, un baldaquin marquait la place d'un lit. Quelque chose brillant à terre, je me baissai; c'était un vieux jouet d'enfant, la moitié d'une poupée; il en sortit un mille-pattes, et je le rejetai. La poupée se brisa, jetant une poussière fine, toute blanche, la poussière des choses depuis longtemps oubliées et mortes.

Plus loin, en entrant dans la dernière pièce, une autre émotion m'empoigna. Il n'y avait là non plus aucun meuble; mais, sur les rayons couvrant deux des cloisons, on avait abandonné des livres, les ouvrages jugés moins précieux que les autres, dans la hâte du déménagement, ou, qui sait? laissés là dans l'espoir d'un retour qui les retrouverait à leur place familière. Une cinquantaine de tomes de la *Revue des Deux Mondes* s'y trouvaient, bien en ordre, par années. Machinalement, j'en épelai les dates, reconstituant la vie qui s'était écoulée là, demandant aux feuillets d'évoquer le lecteur disparu, la figure de ce lettré qui fabriquait du sucre et,

tout en surveillant ses noirs, lisait les romantiques dans leurs éditions primitives.

« Manger? » dit brusquement Ahmed.

C'est tout ce qu'il savait de français. Tiré de mon rêve, je descendis derrière lui; seulement, avant de partir, j'emportai deux des dernières livraisons de la *Revue* et, en bas, sous la véranda, près du feu, je m'installai tout de suite sur une caisse. N'ayant plus faim maintenant, je grignotais un morceau de viande, un croûton, les brochures sur mes genoux, lisant de tous mes yeux, avec cette fringale d'imprimé qu'on a dans les solitudes, loin du pays, surtout à vingt ans.

J'étais tombé sur un roman, *l'Infâme* d'Edmond About. Longtemps, je dévorai, n'entendant plus rien, ne voyant plus rien. Des heures passèrent. Du noir m'enveloppait dans une fraîcheur venue des feuilles avec des parfums doux et mes épaules se glaçaient, tandis que je me courbais sur la flamme, moins pour y mieux voir que pour échapper aux moustiques.

L'Arabe, après avoir poussé près de moi un gros tas de bois et de noix de coco sèches, s'était

jeté dans son hamac. Souvent en relevant les yeux, je l'entendais cuver sa fatigue d'un ronflement lourd, traînant ainsi qu'un râle ; ensuite, je jetais un regard au velours des verdures, piqué par des lucioles, de fugitifs points d'or pâlissant au constraste du brasier clair, ou bien je prêtais l'oreille aux bruits de la nuit, soupirs de bêtes, abois lointains des singes rouges, ululement d'oiseaux. A ces moments, un frisson qui ne venait pas de la nuit fraîche, coulait jusqu'à mes reins, la vague angoisse des solitudes inconnues, mais c'était la maison que je fixais aussitôt, la maison vide et murée, la maison morte, comme attendant qu'il en revînt quelqu'un.

Une fois, vers les minuit, quelque chose bougea dans les ténèbres, et je me levai pour prendre mon fusil que je gardai tout armé entre mes jambes, puis le roman me rempoigna, jusqu'à ce qu'un soufflet froid me fit sursauter. La livraison tomba. J'étais debout, épaulant au hasard. Quelque chose glissa de nouveau sur ma joue et j'aperçus, leurs ailes prenant au-dessus du feu des tons d'écaille, une bande de chauves-souris. Mon doigt pressa la détente ; un

des oiseaux tomba, la flamme darda plus fort, rougit et des os craquèrent au milieu d'une puanteur.

Une allumette brûle moins vite.

Les autres tournoyaient plus loin, à présent, d'un vol concentrique coupé de tangentes brusques qui mettaient sur la façade morne, devant les volets, des traits de flèches, des éclairs noirs, aussitôt disparus dans les ténèbres de poix entourant la véranda. Les battements de mon sang s'étaient cependant calmés. Je suivais placidement leur vol, l'esprit perdu dans un rêve vague qui fuyait loin, très loin, avec une lenteur douce, comme fuyait sous mes mains la chaleur du canon du fusil. Et je repris encore ma lecture.

J'avais fini *l'Infâme* et commencé un roman de Maurice Sand. Ma montre s'était arrêtée à deux heures, mes yeux papillotaient, la fatigue, suspendue par ma première lecture, reparaissait, appesantissant ma tête, tirant mes jambes. Peu à peu, je m'assoupissais, luttant mal, me disant qu'il fallait entretenir le feu et n'ayant pas la force de prendre du bois. Le foyer tombait, tout rose, sans plus de crépitement, et l'ombre gagnait mon coin, une ombre

grise où pointaient déjà des lueurs d'aube. L'œil sur les pages, où je ne lisais plus, je songeais que le second hamac était proche, que mes répugnances étaient sottes et qu'on serait bien, tout de même, dans un lit grossier qui sentait le forçat. Ma tête pencha davantage. Des feuilles de bananiers voisins une rosée s'égouttait, pareille à de la pluie, dans un chuchotement d'eau discrète, monotone et lente.

Tout à coup, un chant s'éleva, réel et lointain, qui, longtemps, se mêla à mon rêve.

« *Mo pas ké dit moun la mo aimer là!* »

Je rouvris des yeux troubles, si endormi que je n'eus pas peur. Devant moi, une femme était debout, une mulâtresse. Elle riait, en me regardant, d'un rire étrange et chantonnait :

« *Mo pas ké dit moun la mo aimer là!* Celui que j'aime, je ne le dirai pas... »

Je m'étais levé. Je marchai à elle, pris d'une stupéfaction où déjà passait un désir. Toujours rieuse, toujours chantonnant de sa voix zézayante d'enfant, elle me regardait encore. Sa chemise découvrait sa gorge. Je lui pris la main.

« *Ça qui soti passé là, li bell comme yon ti*

khé! Celle qui vient de passer est jolie comme un petit cœur! » continua-t-elle.

Je ne pus lui arracher d'autre parole; elle riait seulement plus fort, mais elle me suivit, docile, et la moustiquaire d'un hamac se referma sur nous. L'Arabe ronflait toujours, le feu mort, et je parlais tout bas à ma compagne, m'essayant à des mots de patois créole tout en défaisant son *camisard*. Elle riait sans m'écouter, elle riait d'un rire maintenant tranquille, d'un continu gloussement. Et je riais aussi, la trouvant drôle, ravi d'ailleurs de sa chair, de sa poitrine orgueilleuse, de ses flancs veloutés, m'étonnant seulement de son indifférence et du couplet éternel dont elle répondait à mes baisers. Puis, malgré moi, sans savoir, après la première étreinte, je m'endormis comme un enfant, la joue sur sa jeune gorge tandis qu'elle chassait maternellement les moustiques de mon front et me berçait plus bas de son zézaiement triste.

« *Mo pas ké dit moun la mo aimer là! Mo pas ké di moun...* »

Je perdis toute conscience des choses...

Quand je m'éveillai, quelques heures après, sous le soleil, j'étais seul. Je me levai. La mulâ-

tresse était devant la porte, au bord d'une fontaine dont elle puisait l'eau dans sa main pour la laisser s'égoutter de haut, en cascade blanche. Je m'approchai. Elle ne me reconnut pas, l'œil perdu dans les branches.

« *Ça qui passé là, li bell comme yon ti khé!* » chantonnait-elle.

Et je vis bien alors que c'était une folle, une « innocente » comme on dit chez nous...

L'EMPOISONNEUSE

L'EMPOISONNEUSE

A Antonin Périvier.

« Mon empoisonneuse?... » s'écria le capitaine Rodier.

Et, une seconde, il chercha, l'œil en l'air, comme un homme qui, ayant eu beaucoup d'aventures, en oublie quelques-unes.

« C'est vrai ! reprit-il, c'est pourtant vrai : je vous ai parlé de cette vieille histoire à propos de la sœur Saint-Clément (1)... Ah ! l'on a bien raison d'affirmer qu'il ne faut rien dire devant les enfants !... Eh bien, la voici, mon histoire : elle est plus courte que les autres, je vous préviens.

D'abord, vous connaissez déjà le cadre, ce

(1) Voy. *la Sœur Saint-Clément.*

pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni, à la Guyane, où, sans la sœur, je serais mort.

Nous étions là une demi-compagnie, et, je vous l'ai raconté, nous vivions comme des séminaristes...

La caserne, située près du fleuve et près du bagne, était flanquée d'un grand jardin que notre unique travail était de cultiver. Avec la cantine voisine, pas d'autre distraction ; impossible de sortir. Le soir, nos hommes jouaient à saute-mouton, en gilets de flanelle, devant la porte. On eût dit un pensionnat d'élèves barbus ! Ou bien, l'on chantait. Vous savez ? ces vieux chœurs de troupiers : *la Chasse...*, *les Montagnards...*

Halte là ! halte là ! halte là !
Les montagnards, les montagnards,
Halte là ! halte là ! halte là !
Les montagnards sont là !...
Les montagnards !... etc...

Ah ! *les Montagnards !...* Les beuglait-on au pied des cocotiers, sous les étoiles !

Et nous comptions les jours, impatients de rallier Cayenne, paradis relatif. A Saint-Laurent, nous étions continents par force ; aussi, malgré

le climat, quelques-uns engraissaient-ils. Pas même d'exercices physiques à cause de la chaleur, hors la baignade. Encore celle-ci était-elle soumise au caprice des marées qui remontaient le fleuve très avant. Sans compter qu'on ne pouvait barboter à son aise! Dans toutes les chambrées, un ordre officiel prescrivait de revêtir des caleçons épais et de ne point s'écarter du bord pour éviter les *pirayes*, un poisson du pays qui s'accroche au bas-ventre des nageurs, fait ventouse et vous coule.

Le village de la transportation où vivaient les forçats en ménage, libérés ou demi-libérés, était tout proche; seulement, vous vous rappelez qu'il nous était interdit sous peine de punitions sévères. Naturellement, nous ne pensions qu'à forcer la consigne, à cause des femmes!

Quelles femmes pourtant, Seigneur! Des condamnées, elle aussi, ou des filles de condamnés, mais qu'importe à des appétits de vingt ans? Nous en avions vu quelques-unes, de loin, qui semblaient jolies : cela suffisait à nos fièvres. Enfin, n'oubliez point que le temps et la cohabitation ont raison des répugnances. Nous nous étions habitués aux forçats, aux *fagots*, disions-

nous, et, — peut-être parce que nous étions plus malheureux qu'eux, — de la pitié remplaçait nos dégoûts de l'arrivée. Aussi bien, à la Guyane, rien ne signale le condamné extérieurement. Ni bonnet vert, ni boulet, mais un costume de planteur, un vêtement de coutil, un chapeau de paille, et là-dessous, des airs bonasses, une bonhomie finaude.

Le règlement fait donc bien de punir quiconque parle à ces parias dont on oublie le passé à les voir beaucoup plus libres et mieux traités que les soldats...

En ce temps-là, cependant, nous ne la comprenions pas trop, la consigne. Tant et si bien que, renseignés par nos prédécesseurs dans le poste, nous entrâmes, une nuit sans lune, dans le village de la transportation. Et l'on y revint. Un cabaret nous avait séduits, un immonde caboulot, où, d'eux-mêmes, les patrons, des libérés concessionnaires, nous réservaient une arrière-salle donnant sur les jardins, un coin où nous étions seuls, sans contact possible avec les consommateurs. Ceux-ci, le débitant les servait en personne, bougeant peu de son comptoir. Sa femme, au contraire, s'occupait de nous, et,

pour l'avoir plus longtemps, pour sentir à chaque instant sa jupe et nous exciter davantage, nous demandions d'incessantes tournées que buvait la sciure de bois sous la table. C'était, elle, l'empoisonneuse ! On l'appelait Maria. Par un surveillant, on savait son crime ancien, la copieuse distribution de mort-aux-rats qui de son village l'avait jetée au bagne où sa bonne conduite avait amené les sœurs et l'administration à accorder sa main à un forçat libéré, vieux paysan incendiaire qu'on disait chaste et probe et qu'on respectait pour cela dans l'infamie courante.

Jolie? Sûrement elle l'était; j'ai beau me dire que notre continence faisait notre jugement indulgent, je la revois telle qu'elle me frappa : désirable, jeune encore. Fille de notre Midi, cuite de soleil à l'avance, elle avait résisté au climat, plus ambrée seulement, des teintes olive cernant ses grands yeux de Vauclusienne. Tout de même, les traits un peu durs, avec des lèvres étranges suant le baiser dans son sourire et vous pinçant les reins, des lèvres qui rentraient dans sa colère, amincissant tout le visage où son nez de juive s'accusait alors, devenait

méchant. Moi, ce que j'aimais surtout en elle, c'était son menton court et rond, gras au-dessous. Là, la peau était restée blanche, plus blanche auprès du hâle des joues et du col. Et puis, ses yeux de fauve, des yeux verts, gris et jaunes, suivant le ciel et son humeur, avec des points d'or toujours et, parfois, des lueurs de sang, des yeux de bête en rut, des yeux de bête qui mord. J'ai vu des *cougouars* sucer la veine jugulaire d'un bœuf : ils avaient cette prunelle jouisseuse...

Tous, nous la voulions, cela va sans dire. Nous étions cinq, très bons camarades, et nous nous serions ouvert la peau pour elle, sur un signe, incapables de nous la partager, ainsi que nous l'avions d'abord projeté, le premier soir, dans notre commun sevrage et la fraternité de notre boulimie : elle était trop belle ! Et le soir, en regagnant la caserne, la chambrée des sous-officiers, nous parlions de pluie et de beau temps pour ne pas nous fiche des coups de sabre.

Ce fut moi qui l'eus. Une nuit, en rentrant avec les autres, je vis que mon ordonnance était de faction, que je ne risquais rien, et je ressortis en sautant par-dessus la palissade. Je

courus au cabaret, j'entrai par derrière et j'appelai Maria. Le mari jouait aux cartes. Elle vint seule. Notre débat dura cinq minutes, cinq bizarres minutes. Pour ne pas attirer l'attention, je chantai tout en la regardant, tout en l'enlaçant, et ma voix me faisait l'effet de sortir de dessous les dalles. Tout à coup, ses yeux, ses grands yeux de louve s'apaisèrent. Le banc craqua, je frissonnai, mais le mari ne parut point : il comptait ses atouts derrière la cloison.

Je partis les jambes molles, les lèvres dures, et je revins, la nuit d'après, tandis que mes camarades dormaient, — la nuit d'après et les quatre ou cinq suivantes. Seulement, chaque fois, je m'impatientais de cette possession banale, si brève, qui nous laissait brisés, la peau tendue, allumés d'une âpre fringale, et je la suppliais de se donner ailleurs que sur ce banc, tout entière, hors de cette salle empuantie d'alcool, hors enfin des étoffes où s'embarrassaient mes mains. Elle résistait, parlait de jalousie du vieil homme, de son mari, Cévennol soupçonneux, aux colères féroces et froides; mais, à la longue, je lui soufflai si fort la folie

de mon désir, qu'elle céda, la lèvre humide, soudain raidie. Nous convînmes que je monterais dans sa chambre, le surlendemain, avant la fermeture de onze heures, pour profiter de l'absence du vieux qui serait à la pêche.

Comme beaucoup de ses camarades le cabaretier fabriquait de la colle de poisson et possédait une barque amarrée sous l'appontement du quai par une chaîne à cadenas. Pour descendre le fleuve, il lui fallait demander au directeur du pénitencier une permission sur le vu de laquelle le sergent de garde ouvrait le cadenas. Et, au moins, il en avait alors pour vingt-quatre heures.

A dix heures et demie, j'étais là. A onze heures, je payais bruyamment mon hôtesse, et je partais même; seulement une fois dehors, je grimpai le long d'une des colonnes soutenant la véranda et j'entrai dans sa chambre. Presque tout de suite, elle vint, sans bougie; la lune éclairait la pièce jusqu'au fond du lit et bleuissait la moustiquaire. Je la pris alors, et je l'eus, longuement. La lune se promenait le long des murs, écornait un miroir sur la cheminée et frappait à côté sur un portrait d'en-

fant, un portrait de village, dans un cadre de fausse écaille, si clair ainsi que je distinguais le costume, la robe empesée et le guéridon traditionnel sur lequel s'appuyait le gamin.

Cependant, dans une lassitude heureuse, notre étreinte se dénouait; nous parlions. D'anciennes curiosités me revenaient plus aiguës dans le repos de mes sens. Je voulais savoir les détails de son crime, comment elle avait pu tuer, si jeune alors, si jolie, et, tout en caressant sa chair fraîche, j'avais une joie perverse à prononcer le mot d'empoisonnement, à remuer cette odeur de crime dans ce lit d'amour. Mais elle secouait la tête, et très doucement :

« C'est rien, mon chéri... Parle pas de ça... C'était mon premier mari... »

Elle n'avait point de honte, mais une belle inconscience tranquille; à peine l'embarras presque coquet d'une femme à qui l'amant heureux demande compte de ses amours antérieures. Pour arrêter mes questions, elle se coulait contre moi, en faisant glisser l'épaulette de sa chemise, et me fermait la bouche avec sa gorge. Ou bien, elle m'interrogeait à

son tour sur la durée de mon séjour à Saint-Laurent, et ensuite à Cayenne. J'allais rentrer en France, n'est-ce pas? De quel pays étais-je ? Brusquement, elle s'attendrissait à la pensée de ce retour. Ah! j'étais heureux, moi!... Je sentais qu'elle n'osait me parler de son pays, des siens. Le voyage en paquebot l'intéressait seul en apparence. On devait être joliment bien sur le pont, bien libre! Là-dessus elle se taisait, et je la devinais ruminant son voyage de France à Cayenne, l'horreur des cages dans l'entrepont. Un instant après, elle me demandait ce que je comptais faire à ma libération, là-bas. *Là-bas*, c'était le pays! Ensuite, je ne sais à propos de quoi, elle parla des chansons qu'on chantait « de son temps ». Elle en fredonna même quelques-unes, des âneries entendues à Avignon ou à Beaucaire dans quelque beuglant « à l'instar de Paris »; mais ces vieux airs bêtes, ces refrains-scies oubliés devenaient touchants, chantés par elle. Et cela la remua sans doute, car elle eut un gros soupir et se jeta sur ma poitrine pour noyer ses souvenirs dans des caresses.

Or nous nous désenlacions à peine que, sans

savoir pourquoi, par un instinct de chasseur, peut-être, je me dressai sur le lit, pensant pour la première fois au danger de ma bonne fortune. Je n'entendais rien, la pièce était vide, et un pressentiment que je trouvais stupide, mais qui m'oppressait, me disait pourtant de partir. En vain me retint-elle; je m'habillai. Une fois prêt, j'eus honte du reste, et tandis qu'elle achevait de refaire le lit, je me penchai pour baiser encore son joli menton. Mais alors, brusquement, une terreur inouïe me glaça : dans le miroir en face, je voyais remuer une ombre, celle d'un homme, une tête qui s'avançait, nous cherchait. Maria la vit en même temps que moi; son regard devint haineux, ses lèvres se pincèrent, mais elle ne dit rien, et une seconde coula, longue comme un jour. L'ombre restait immobile; la lune avait marché; je voyais une barbe seulement, une face vague, des yeux luisants, une main aussi cramponnée à une colonne. Pour nous surprendre, le mari avait dû grimper, comme je l'avais fait, et maintenant il guettait notre sommeil.

« Saute par l'autre croisée, derrière toi..., » me chuchota tout à coup Maria.

— Et toi ? » balbutiai-je, mourant d'envie d'être lâche et de fuir.

Elle ne me répondit pas, mais son œil étrange me fit frissonner, et ce fut pour le mari que j'eus peur, en songeant à l'autre, — le premier.

Il n'y avait qu'à pousser les contrevents. Je reculai sans bruit, j'enjambai et sautai à terre. Ensuite, je courus comme un fou, me heurtant aux arbres, tombant et me relevant, jusqu'à la caserne.

Le lendemain, en plein jour, je ne pus me retenir d'aller aux nouvelles dans le village. De loin, j'aperçus Maria étendant du linge sur la haie, mais quelqu'un m'avait vu de son côté, le surveillant en chef, et, en rentrant au quartier, j'avais, sur son rapport, quinze jours de prison. Le camarade qui me boucla descendait de garde.

« Est-ce que le mari de Maria est rentré cette nuit? lui demandai-je.

— Non, fit-il, il ne revient que ce soir à la marée... »

Alors ce n'était pas le mari que j'avais vu?...

Une rage me blêmit ; mais, quand je sortis de prison, l'empoisonneuse avait quitté le village et je ne la revis plus.

EN CAMPAGNE

EN CAMPAGNE

A Frantz Jourdain.

Où cela se passait-il donc? A Voi-Chu ou à Bat-Bac? Je ne sais plus. A Truong-Ha plutôt, car, ce jour-là, nous cantonnions pour la première fois aux bords de la Rivière-Noire... Ça s'efface si vite, les notes écrites au crayon. Celles surtout, prises au Tonkin, à mon premier voyage, il y a déjà trois ans, et que l'humidité des rizières a mangées!

Je viens de les retrouver sur mon vieux calepin de campagne, un carnet avachi qui sent encore le cheval et le cuir de mes fontes, avec une bonne odeur aussi de passé, de lointain, de choses aventureuses. Tantôt, en fumant quelques pipes d'opium, l'idée me vint de le rouvrir, car le roulement des tramways, le bruit de la foule le

long de l'avenue gâtaient l'exotisme de ma fumerie, me tiraient du rêve. Mais voici que, parmi les feuillets remplis au jour le jour, j'ai découvert cinq lignes griffonnées sous un nom illisible, Truong-Ha, sans doute. Et, après avoir évoqué, revécu l'épisode que notent ces cinq lignes tristement brèves, il me démange de le conter, tout chaud de la résurrection de mes souvenirs...

Ce matin-là, suivant mon habitude, je marchais avec l'avant-garde. On ne voit bien que là. Justement, mon ami G... la commandait, un vieil Africain maigre et sec, qui faisait aller ses hommes en les fixant simplement. C'étaient des turcos, ses hommes, un bataillon de grands arbis dégingandés, troupiers finis, ivrognes et chapardeurs, tous vieux soldats, beaucoup avec des brisques rouges sur leurs vestes bleu de ciel.

Nous allions au pas de route, dans un grand bruit de ferblanterie, les quarts sonnant sur les poignées de sabre. La route : une digue parmi des rizières, ou bien quelques sentiers longeant des villages barricadés et mystérieux, avec leurs

hautes clôtures de bambous feuillus. Dans les branches, des yeux luisaient parfois; les paysans annamites, placés entre Chinois et Français, et toujours apeurés, regardaient défiler la colonne, tandis que, agenouillés à l'entrée de leur territoire, les notables saluaient le commandant, leurs présents devant eux : paniers d'œufs et volailles.

Et nos chevaux aussi s'en allaient au pas de route, dans le piétinement de troupeau du bataillon, et les rênes flottaient, car nous nous dressions à chaque instant sur nos étriers, cherchant à la lorgnette nos flanqueurs, notre *pointe*, — l'ennemi. Nous allions prendre Hong-Hoa. Mais la campagne restait paisible, toute verte, veinée de sillons d'ocre, avec des buées argentées et rousses que le soleil aspirait au-dessus de certains creux, et qui, sur la platitude lancéolée des rizières, s'évaporaient en flocons.

Nos extrêmes éclaireurs se trouvaient être des tirailleurs annamites, non pas des Tonkinois, mais de petits troupiers de Cochinchine, appelés par leur race et leur langue à ce poste de confiance. Ils trottinaient, minuscules dans les épis, pareils aux gosses des bataillons scolaires, un

mousqueton de gendarmerie pour fusil et sans sac, leurs cartouches et leurs vivres dans un rouleau de toile porté en bandoulière avec leur couverture. Leur chapeau, une assiette de bambou jouant l'écaille et retenue par deux brides d'étoffe cerise nouées sous leur chignon féminin, tirait l'œil comme un miroir à alouettes. Quand les verdures ne les cachaient point, je les suivais avec ma jumelle. Insouciants comme toujours du danger, inconscients plutôt, des turcos, par derrière, s'amusaient de ces soldats aux hanches roulantes, aux cheveux de fille, de ces petits bonshommes insexuels, et des marchés bizarres, des quiproquos contre nature se débattaient sans doute là-bas, sous le soleil, au gré de courtes haltes où ces mercenaires, qui ne se comprenaient pas, échangeaient une cigarette.

Mais je ne m'étonnais plus : l'étalon arabe du commandant hennissait bien, pris de rut, à frôler mon poney indigène ! Seulement, j'attendais des coups de fusil qui ne venaient point, un contact avec l'ennemi, et cette attente, dans la croissante chaleur de la matinée, tournait à l'agacement.

Il crépita tout à coup, le coup de fusil. Ah !

comme c'est mince et perdu dans la campagne, ce coup de fusil qui vous tue un homme! Les turcos cessèrent de lutiner les tirailleurs saïgonais. Redressés, réveillés, ils enlevaient l'arme de la bretelle, rendus au danger, à leur métier, très braves, comme ils le sont, le jour, et partout quand l'imagination ne les trouble point de fantastique. Même, redevenus devant le danger soldats dociles et corrects, ils abritaient enfin leur crâne sous le casque de liège qu'en dépit des défenses, par « pose », ils portaient jusque-là comme un tricorne, en bataille, sur leurs cheveux rasés, Africains dédaigneux des férocités d'un soleil dont ils ne savaient pas la morsure cruellement doublée par la vapeur ambiante.

Ce coup de feu n'eut que quelques rares échos, des échos stridents et grêles. Nous arrivions à la rivière, au village. Et, décidément, je crois bien que c'était Truong-Ha. Je le revois, en tout cas, bâtie sur la berge, près du confluent de la Rivière-Noire et du fleuve : une sorte de ruche d'abeilles aquatiques. Le commandant avait placé des hommes sur la berge, à l'abri, et en tiraillant, ils répondaient aux avant-postes chinois postés sur l'autre rive. Le jour montait

et la chaleur. Sur l'eau plombeuse, la fumée des coups de fusil plaquait en noir l'ombre de ses nuages bleus et roses.

Le village était morne, solitaire. Sans la fusillade, on l'eût dit abandonné pour cause de moisson. Çà et là seulement, quelques vieux, maladroitement cachés, trop invalides pour avoir fui. Des chiens perdus aboyaient, invisibles.

Les coups de fusil crépitaient toujours, sous le grand ciel gris sale, d'où tombaient, croissantes, une chaleur d'usine, une lourdeur de bateau-lavoir, l'atmosphère qu'on respire auprès d'une essoreuse, dans les blanchisseries où le linge se lave et se sèche, artificiellement. Or, des kokorikos de coq sonnaient la paix des choses, et les coups de feu semblaient annoncer une fête rurale, un mariage, un baptême, coups de boîte que les gars font partir au seuil des cabarets.

« C'est aujourd'hui vendredi saint! » me dit le commandant.

Derrière les faisceaux, les hommes désintéressés de la fusillade des tirailleurs et de la berge opposée, où l'on ne ne voyait rien que les verdures ordinaires voilant l'horizon bas, entou-

raient des foyers où déjà mijotait la soupe. Des tirailleurs, — des Français, — chantaient le *Stabat Mater*, sans rigolade libre penseuse, pour le plaisir de chanter et pour un mot tombé dans leur groupe rappelant la sainteté du jour. Et la rivière charriait du plomb fondu sur son courant infatigable et, sur l'autre bord, c'était quand même Hong-Hoa, l'ennemi. Nul n'y paraissait penser parmi ces hommes.

Survint au galop un officier d'état-major en estafette. Le chef de l'avant-garde rendit compte, puis un ordre reçu fit cesser le feu. La politique entrait dans l'affaire ; le général Millot, jaloux, retardait la marche du général de Négrier ; nous devions attendre. Et nous attendîmes, tandis que fuyait l'ennemi.

Alors on cantonna dans les maisons désertes. Les hommes qui n'étaient pas de service ou en faction se répandirent et, derrière eux, les *coolies* annamites, portefaix indigènes qui remplaçaient les équipages du train et pillaient partout aussitôt leur fardeau déposé, plus durs à leurs compatriotes que Chinois et Français réunis. On entendait piailler les poules et glapir les cochons. Des chiens aussi hurlaient,

mais ils les dépouillaient et les faisaient rôtir sur des feux clairs, dont le soleil blanchissait la flamme.

« Déjeunons-nous? » me dit le commandant.

Nous nous installâmes dans la plus belle case, devant l'autel domestique. L'ordonnance et mon boy ouvrirent les cantines, mirent le couvert, tandis que nous nous lavions. Et dominant le parfum des baguettes brûlant devant la niche de Bouddha, l'odeur de notre savon de toilette désenchanta les solives mystérieuses, enfumées par des générations.

Soudain — nous barbotions encore dans l'eau fraîche, — des cris s'élevèrent. Des cris de bête égorgée. Puis, un soldat, un sergent, parut, traînant une jeune fille annamite, — une enfant. C'était elle qui criait.

« Mon commandant, voilà une petite d'ici que le tirailleur Mohammed-ben-Kadour, de la 3e, a prise de force et estropiée. Le capitaine Henry a fait empoigner l'homme : il est là... »

Derrière l'Annamite, un piquet s'arrêtait dans la cour; au milieu, le coupable, un grand Arabe à barbe frisottante, jeune encore, l'air

stupide, une cigarette aux doigts qu'il ne pouvait achever de rouler. Sur sa culotte de toile bouffante, des taches de sang traînaient.

« Ah ! » fit le commandant. Tout en se rhabillant, il invectivait le prisonnier en arabe. Je n'entendais que ces mots : « *Ben yalouf :* fils de cochon », revenant toutes les minutes dans une colère grandissante.

« C'est bon, termina-t-il, on va te régler ton compte ! »

Alors il se tourna vers la fillette, indigène de quatorze ou quinze ans, pareille à toutes, la face bestiale, le nez comme un croupion de volaille dans une face écrasée, trop ronde. Elle pleurait, mais aucune larme ne sortait de ses yeux moutonniers, noirs et vides. Elle n'avait cessé de crier que pour glousser comme une poule couveuse, et elle se tenait droite, sa blouse déchirée, des taches de sang, elle aussi, sur ses cotonnades.

L'interprète, appelé, l'interrogea. Elle répondait par monosyllabes. Maintenant son œil ne quittait pas son immense chapeau de paille à demi écrasé, qui pendait sur sa hanche, retenu par ses longs cordons, et, oublieuse du

viol, elle mesurait le dommage, immobile toujours, idiotisée.

« Conduisez-la à l'aide-major... »

Le sergent la reprit par la main. Elle s'en alla, les jambes écartées, avec un dandinement de cane. Dehors, elle reprenait ses cris, et des traînées de sang marquaient sa place, ponctuaient son chemin.

« Quant à celui-ci, continua le commandant, emmenez-le ! »

Et se tournant vers moi :

« Je reviens tout de suite... Vous m'excusez?... Mettez-vous donc à table. »

Je demeurai seul, songeant à ce que c'est, la guerre, à ce qu'on n'en dit point, à ce qu'il n'en faut pas dire...

L'officier revenu, nous déjeunâmes. A ma question, posée d'un ton indifférent — je voulais paraître vieux soldat — il avait haussé les épaules en ronchonnant :

« Une simple mutation pour son fourrier! On va le coller au mur, parbleu ! »

Silencieusement, nous avalâmes nos sardines et les habituelles conserves. Ensuite, comme j'entendais dans la ruelle proche un bruit de

pas d'hommes en armes, un commandement militaire, je sortis, sans attendre le café, sous couleur de porter nos croûtons de pain aux chevaux. De loin, je vis l'escorte emmenant le prisonnier. L'Arabe essayait encore de rouler sa cigarette. Une compagnie en armes suivait. Je suivis aussi.

Au bout du village, on s'arrêta. De ce côté, l'on n'apercevait plus la Rivière-Noire, mais seulement la plaine noyée de lumière à cette heure, ses buées aqueuses envolées. Au contraire, l'atmosphère était si transparente, si sèche, qu'on distinguait au loin les moindres détails des cultures : arachides, thés, maïs, patates, riz, des verts différents de ton, mais pareillement métallisés de soleil. Au bord des premières flaques, de blanches aigrettes picoraient la vase rose.

On conduisit le coupable contre une haie, une haie de bambous qui pleuraient sur lui du bout de leurs longues branches frémissantes. Dérangé de cet abri, un chien recula, hurlant après les Français. Le sergent du piquet lui jeta une motte de gazon, mais il ne se sauva pas très loin, et je me souviens de sa gueule rouge, de ses dents blanches, au ras du sol. Ses abois

couvraient les commandements, le bruit de la compagnie se déployant en trapèze pour former un carré avec la haie pour quatrième ligne. Au centre, en face de l'homme, le peloton. Les vestes bleu de ciel bleuissaient davantage, étranges dans tout ce vert.

« Chargez, — armes! »

Le mouvement, presque décomposé comme à l'exercice, vibra. Les leviers des culasses firent crac.

« En joue!... »

L'homme abasourdi se raidissait devant les fusils. Il était debout, à deux pas de la haie, en bras de chemise, tête nue, une étoile bleue tatouée sur le front, et quelque chose, un cordonnet de cuir, une amulette sans doute, tremblotait sur son thorax, marquait les battements de son cœur.

A ce moment, comme je gardais mon sang-froid, la gorge étreinte, sans doute, mais ayant déjà vu tant de fois mourir, je remarquais que les soldats, ceux de l'escorte et ceux du peloton d'exécution, tournaient la tête. Et je vis à l'angle du trapèze, le plus près de la plus proche case,

apparaître la fille de tantôt. Elle avait remis son grand chapeau pareil à une ombrelle, et elle ne criait plus, regardant de ses yeux moutonniers, noirs et vides, l'homme qui allait mourir.

Elle ne criait plus, immobile, l'air d'une brute. Et lui la regardait aussi, sans doute sans la voir, d'un œil trouble qui ne se rappelait pas. Il avait encore sa culotte bouffante; elle, sa blouse, mais le sang s'était coagulé, sec également sur la toile et sur la cotonnade. A cette heure, il fallait que d'autre sang coulât, mais ces deux inconsciences ne le comprenaient point et elles se regardaient l'une l'autre du même regard sans pensées.

« Feu ! »

Les fusils crachèrent une flamme longue. Ils n'avaient pas tiré tous ensemble, émus peut-être; des balles durent se perdre. Couché par la gerbe de plomb, l'arbi était tombé sur le dos, la lèvre ouverte, les yeux grands ouverts sur l'impassible ciel; et du sang, le sien, du sang jeune, frais, très rouge, coulait depuis sa chemise matriculée de chiffres officiels jusque sur sa culotte bouffante. Une branche de bambou,

cassée par tout ce plomb, pendait sur ses cheveux. La fille était déjà partie, reprenant ses glapissements par le village. Les mouches vinrent, mais des coolies leur enlevèrent le corps, — une loque dont les bras pendaient, très lourds, avec des herbes entre les doigts convulsés.

BEN GUIGNON

BEN GUIGNON

A Jules Chéret.

A la prise de Son-tay, au Tonkin, le lieutenant Abdallah ben Ahmed ayant reçu dans l'épaule une balle de winchester fut conduit à l'ambulance, d'où les médecins l'évacuèrent sur l'hôpital de Haï-phong. Deux mois après, le transport l'*Annamite* le rendait au sol natal.

Le soir de son arrivée au dépôt du 5e tirailleurs algériens, il y eut fête au cercle militaire ; chacun désirait l'entendre parler de ce Tonkin dont tous rêvaient alors, jeunes et vieux. Au dessert, après avoir bu comme dix Français, le turco, s'exécutant, raconta l'assaut de Phu-sa. Il s'était levé, faisait des gestes, imitait le canon, s'emballait, et des yeux luisaient autour de lui. Quand il eut achevé, quelqu'un s'étonna de ce

que sa blessure ne lui eût pas valu la croix : « Un vieil arbi comme lui, médaillé de 1870, ce n'aurait été que justice ! »

Il secoua la tête, vida son verre et modestement répondit que les chefs, disposant d'un très petit nombre de récompenses, s'étaient vus contraints de les réserver aux actions d'éclat. L'enseigne Olivieri, par exemple, avait rassemblé son monde éparpillé et flegmatiquement fait l'appel sous la mitraille. Un autre...

On l'interrompit, les jeunes surtout, et, l'alcool chauffant l'esprit de corps, on battit en brèche peu à peu sa résignation. À vrai dire, Abdallah n'était fataliste qu'à jeun. Avec un rire mélancolique qui étoila sa barbe frisottante en découvrant ses dents de chacal, il finit par avouer que « jamais il n'avait eu de chance ! »

La soirée se termina comme toutes les soirées dans les petits postes d'Algérie : on tailla un baccara. L'Arabe joua ses économies de la traversée et les perdit avec une continuité de déveine dont un *roumi* se fût exaspéré.

« Mon pauvre vieux, lui cria un camarade, ce n'est pas ben Ahmed qu'on devrait t'appeler, mais ben Guignon ! »

Le surnom amusant tout le monde, Abdallah en resta baptisé.

Il reprit son service, mais bientôt son caractère se modifia. On le vit s'isoler, éterniser ses siestes et manquer les représentations du café-concert nomade dont ses collègues se disputaient les deux vieilles étoiles. Enfin, l'on remarqua que, dédaigneux des « purées » lentement battues, il préparait maintenant son absinthe — ses absinthes — d'une main brutale, comme un conscrit.

Tous les mois, arrivaient des officiers retour du Tonkin. Beaucoup étaient décorés et dans le nombre deux ou trois lieutenants arabes dont le ruban rouge avait payé la bravoure à défaut d'un troisième galon interdit aux soldats indigènes. Abdallah prit part aux *réceptions* qu'on leur offrit, mais, chaque fois, revint du mess l'air plus triste qu'auparavant. Puis, un jour, brusquement, il réapparut parmi ses camarades, et, comme jadis, ne bougea plus du café National. Il y lisait tous les journaux.

« Tu cherches ta nomination, hein, ben Guignon ? » lui disaient les sous-lieutenants.

Il haussait les épaules, puis son œil retombait dans sa lecture ou dans le vide. Et, un matin, l'on comprit ce que le vieux soldat demandait aux feuilles : la chose était officielle; l'armée d'Afrique allait envoyer au Tonkin de nouveaux renforts. Abdallah courut chez son colonel et obtint de passer dans le premier bataillon à partir.

Dès lors, il recouvra sa belle humeur. Même un soir, la veille de son embarquement, il confia ses espérances à ses amis. Ouvrant sa veste et son gilet, il montrait sa ceinture, une ceinture tricolore, un vrai drapeau, que venait de lui fabriquer la caissière du café National. Et tapant sur sa poitrine où se fanait le ruban de sa médaille militaire, il déclara que ce drapeau, il le planterait, le premier, sur une position chinoise, afin d'avoir la croix, — ou bien qu'il crèverait !...

Le brave homme était si sérieux, si touchant que, ce soir-là, personne ne l'appela plus ben Guignon.

. . . .

Au Tonkin, il refit campagne, se distingua, mais dans le rang, à sa place, sans qu'en dépit

de ses efforts, une occasion se présentât d'accomplir le moindre fait d'armes. Et c'était la guigne qui reparaissait, justifiant son surnom. Sa compagnie se trouvait toujours en réserve, ou bien chargée de petites besognes, escortant des convois, garnisonnant les postes que d'autres avaient pris. Abdallah redevint triste. Pour comble de malheur, il avait, à son passage à Saïgon, contracté la dysenterie, pas assez gravement atteint pour qu'on le dirigeât sur l'hôpital, assez cependant pour que son état fût connu de tous. Durant les marches, quelque résistance qu'il fît, il lui fallait, à deux ou trois reprises, quitter la colonne, descendre de l'étroite digue et dans les plates rizières chercher, à défaut d'un buisson, un trou pour se dissimuler. Il allait à grandes enjambées dans les flaques stagnantes, dans les épis verts, le gland de sa chéchia passant sous son casque de liège; et trop grand, trop maigre, dégingandé, il faisait sourire les troupiers quand il allongeait le pas, furieux de ne pas trouver d'abri, les deux mains à sa ceinture dont un pan traînait déjà, un pan tricolore.

« Tu as la cochinchinette, mon pauvre ben

Guignon ! » criaient les camarades en passant.

Leurs rires agaçaient l'Arabe, qui se gardait bien de tourner la tête et trouvait cruellement lente la marche de la colonne dont les hommes parfois devaient avancer à la file indienne, au gré du sentier rétréci. Enfin, la dernière section s'éloignait, et, sans honte, à présent que seuls le voyaient les coolies portant bagages et munitions, Abdallah s'installait. En soupirant, il défaisait sa ceinture, et pour ne pas la mouiller sur le sol détrempé, l'accrochait à son bâton planté devant lui. Allah, pensait-il, n'était pas juste ! Pour un peu, musulman francisé, il aurait montré le poing au ciel ! Bientôt, avec un nouveau soupir, où passait cette fois une expression d'aise, il receignait son drapeau, et il se sentait au cœur un regain d'espoir en galopant pour rejoindre sa compargnie. Qui savait ? Demain peut-être cela chaufferait ! Demain peut-être, il planterait son drapeau sur une position ennemie dans laquelle il aurait pénétré avant tous !

. . . . . .

Vain espoir. Ben Guignon, que les balles avaient épargné, entra dans Lang-Son sans

action d'éclat à son actif, et sa ceinture était humiliée, mais vierge.

Cependant, à la longue, la chance parut tourner et, du coup, la maladie s'enraya : le bataillon d'Abdallah faisait partie des troupes envoyées de Lang-Son sur Tuyen-Quan au secours de Dominé.

Cette fois tout le monde marchait. Le turco se battit à Hoa-Mock, de l'aube à la nuit. Blessé mais légèrement, il s'endormit le sourire aux lèvres, comptant bien que, le lendemain, pour sûr, se réaliserait son rêve.

Ce fut le canon qui l'éveilla. Tout de suite, il vérifia sa ceinture. Elle était à sa place, pas serrée pour s'enlever plus vite, et, dans le jour naissant, luisait, comme neuve. Il en tira un bout, tenté de la baiser ; puis, sur sa poitrine, il toucha son amulette, retrouvant les prières arabes qu'il balbutiait jadis quand il était bon musulman. Ensuite il rejoignit ses hommes.

« Les enfants, cria bientôt le commandant, il faut enlever ce fortin !... Clairon ! la charge !... »

Abdallah s'élança. Les cuivres lui sonnaient

aux oreilles ; il avait des yeux fous, ne voyait rien que la hauteur et les pavillons chinois. Son capitaine roula devant lui, le front troué, puis des hommes. Il enjambait les corps, courait plus vite. Et tout à coup il se vit en tête de la compagnie décimée, en tête — seul. Le plus proche, derrière lui, était à dix mètres, un sous-lieutenant français, tout jeune, tout rose, un enfant sorti de Saint-Cyr depuis six mois. Abdallah se rua. Il haletait. Déjà les Chinois fuyaient sur l'autre pente ; mais leur arrière-garde tirait d'un feu d'enfer, soutenant la retraite. Maintenant, le turco les distinguait entre les nuages de fumée, tandis que sifflaient les balles autour de lui. D'un bond suprême, le sabre levé, il fut au pied de l'ouvrage. A ce moment, son pied se prit dans un trou. Il tomba, se releva, glissa dans une mare de sang, s'abattit sur un cadavre, et, comme il se relevait de nouveau, il vit le petit sous-lieutenant qui, s'enlevant à la force des poignets, sautait dans le fortin et d'un coup de revolver brisait la figure d'un Chinois. Les hommes suivaient. L'Arabe repartit avec eux ; mais, la position déblayée, ce fut le fanion du fourrier qu'on y

hissa. Le petit sous-lieutenant assis au pied s'essuyait le front, une jambe cassée, la figure illuminée de bonheur. Abdallah se coupait la poitrine, sous sa veste, à coups d'ongles.

Au bout d'un instant pourtant, il s'était raidi, retombé à sa résignation fataliste, du moins en apparence.

« *Mektoub !* murmura-t-il. C'était écrit !... »

Grave et souriant, il félicita son camarade; puis, afin d'occuper ses doigts fébriles, il roula une cigarette. Lorsqu'elle fut finie, il chercha son briquet, ne le trouva pas; mais, à ses pieds, les cendres du foyer chinois rougeoyaient encore. Il se pencha, les remua du bout de son soulier. Aussitôt, un coup de feu partit. Une cartouche éclatait qu'il avait, sans la voir, poussée sur les pierres chaudes. La balle frappa Abdallah à mi-corps, en trouant sa ceinture. Il tomba sans un cri.

Et dans la joie de la victoire, dans l'animation de cette fin de combat, au milieu des groupes pressés, personne ne le vit mourir. Les officiers de son bataillon ne surent même sa fin que deux heures après, à Tuyen-Quan, et

fiévreux, eux aussi, distraitement le plaignirent :

« Pauvre ben Guignon tout de même !... »

EN FAMILLE

EN FAMILLE

Au bilatéral J.-H. Rosny.

L'autre année, j'eus des voisins dont la vie m'intéressa.

C'était une famille habitant juste au-dessus de mon appartement, sur ma tête. Et, pour tout dire, elle ne m'intéressa qu'après m'avoir beaucoup gêné, tant les plafonds étaient minces dans cette maison neuve, et bruyant, l'écho des moindres pas à travers le carton-pâte des maçonneries.

« De braves gens, » disait ma concierge.

Il y avait d'abord le père, vieux retraité de quelque ministère, un ruban rouge sur sa redingote. Sa pension ne suffisant pas à l'entretien des siens, il s'était réattelé, caissier ou comptable dans quelque administration, et

faisait, en outre, des « heures supplémentaires ». Il rentrait tard ; je l'aperçus rarement, assez d'ailleurs pour remarquer sa taille cassée, sa lassitude, son air résigné de vieux cheval peinant encore à l'heure de l'écurie et du repos.

Ensuite, la mère. Celle-ci, je ne la vis jamais. Pourtant, je ne l'aurais pas mieux connue si j'avais pu percer les murs. Paralytique, presque en enfance, on la charriait d'une pièce à l'autre sur un fauteuil qui roulait avec le fracas d'une pièce d'artillerie, d'où, les premiers temps, mon humeur contre mes voisins. Sa vie, je la suivais, comme si j'en avais réglé la marche. Le soir, à dix heures, jamais avant, jamais après, on l'étendait sur une chaise longue, sa maladie, — la concierge m'expliqua cela, — lui interdisant les longs séjours au lit. A minuit, à une heure du matin, à deux heures, à cinq heures, on la transportait de cette chaise longue à son cabinet de toilette, du cabinet à son lit, du lit à la chaise longue. C'était — sauf les jours de crise — réglé d'après un programme fixe, si fixe, que je m'y habituai et que le bruit de ce remue-ménage ne m'éveilla bientôt plus, tout en continuant à m'agacer durant que je

trimais à ma table de travail. Tous les meubles, afin d'éviter à l'invalide de recourir à plusieurs bras, étaient munies de roulettes, de tapageuses roulettes, et la bonne femme devait être lourde, très lourde, et grosse, et délicate à remuer, vieille chose énorme et fragile.

Le jour, sa toilette faite, on ne la bougeait plus, hormis aux heures des repas, qui ramenaient le voiturage, un long trajet de sa chambre à la salle à manger. Ensuite, sans doute oubliait-elle ses insomnies, endormie sur son feuilleton. Je ne percevais plus son souffle d'asthmatique, sa voix d'enfant gâté rabrouant les êtres autour d'elle, réclamant, grognonne, des coussins, mille soins intimes, et parfois des corvées répugnantes.

Peut-être bien était-ce encore la rumeur de l'avenue, le bruit des tramways, de la foule, qui, le jour, m'empêchait de l'entendre, cette voix geignante. Il existe des martyres sans répit, que n'assoupissent ni l'ombre, ni le soleil, et cela dort si peu, les vieilles gens !

La garde-malade à qui s'adressaient ses plaintes nocturnes, ses exigences, ses ronchonnements endoloris était sa fille, une grande fille

de vingt-six à vingt-huit ans, que je pus étudier tout de suite, car elle apparaissait parfois à la fenêtre, et de temps en temps sortait, l'après-midi, lorsque, tout en préparant le dîner, la bonne pouvait surveiller l'invalide.

Tels étaient mes voisins auxquels je m'accoutumai, indifférent alors et naïvement dédaigneux de l'étude, non pas des milieux humbles, mais des milieux immédiatement proches, et de l'humanité qu'on peut voir sans soi-même se déplacer. Je n'aurais su dire si la fille de la paralytique était blonde ou brune.

Avant trente ans, et en dehors de l'œuvre en train ou d'avance pressentie faisable, le romancier ne remarque la femme qu'autant qu'il la désire. Or, elle n'était ni belle ni laide, et vieille fille, n'avait plus cette beauté du diable à laquelle se prennent les inexpériences d'homme. Grande, mince, distinguée, sachant s'habiller avec goût, et avec rien, coiffée, gantée, chaussée élégamment, elle ne m'avait frappé que par son grand air triste, que par tout ce qui n'était pas en elle d'une jeune fille. Et — observateur ingénu — je l'avais notée — renotée — sur quelque marge de mon roman en train,

cette influence des privations, qui changent le célibat honteux des petites Parisiennes pauvres en une sorte de veuvage et les font femmes. La misère, c'est un mari.

Un jour, il y eut chez mes voisins un grand brouhaha. Le fauteuil de la malade roulait en dehors des heures du programme. Et il roulait comme il ne roulait pas d'habitude, avec des brusqueries, des crochets, des vivacités dont frémissaient les charpentes. Il était, ce fauteuil, comme un cheval échappé. Mais il fallait surtout l'entendre dans la salle à manger. Le parasol de mandarin tonkinois qui servait de chapeau à ma suspension annamite, en tressautait comme là-bas, au vent des rizières.

Ma femme de ménage m'expliqua cette révotion :

« Monsieur, c'est que la dame d'en haut vient de recevoir sa petite nièce, qui était à la campagne... Ils sont tous si contents !... »

Le soir même, j'aperçus la gamine, que j'aimai tout de suite, une ravissante poupée blonde de six ans, une poupée parlante. Par exemple, elle parlait une drôle de langue ! Les paysans

qui l'avaient prise en garde après une maladie avaient dû la traiter comme l'allaient faire les bonnes de la maison. Celles-ci l'adoraient toutes, en extase devant ses grands yeux d'enfant intelligente, trop précoce. Et elles la faisaient bavarder, profitant pour la caresser et parfois l'emmener avec elles chez les fournisseurs, de ce que la paralytique à présent, plus malade et ne pouvant se passer de sa fille, confiait souvent la gamine aux soins de sa domestique, qui la prêtait à ses camarades, comme elle eût prêté, les jours de paresse, un seau de charbon, des margotins !

L'enfant jasait, voyait rire autour d'elle, jasait plus fort, lâchait des mots dont s'esclaffait l'aréopage des Marie-torchons, et, fière de son succès, cherchait d'autres mots, entendus à la ferme et défendus ceux-là par ses nourriciers, ou bien répétait quelque phrase soufflée par ses grandes amies. Un rire alors, courant dans la bande, mettait en branle la gélatine des corsages, faisait tordre ces ventres de laides femelles sous les tabliers graisseux.

De ces propos, des bribes me revenaient quand je croisais la petite dans l'escalier. J'ai-

mais la prendre pour embrasser ses cheveux frisés, couleur de bière sur la tête, lumineux au bout de leurs mèches folles, et je m'attristais de la savoir ainsi à l'abandon. Elle avait de si claires prunelles, de si radieuses petites lèvres! Une rose églantine, sa bouche, et c'étaient des plaisanteries de cuisine, des grivoiseries d'évier qui tombaient de cette innocence.

« Cette petite Lise aime bien sa tante! » dis-je un matin à la concierge.

Je sortais, et devant moi, la fille de la paralytique s'éloignait, tenant à la main l'enfant qui la tirait, câline, et chantonnait :

« Baise-moi, tantante! Baise-moi!...

— Oh! me répondit-on avec un gros rire, sa tante! Y en a beaucoup de tantes comme ça!... »

Le propos me fut confirmé. La maison savait l'aventure. Lise était la petite-fille de la paralytique, la fille de la grande demoiselle à l'air triste. La misère est un insuffisant mari.

Du coup, elle m'intéressa, la jeune garde-malade, et je l'étudiai, sur son balcon, dans la rue aussi, où je la rencontrais parfois. Non,

elle n'était pas jolie, mais je lui retrouvais à présent les yeux de sa petite, ces grands yeux clairs, bleus et profonds, dont chez elle la misère — la honte peut-être — avaient dû éteindre seules l'intelligente précocité. Elle était pâle, privée d'air, la paupière gonflée de tant de veilles, anémiée de la claustration perpétuelle près de l'infirme bougonnante qui, sans doute à cause de cette faute, devait ne pas la ménager, la traiter en véritable garde qu'on paye et dont on abuse.

Quand donc dormait-elle? Si, le jour, elle ouvrait son piano, elle ne pouvait achever le morceau, appelée tout de suite par sa mère. Dehors, elle marchait d'un pas machinal, ne retrouvait ses jambes qu'au bout de l'avenue, comme lente à détendre son être déprimé. Coquette avec cela, Parisienne encore — du Paris féminin, bourgeois et pauvre — par son allure, par sa toilette, comme elle l'était chez elle par le choix de sa musique, des refrains d'opérette, un tapotage bête. Ah! c'était bien la malheureuse sans dot que jettent à la vie la « pension *chic* » et les grands magasins !...

La pauvre fille! Je m'imaginai sa vie et tout

ce qui avait facilité sa faute. Tendre à son enfant, tendre à sa mère, elle restait une pitoyable victime ; je pris l'habitude de la saluer, même hors de mon quartier, et de la suivre de l'œil depuis ma fenêtre, curieux de sa pensée intime, de ses regrets, de ses envies, de tout ce qui remuait sous ce front calme et mélancolique. Et lui, le père, qui pouvait-il être ? Le revoyait-elle ?

Elle le revoyait.

Je les rencontrai ensemble. Ils se donnaient le bras, marchaient devant moi, — se disputaient. Brusquement, il la lâcha, sur un reproche plus vif et se retourna. Je le vis bien alors, un gros homme courtaud, commun, qui bedonnait.

De ce jour, j'entrai plus avant dans la vie de ma voisine, surprenant des choses, envahi d'un intérêt pour ce banal et lamentable roman, questionnant même la servante. Ils avaient rendez-vous deux ou trois fois par semaine et bientôt je sus ce qui s'y passait. Rentrait-elle contente ? L'avait-il bien reçue ? Elle s'en revenait, en retard un peu, tout essoufflée, ses couleurs reparues, et, chez le fleuriste du coin,

achetait une touffe de roses. Les fleurs sur son bras, contre sa gorge plate, elle avait un gracieux geste d'attente, le bras vers le marchand, qui comptait la monnaie, et l'œil vers son balcon, inquiète déjà des reproches. Mais, si son amant l'avait rudoyée, elle s'en revenait, lente, plus pâle, réintégrait le logis comme une prison, et sa fillette criait au balcon : « Bonzou, tantante », plusieurs fois, sans qu'elle relevât la tête, écrasée d'un muet désespoir.

J'avais demandé pourquoi le père de Lise ne l'épousait pas.

« Il est marié, m'avait-on répondu, Il est séparé de sa femme, toujours malade... »

Et la concierge me la nomma, cette maladie qui fait la femme stérile et triste le lit conjugal.

Deux mois se passèrent. Mes flânes à la croisée avaient compté chez la jeune mère à peu près autant de retours attristés que de retours joyeux, quand, un soir, je vis un fiacre s'arrêter devant la maison et une femme descendre, une grande femme, obèse un peu, ni belle ni laide elle aussi, mais avec de grands yeux bistrés, des yeux de femme habitués aux larmes.

Elle portait une brassée de jouets, et je l'entendis dire à la concierge :

« Vous remettrez cela à la petite Lise M... »

Puis elle s'en alla lentement, l'œil sur la façade.

Une heure après, je savais son nom : c'était la femme du père de Lise.

Elle revint, et — toujours de ma croisée, — je la vis se développer, cette passion — née je ne sais comment, par une rencontre sans doute, après un espionnage — cette passion de la femme stérile pour l'enfant de l'homme qui l'avait abandonnée, pour l'enfant de sa rivale. Elle arrivait — comme une voleuse — deux ou trois fois par semaine, et précédée souvent par un envoi de joujoux, de fruits, de fleurs, de douceurs variées. Et, quand chez la concierge elle trouvait l'enfant, c'étaient des caresses folles, furieuses, un éclat de tendresse dont le bruit montait jusqu'à moi, le débordement éperdu d'un cœur.

Bientôt, elle obtint d'emmener, pour une heure, la petite; elle la jetait dans sa voiture ou l'emportait à pleins bras, et uand elle l'avait ramenée, au bout du délai strictement

fixé, elle ne la lâchait qu'à grand'peine, puis Lise disparue, restait sur le trottoir un long moment encore, l'œil aux fenêtres, guettant l'apparition de la gamine sur le balcon, un dernier baiser envoyé par les petites menottes, et s'en allait ensuite, très vite, pour qu'on n'aperçût pas ses larmes.

Une fois, curieux, je demandai à la petite qui était cette dame avec qui je la voyais parfois.

« C'est ma seconde tante ! » répondit-elle.

Au terme d'octobre, mes voisins déménagèrent. Je regrettai le fauteuil tapageur de la paralytique, à cause de l'enfant, et je ne sais point comment continua ou finit ce roman de vies humbles et douloureuses.

Mais les romans qui ne finissent point, nous les aimons, ami Rosny, car ils ont l'air plus vrais, n'est-ce pas, que les autres ?

LA SERVANTE

LA SERVANTE

A Paul Margueritte.

La bonne, qu'on avait réveillée pour nous donner à souper, nous servit avec une mauvaise humeur si visible qu'on en vint à traiter la question des domestiques...

C'était chez notre confrère André Verzel, après une soirée d'hommes. Les indifférents étaient partis, nous laissant entre intimes à l'heure matinale où l'on aime à voir reparaître, glacées et roses, les tranches du rosbif dédaignées tantôt à dîner, quand le bourgogne noyait l'appétit. Seulement gris, d'ailleurs, à force de musique et de discussions littéraires, nous avions déjà parlé de l'immortalité de l'âme, et, las de notre bain intellectuel, applaudi à la théorie d'un de nous sur l'influence

de l'esprit polytechnicien quant à la confection des cigarettes de la Régie. Un thème popottier devait rallier les intelligences. On cita le *Folantin* de Huysmans, avec mille anecdotes sur les cuisinières. André, n'osant resonner la bonne, bouleversait le buffet pour trouver des *pickles*. Il finit par dénicher le flacon, en essuya la poussière d'un air résigné, et, se rasseyant, prit part à la conversation.

« La question des domestiques! fit-il. On ne l'a jamais bien traitée, ou, du moins, on n'a jamais assez insisté sur le cas des maîtres célibataires, — sur celui des écrivains surtout! L'homme marié ignore ce qu'un serviteur peut prendre de notre vie, ou y ajouter. Pour moi, je dois bien la valeur d'un volume à mes bonnes, sans compter les pintes de mauvais sang. Vous avez vu celle de ce soir? Je lui tolère ses bougonneries par peur de pire, si je la remplaçais, et aussi pour éviter un nouvel apprentissage. C'est la mort, vous savez, l'enseignement à donner pour ses goûts en tout!...

Une femme se présente que vous n'avez jamais vue, et, parce qu'elle est propre, a l'air

honnête et des certificats convenables, crac, vous l'embauchez!... Tout de suite, sans le vouloir, malgré vous, vous lui faites des confidences intimes que vous ne feriez pas à un ami : ce sont vos relations qu'elle pénètre, les gens que vous recevez et ceux à qui vous consignez votre porte, c'est-à-dire : vos préférences, vos dessous! Tous vos secrets y passent et votre lit n'est plus à vous...

Oui, j'aurais dû *enlever* Clémentine tout à l'heure, mais voilà! demain, elle ferait se rencontrer chez moi deux femmes, ma maîtresse mariée et... l'autre! J'aime mieux manger suivant ses goûts à elle, essuyer ses rebuffades, payer dix sous le petit pain d'un sou, et dans mon cabinet de travail, dans ma chambre à coucher, être tranquille, sans crainte d'une *gaffe* du cerbère...

Maintenant, il faut tout dire. Nous sommes des maîtres difficiles avec nos manies et notre nervosité. Moi, je les plains, ces malheureuses, et je vous l'ai dit, j'ai été payé de ma pitié par le volume de documents qu'elles m'ont fourni. Il y en a qui savent raconter sans mentir et sont précieuses. D'autres sont intéressantes

par elles-mêmes. Il y en a qui m'ont intrigué.

Boulevard de Courcelles, il y a deux ans, j'en ai rencontré une, de ce genre. Elle s'appelait Catherine. Une femme du Midi, mais d'un Midi silencieux, tout en dedans, plus terrible que l'autre. C'était une grande veuve, sèche, comme cuite par le soleil, et paraissant cet âge indécis des femmes du peuple qui ont beaucoup peiné, de bonne heure. On leur donne de trente à quarante-cinq ans, à vue d'œil, sans les étudier plus. C'est un tort. Ces humbles-là, des fois, sont aussi compliquées que nous...

Celle-ci me plut tout de suite par sa propreté, et me révéla les vols de ses devancières en me présentant, le premier samedi, son livre de comptes où tous les prix m'apparaissaient d'un bon marché inaccoutumé.

Je la félicitai; elle rougit, et dans son émotion, cassa un verre.

Au bout d'un mois, je m'étais habitué à elle, et j'y tenais. Elle avait appris tous mes goûts, compris toutes mes habitudes, me faisait faire mille économies par son habileté de ménagère, et soignait ma maison, mon linge, mes vête-

ments, comme ils l'étaient jadis dans ma famille. En un mot : une perle! Et je le lui disais de temps à autre, après dîner, tandis qu'elle me tendait une bougie pour allumer mon cigare. Elle était alors si contente que je la faisais causer sur son pays, sur son mari qui l'avait battue dix ans avant de mourir d'alcoolisme, puis sur la période de misère qui, après la mort de sa petite fille, l'avait forcée à « se mettre en condition ». Si je la laissais s'arrêter à l'enterrement de la petite, elle pleurait et s'en allait, émue à tel point qu'elle s'excusait en patois.

Jusqu'ici rien de curieux, et, parlant d'elle aux camarades, qui me complimentaient sur ma table ou l'air bien tenu de ma garçonnière, j'expliquai les qualités de Catherine, par sa tardive entrée dans le métier, par son ignorance enfin de Paris. — Elle avait mis dix heures, la première fois, à aller chez mon éditeur, rive gauche, pour s'être égarée, et, très timide à cause de son accent, n'avoir demandé de renseignements qu'après avoir marché droit devant elle, durant des heures!...

Mais voilà qu'au bout de deux mois je la trouve brusquement changée.

Un matin, — j'étais avec Irma que j'avais ramenée en rentrant du théâtre, — je sonne ma Catherine pour le chocolat. Personne ne vient. Je resonne. Une demi-heure se passe et je finis par me lever. Je trouve alors ma domestique assise dans la cuisine, la tête dans ses mains.

« Vous n'avez pas entendu?

— Si..., non..., monsieur..., non..., » me répond-elle, toute troublée; et elle s'excuse, se dit malade, éclate en larmes, finalement apporte le chocolat avec un visage bouleversé.

Une fois seul, je voulus lui demander ce qu'elle avait eu. Impossible d'en arracher un mot. Elle pleurait à chaque question, et s'excusait avec des sanglots. Je lui offris une sortie, un mot pour mon médecin; elle refusa, m'affirmant qu'elle était guérie. Je haussai les épaules et n'y pensai plus.

Quelques jours après, cependant, nouvelle crise. Je lui avais reproché doucement, un

matin que ma maîtresse déjeunait chez moi, de me servir trop souvent je ne sais plus quel plat. La voilà qui fond en larmes et disparaît. Je dus aller chercher le café moi-même. Irma de me blaguer, ce qui complique ma colère. Quand ma Catherine revient, je l'empoigne; mais aux premiers mots, même jeu que l'autre matin. J'insiste : elle balbutie je ne sais quoi. Je finis, tout de même, par comprendre que ce qui la navre, c'est la publicité de mon reproche! Si j'avais été seul, rien ne se serait passé!... Je fus désarmé par la candeur de cet amour-propre.

Le mois qui suivit, tout alla bien. J'avais mis l'étiquette : *exaltée* sur la figure de ma domestique, et, ensuite, essayé de la pénétrer; mais je ne découvrais rien de marquant. Sa vie, qu'elle contait avec une évidente sincérité, était la vie banale d'une résignée d'en bas, d'un pauvre cœur affectueux que l'église avait toujours consolé de tout. Elle ne devenait intéressante qu'en me dépeignant, vues de l'office, les deux maisons où elle avait déjà servi. Hors de là, nulle note à prendre.

En ce temps-là, j'achevais mon roman *Balthazar*. Lorsqu'il fut fini, je m'octroyai deux mois de vacances, sur place — c'était en hiver — et je fis un brin la fête, avec un tas d'amours de rencontre. Je remarquai alors l'air grognon de Catherine, quand elle entrait dans ma chambre, le matin. C'est d'un air rageur qu'elle emportait, pour les brosser, les vêtements de ces dames, et, en rangeant le cabinet de toilette, elle faisait tant de train que je devais lui crier d'être moins bruyante. Puis des petites amies, venues me voir pendant mon absence, se plaignirent d'avoir été mal reçues. Je me fâchai tout de bon à la troisième plainte de ce genre et je commandai à Catherine de faire sa malle. Aussitôt, grande crise de désespoir. Je pardonnai, n'ayant au fond que voulu lui faire peur : elle se précipita à genoux, devant mon bureau, pour me baiser la main!

Ensuite, il y eut chez elle une volte-face. Elle reçut à merveille les visiteuses de passage, et elle avait des amabilités spéciales pour les vraiment filles. Au contraire, ma maîtresse en titre, la femme mariée, était toujours accueillie sèchement, avec un petit salut hargneux, que

celle-ci m'imitait ensuite, très amusée de ce qu'elle appelait : la pudibonderie de ma bonne. En même temps, Catherine, tout en restant dévote, s'essayait à devenir coquette. Elle me fixa sur son âge sans être interrogée, m'apporta même ses papiers pour me montrer qu'elle n'avait pas encore quarante ans, en dépit de ses cheveux grisonnant déjà. Et lorsqu'il lui arrivait d'entrer sans frapper dans mon cabinet de toilette et de m'y trouver, alors qu'elle me croyait dans une autre pièce, elle gardait, en disparaissant vite sur un « pardon ! » balbutié, les yeux baissés, et cette rougeur offusquée de jeune fille que je lui avais vue le premier jour.

Plus que jamais, d'ailleurs, elle était la servante modèle, me soignait avec quelque chose de tendre, de maternel dans ses prévenances. Je fus malade huit jours : elle ne se coucha pas, ne me quitta pas, et, ma parole, m'en voulut d'avoir guéri trop vite pour qu'elle pût me prouver tout son dévouement ! Ma toilette la préoccupait. Les soirs où je dînais en ville, elle s'occupait de mon frac et de ma cravate blanche, comme s'il s'était agi de mon

costume de première communion!... Oh! ces cravates! c'était sa joie de les nouer derrière le col, puis, avec des manœuvres longues, d'empêcher les bouts du cordonnet de sortir du gilet. Ensuite, elle me mettait une fleur à la boutonnière, se reculait pour m'admirer naïvement et disait en riant :

« Comme monsieur est beau ce soir! Où est la *novio?...* »

La *novio*, c'est la mariée, dans son pays. Pour la brave femme, restée paysanne, l'habit évoquait nécessairement l'idée de l'église, de la mairie, de tout le tralala d'un mariage!

Et je la gardai ainsi un an, toujours plus satisfait d'elle, gêné seulement, à certains jours gris, de son trop de prévenances, de ses rôderies autour du bureau devant lequel l'épithète me fuyait. Elle avait d'agaçants « Monsieur n'a besoin de rien? » et, ensuite, des allures de chien battu, un regard plaintif, qui me faisaient regretter de l'avoir rudoyée. Souvent, je la trouvai pleurant dans sa cuisine. Elle refusait toujours de me dire son chagrin, s'essuyait les yeux, heureuse de ma question, subitement consolée, et, repoussant toute offre de congé,

toute sortie, revenait à l'un de ses deux seuls livres : l'*Imitation* et la *Cuisinière bourgeoise*.

Or, un matin, comme j'entrais dans ma chambre, avant déjeuner, je la surpris presque couchée sur mon lit qu'elle était en train de faire. Elle ne m'entendit pas marcher sur le tapis et je la vis baiser mon oreiller, — furieusement, avec de grands sanglots.

Ensuite?... Ce que je fis?... Je m'en allai silencieusement. Je venais de comprendre seulement ce que, vous, vous avez compris dès le début de mon histoire. Cette femme m'aimait, t je trouvai cela tout à la fois touchant et imbécile. J'eus de la pitié d'abord, et cela m'en fit causer à des amis qui, sans doute, le redirent, car on me blagua, et je me promis de me débarrasser de la pauvre femme. Un voyage dans le Midi fut le prétexte. Je le lui annonçai, un matin, en ajoutant que, ne devant pas rentrer avant un an, je lui donnais congé. Elle me regarda, soudain blanche, avec un œil étrange, profond, un bel œil de femme douloureuse. J'étais gêné, je cherchais des mots, lui expli-

quant, comme à un ami, la nécessité de mon voyage, et, tout à coup, comme je lui donnais un bijou, elle se mit à pleurer...

Je ne l'ai pas revue depuis, et je songe parfois à elle. Je suis sûr au moins que celle-là m'a aimé, et, — riez si vous voulez, — je suis tout attendri par le souvenir de cette femme aux mains rouges, aux bandeaux gris, qui m'adorait muettement, de cette misérable à qui j'ai fait souffrir le pire martyre d'ici-bas, et dont à cette heure je ne puis reconstituer la figure. »

1887.

LA PETITE MÈRE

LA PETITE MÈRE

A Lucien Descaves.

La fantaisie m'ayant pris, à mon retour de Nice, de m'arrêter à Toulon le temps de serrer quelques mains amies et de laisser s'égoutter les dernières pluies parisiennes, j'acceptai pour huit jours l'hospitalité qu'un vieux camarade m'offrait dans sa *bastide*, au bord de la mer. Mon séjour s'y prolongea : les mains amies étaient nombreuses. Paris, m'écrivait-on, demeurait veuf de tout printemps, la *bastide* enfin m'enchantait chaque jour un peu plus.

Tapie entre deux collines couvertes d'oliviers, encadrée de quatre palmiers autour desquels grimpaient des roses, elle buvait, dès l'aube, le bon soleil provençal. De sa terrasse surplombant l'eau d'une baie de cactus, on découvrait

l'entrée de la rade où glissaient des navires de guerre, si proches qu'on distinguait les officiers sur la passerelle. Parfois les cuirassés saluaient à coups de canon. Nos vitres grelottaient une seconde et longtemps je regardais la fumée des pièces, une fumée rose et rousse, blanchir peu à peu, en s'effilochant au heurt des basses vergues. Alors des nostalgies me venaient sous ce ciel presque oriental, des envies de recourir le monde, un désir fou de m'en aller loin, bien loin, par delà ces flots bleus, au pays des amours étranges.

Pour les oublier, je battais la campagne, les vignes étagées par gradins que soutenaient des murs de pierres sèches réverbérant la jeune chaleur et peuplés de lézards. Au sommet de la plus haute colline, un bouquet de pins maritimes endormait sous son parasol de velours un coin d'ombre tranquille, parfumée de résine, où le bruissement des branches mettait un écho grave de la lointaine chanson de la mer, léchant la terrasse au bas de la côte. C'est là que mes siestes aimaient à rêver dans la solitude et le mistral.

Un jour, en y débouchant, je vis ma place habituelle déjà prise. Une dame s'y était installée, un garçonnet de quatre à cinq ans près d'elle. Je m'arrêtai plus loin, maussade d'être dérangé, comme si ce coin eût été mien : les jeunes habitudes ont leur égoïsme à l'instar des vieilles. M'étendre comme à mon ordinaire, les jambes croisées en l'air pour muser en cachant tour à tour avec le balancement de ma semelle les divers pans du paysage, je ne l'osais plus. Renonçant donc à me vautrer, j'allumai une cigarette. Cependant, du coin de l'œil, j'épiais l'intruse, et, peu à peu, s'en allait mon sot dépit.

De mon poste, je ne pouvais étudier ses traits; seulement, elle me paraissait jeune et sa pose sur l'herbe montrait une grâce naturelle dans son abandon. Sans prendre garde à mon voisinage, elle continuait à fouiller la mousse du bout de son ombrelle, tout en causant avec son fils.

Car c'était son fils. Pour une institutrice, elle me semblait trop élégante, trop maternelle aussi.

« Henri, disait-elle, il ne faut pas t'asseoir

encore... Cours un peu, mon mignon; amuse-toi, ça te fera du bien... »

La voix n'avait ni l'accent du pays, ni même aucun accent, une voix jeune comme toute la silhouette de la promeneuse, mais voilée un peu. Au contraire, l'enfant élevé sans doute à Toulon, parlait avec des inflexions traînantes qui chantaient sur les finales des mots. C'était un tout petit bonhomme, habillé en canotier. Il avait un air souffreteux, une mine ennuyée, et sa pâleur, ses yeux trop grands me frappèrent.

Docile, il se leva, me fixa curieusement, fit quelques pas, puis bientôt ne bougea plus, l'œil sur sa maman qui, accoudée, le couvait des yeux en lui souriant. Il gardait sa petite mine triste mais elle pencha la tête et, câline, amoureuse, embrassa bien fort le mollet nu du gamin. Henri se décidait à rire. Alors, malgré le grand air et mon éloignement, je jetai ma cigarette, m'exagérant dans la brusque sympathie qui me venait pour elle, mon devoir de politesse envers cette inconnue.

Je les devinais, en effet, commandées par le docteur, cette promenade, cette invite à jouer,

à prendre de l'exercice. L'enfant qui ne joue pas, qui ne joue pas *trop*, est un malade. — Comme il avait sonné, ce baiser de maman!...

« Allons, chéri, reprit-elle, cours un peu, remue tes jambes... »

Le garçonnet obéit encore, tourna deux ou trois fois autour d'elle, puis s'arrêta et d'un ton résigné :

« Je peux pas! dit-il.

— Mais tu joues bien à la maison avec Céline...

— Oui, avec Laure aussi, et avec Rosette, mais je sais pas jouer dehors... C'est trop grand... Et puis, y a pas de jeu pour quand on est tout seul... »

Pauvre mioche, élevé entre quatre murs! Il regrettait ses sœurs, ses bonnes. Et ma sympathie s'attendrit en voyant la mère se lever pour amuser son petit homme. Sans un regard dans ma direction, toute à son chéri, bien mère, elle se mit à poursuivre l'enfant, en tournant autour des arbres. Lui, commençait à s'égayer, à pousser des cris d'hirondelle. A son tour, il

la poursuivait, mais, quand il croyait l'atteindre, elle bondissait de côté, ou bien l'empoignait brusquement, l'élevait au bout de ses deux bras et le reposait après des baisers et des chatouilles qui le faisaient gigoter de rire. Puis, la course recommençait, infiniment gracieuse.

Maintenant, la partie les rapprochait de mon côté. Je distinguai les traits de la mère. Tout de suite, je me rappelai les avoir déjà vus. Où donc? Je cherchai vainement; mon souvenir demeurait vague.

Elle n'était pas jolie, d'ailleurs, pâlotte comme son fils, les yeux enfoncés, la bouche grande, le front étroit, la figure trop ronde, mais on ne pouvait la trouver laide, et je m'en voulais de ne pas la reconnaître, me perdant en suppositions. Sa toilette me frappait, une toilette élégante, assurément sortie des ateliers d'une bonne faiseuse. A Toulon, pensais-je, où, sauf de rares exceptions, toutes les femmes s'habillent mal, les honnêtes femmes se fagotant d'après de vieux journaux de mode, les autres affectionnant pour leurs robes l'étoffe de leurs rideaux de couleur ou les couver-

tures de leurs vieux canapés, on a dû la remarquer : je serai vite renseigné sur cette jeune mère. Aussi, voulant donner le soir même son signalement exact, étudiai-je les détails de son costume. Par malheur, le flafla de ses jupons, le frou-frou de sa robe, tout ce bruit exquis que fait une femme en courant, me distrayaient, et je remarquai plutôt sa taille, son buste, son pied, les lignes charmantes qui me la montraient bien faite. Déjà, j'étais partial : pour ne pas me gâter la distinction de l'ensemble, j'excusai ou je refusai de voir ses bijoux trop nombreux, trop voyants, dont le mauvais goût sentait la province.

L'enfant las de jouer, elle essuya ses tempes, l'empêcha de s'asseoir par peur qu'il ne prît froid; ensuite, après avoir soufflé elle-même, son corsage ondulant d'une palpitation grasse, elle saisit la main de son fils, et s'en alla.

Je les suivis de loin. Tandis qu'ils longeaient la bastide, je rentrai, et, de la terrasse, je les montrai à la femme de mon hôte, toute seule à ce moment.

« Est-ce que vous connaissez cette dame?

— Pas du tout, » me répondit-elle en reposant sa lorgnette.

Le soir, je me rendis en ville. Dans deux ou trois salons je dépeignis la promeneuse : personne ne l'avait vue. Pourtant, il y avait là la femme d'un capitaine de frégate qui savait par cœur l'*Annuaire de la Marine* et pouvait, les yeux fermés, cataloguer toutes les robes de Toulon. J'en conclus non que mon inconnue n'appartenait pas à la marine — à Toulon, tout le monde en dépend peu ou prou, — mais qu'elle était récemment arrivée, ou habitait les environs. Ensuite, je n'y pensais plus. Le lendemain, du reste, je trouvais ma place libre sous les pins; de même, les deux après-midi qui suivirent.

Mais le quatrième jour, la dame à l'enfant reparut au moment où je m'installai. En la voyant venir, je me levai pour lui céder ma place, la seule d'où l'on découvrît bien la presqu'île de Saint-Mandrier et la rade. Toutefois, je ne m'assis pas très loin de là, et, après l'avoir saluée, lorsqu'elle déboucha sous la pinède, je m'arrangeai bientôt pour lier connaissance

avec son fils. Cinq minutes après, je causais avec sa maman.

Elle avait toujours ses bracelets, je n'y pris pas garde, la trouvant à présent jolie, et m'ingéniant enfin à savoir où j'avais bien pu la rencontrer; mais ce fut elle qui m'interrogea, avec cette habileté qu'ont les femmes. Pourtant, quoiqu'elle m'eût mis à l'aise, je n'osai pas proférer le : « N'ai-je pas eu déjà l'honneur... », qui me venait aux lèvres. L'enfant, d'ailleurs, ne me laissait pas dire deux mots, toujours entre mes jambes, car je le caressais pour plaire à ma voisine. Il était gentil, au surplus; un peu trop parfumé, peut-être. J'en fis l'observation.

« Elles sont toutes les mêmes! » répondit-elle.

Prévoyant le chapitre obligatoire sur les bonnes, je parlai d'autre chose, sans que la conversation pût cesser de tourner autour du gamin, de sa santé, du besoin d'exercice « qu'ils ont à cet âge ». Ce jour-là, la dame se leva de meilleure heure et je l'accompagnai jusqu'au pied de la colline. En arrivant au *bastidon*, le jeune Henri eut envie des roses qui dépassaient la crête du mur de mon ami. J'en cueillis un

bouquet pour lui d'abord, pour sa mère ensuite.

« Permettez-moi, madame... »

Elle accepta les fleurs, avec un grand rire.

« Vous savez, dit-elle, je ne les laisserai pas piller au salon; je les mettrai dans ma chambre. »

Je ne savais pas du tout, mais je m'inclinai cérémonieusement, moins surpris encore que ravi de tant d'amabilité. De nouveau, elle éclata de rire avec une révérence de pensionnaire.

« Très drôle, cette petite femme, pensais-je, en la regardant s'éloigner. Serait-elle veuve?... Mais, sapristi, où donc l'ai-je vue?... »

A huit jours de là, — elle n'avait pas reparu sous les pins et je venais de fermer mes malles pour regagner Paris — la *Bellone* mouilla sur rade, retour des mers de Chine. A son carré je comptais de bons camarades dont j'avais été l'hôte en Extrême-Orient; le soir même, nous dînions ensemble à terre, et le dîner était si gai, mes compagnons si joyeux de se retrouver en France qu'au dessert nous parlions un peu

tous à la fois. Dehors la fête continua, comme il convient. A une heure du matin, nous pénétrions dans un quartier de Toulon qui rappelle le vieux Naples. Mes amis voulaient savoir si le *Flambant* était toujours en place. Ils constatèrent que la maison n'avait pas bougé. Son guichet s'ouvrit, nous montâmes.

Cependant, comme je ne revenais pas des mers lointaines, je m'étais assis près de la porte et solitaire au bout du divan, je jouais le Philosophe du tableau de Couture, encore qu'amusé du jeu des peignoirs. Les Italiennes ont leurs poses à elles... Mais mes marins tardaient à se décider.

« L'escadre en bois! » grogna d'un accent faubourien la seule Française de l'assemblée.

La porte s'ouvrit, me cachant :

« Ces messieurs au moins prendront bien du champagne? » fit une voix de femme.

La nouvelle venue me tournait le dos. Un trousseau de clefs ballottait le long de sa robe noire. L'invite au champagne restant sans réponse, elle se retourna, me vit :

« Oh! vous, je suis sûr que vous m'en demanderez!... »

Elle avait aux lèvres, dans le regard plutôt, un sourire, le sourire discret de ses pareilles, qui, vous reconnaissant en public, vous le font muettement comprendre. A mon tour alors, je la reconnus : c'était la femme à l'enfant, la mère d'Henri, la petite dame aux roses.

Tranquille, elle attendait ma réponse en jouant avec ses clefs.

« Donnez-nous du champagne, » lui dis-je avec sérénité.

Un sage a dit qu'après minuit, on ne devait s'étonner de rien. D'ailleurs, comment eussé-je marqué de la surprise, envahi que j'étais uniquement du souvenir de mes questions sur l'inconnue. Je revoyais en moi les salons bourgeois et familiaux, la dame qui savait par cœur l'*Annuaire* et, les yeux fermés, cataloguait toutes les robes de Toulon :

« Non, monsieur, votre promeneuse n'est pas de la marine... »

Soudain, il me sembla qu'on me chatouillait la plante des pieds, mais j'étais honteux de rire tout seul devant mes compagnons, maintenant graves, de cette gravité vexée qui hante l'homme dans l'endroit où nous étions. L'un

d'eux, pour dire quelque chose, demanda le nom de ces dames, et je fis la connaissance de Céline, Laure et Rosette.

« C'est vous qui faites jouer monsieur Henri? » demandai-je très sérieusement.

Mon hilarité s'était enfuie, je pensais au petit bonhomme incapable de s'amuser hors d'une chambre et dont les cheveux sentaient le lubin. Mais on feignit de ne pas comprendre. Sans doute, y avait-il consigne.

Le champagne parut, et derrière la servante, « madame Bernard » (ainsi l'appela-t-on) rentra, — la mère d'Henri.

« J'ai fait mettre mon verre, » me dit-elle.

A ce moment, tandis qu'elle s'asseyait près de moi qui, sous les pins, n'osais m'asseoir près d'elle, je la détaillai. Elle était mieux encore ainsi, dans sa robe noire, sans un seul bijou, avec son tablier de soie, son petit col d'homme, ses clefs, son air de femme d'ordre. Elle avait une fossette au menton, un crayon planté dans son chignon haut relevé sur la nuque. Je pensais à ces caissières parisiennes, commerçantes accortes, qu'enferme un vitrage et dont l'œil frissonne sur les marges du grand-

livre : « 7 et 9, 16, et 5, 21... Monsieur Charles, laissez mon genou tranquille... et 9, 30... »

« Madame Bernard, lui dis-je, comme elle choquait sa coupe contre la mienne, son petit doigt coquettement retroussé, il n'y a que vous de jolie ici ! »

Elle sourit, et, tout en me faisant signe de parler moins haut :

« Débauché, va !... C'est pour ça que vous avez attendu huit jours avant de venir vous faire remercier de vos roses ?... »

Et cette fois, de la voir persuadée que sous les pins je l'avais reconnue, je m'étonnai. J'ai d'ailleurs quitté l'hospitalier logis et Toulon sans avoir dissipé son erreur.

REGRETS ÉTERNELS

REGRETS ÉTERNELS

A Paul Hervieu.

Quand elle fut morte, ils comprirent combien ils l'aimaient...

C'était un soir, un soir d'hiver, avec en l'air de la neige qui ne voulait pas tomber. Il faisait triste. La cheminée fumait...

Elle s'était alitée la veille, après une violente, très violente scène domestique, et, depuis deux heures, elle sentait s'approcher la mort. D'abord, elle avait eu peur, tremblante de ce grand frisson de l'instinct qui s'apeure à la pensée de la fosse, et ses yeux dilatés, ses yeux aigus de vieille, s'étaient désespérément accrochés à la clarté louche filtrant des rideaux. Puis, un ensommeillement l'avait prise, pres-

que doux, bientôt tout à fait doux. Dans ce soulagement physique, il lui était venu un soulagement moral, presque un bonheur, à l'idée qu'au moins une fois morte, elle ne souffrirait plus, — plus du tout. Et elle s'était laissée aller à cet assoupissement optimiste, les doigts frémissant déjà sur le drap d'une contraction spasmodique dont la sensation, un instant consciente, lui suggérait le rêve d'une suprême joie, l'imagination des mains aimées qu'elle pourrait étreindre. Ses enfants ! son mari ! Elle les appela, mais le balbutiement qui traduisit son souhait proféra d'autres mots : « Mes petits !... Richard !... » car le vieillard qui meurt les rajeunit, ses souvenirs.

La bonne comprit et sortit vite. La mourante s'endormit plus fort. Son ronflement devint un râle, mais elle souriait toujours, revoyant sans doute, dans la noyade de tout, son fils et sa fille, petits encore, en robes d'enfant, et Richard, la moustache en croc, l'œil ardent comme au jour des noces.

Le mari, le fils, la fille, tirés de leur bureau, de leur ménage, accoururent, s'agenouillèrent près du lit, quêtant à la fois un pardon et un

adieu. Elle ne les reconnut pas, la prunelle vitreuse, le souffle ralenti... Alors, ils pleurèrent, et tous trois s'embrassèrent, mêlant leur peine.

Quand elle fut morte, ils comprirent combien ils l'aimaient.

On l'enterra, dans son trou, pour toujours. Des pelletées de terre leur tombèrent sur le cœur. Ensuite, ils s'en revinrent au logis de la disparue, entrèrent dans sa chambre. La bonne avait enlevé la literie, ouvert la croisée ; les choses disaient un déménagement, et l'air froid du dehors soulevait la sciure de bois que les hommes des Pompes funèbres avaient laissée devant la cheminée, sur le marbre. Ils pâlirent, s'en allèrent vite.

Ils devaient dîner ensemble, ne plus se quitter, rivés l'un à l'autre par ce deuil. Ils s'attablèrent. Un appétit dont ils avaient honte les fit mastiquer avec bruit. L'atmosphère surchauffée du restaurant activait cette réaction, et des larmes parfois tombaient dans leur assiette. Mais au dessert, un mot du père les

réveilla, et tous trois soudain se disputèrent.

Qui donc l'avait tuée? — car elle devait vivre cent ans. C'était le père, en quittant son foyer pour entretenir une maîtresse! C'était la fille, en se mariant à un va-nu-pieds après des sommations! C'était le fils, en mangeant la fortune de la famille!...

Ils récriminaient, corrects tous trois d'ailleurs, en grand deuil, et le remords qui les envahissait leur soufflait des mots poliment féroces. Une fièvre les excitait dans la chaleur du poêle et la chaleur de la digestion; c'était comme une ivresse, après le froid de l'église, le froid du cimetière, le froid de la chambre vide où sifflaient les anges à cette heure.

Tout à coup, la fille pleura, nerveuse, revoyant la sciure, le trou, l'horreur. Les deux hommes auraient pleuré aussi; le père ruminait son âge; le fils, le pardon perdu, mais le fils vit au doigt de son père un bijou de la morte, et violemment :

« Tu ne vas pas donner cela, je pense, à ta concubine?... »

La dispute recommença. Chacun des deux

hommes voulut payer la moitié de l'addition et ils se quittèrent — fâchés à mort.

Quand elle fut morte, ils comprirent combien ils l'aimaient.

Six mois après, le père épousait sa maîtresse.

Sa fille, afin de se venger de son frère avec qui elle s'était encore querellée à propos de l'héritage, — assista à ce mariage ; mais elle ne tarda point à rompre avec sa belle-mère pour avoir refusé de lui présenter ses amies. Et ils furent quatre, au lieu de trois, à se haïr.

Ils s'évitèrent, avec des saluts glacés, quand malgré tout ils devaient se rencontrer face à face.

Leur amour pour la morte s'augmentait cependant de toute cette haine qu'ils avaient les uns pour les autres. Et la nouvelle épouse aussi l'aimait, cette morte, qu'elle n'avait jamais connue. Elle en parlait à *leur* mari ; — elle en portait les dentelles, les bijoux.

Aussi le fils et la fille indignés luttaient-ils à présent de désintéressement, ne voulaient plus qu'une question d'argent salît la noblesse de

leur rancune. Pauvre maman! ils la vengeaient seulement. L'avait-on pas tuée? Mais quand, rapprochés par une rage pareille contre l'intruse et ce second lit, ils étaient prêts à se réconcilier, un remords les prenait de leurs propres torts vis-à-vis de leur mère, et se sentant coupables également, ils devenaient plus sévères l'un pour l'autre afin d'atténuer leur participation dans le malheur commun.

Puis, ils ne se virent plus du tout, épouvantés à la longue de cette accusation d'assassinat qu'ils se jetaient à la tête, qu'ils jetaient à leur père, qu'ils jetaient à la nouvelle Mme Richard. Des bonnes et des concierges, a surprendre des lambeaux de ces réquisitoires, rêvaient d'un fait divers pour leur *Petit Journal* et, tout en les servant, s'ingéniaient à reconstituer le crime.

Quand elle fut morte, ils comprirent combien ils l'aimaient.

Elle manquait à leurs intérêts, à leur affection, à leurs habitudes. Ils l'idolâtrèrent, leur mutuelle animosité en grandissant encore, et

s'exaspérant d'un chagrin, pareil chez tous, de ne pouvoir parler d'elle ensemble, de ne pouvoir aider leurs souvenirs aux uns et aux autres en l'évoquant de compagnie, dans les tendresses retrouvées du foyer.

Et comme aucun ne voulait faire les premiers pas, soulager le premier ses lèvres, ils prirent l'habitude, chaque fois que leur cœur se gonflait sous une égratignure de la vie, d'aller au cimetière.

C'était dans une banlieue sale, un cimetière suburbain perdu, solitaire, très triste. La tombe était très simple : une dalle surmontée d'une croix de granit; autour, une grille, très basse, doublée d'un entourage de buis. Un buis jeune tout vert. Aux bras de la croix, deux couronnes qui, au passage des trains sur le talus proche, vibraient, entrechoquant le jais de leurs inscriptions en perles :

A MON ÉPOUSE }
A NOTRE MÈRE } REGRETS ÉTERNELS

Au-dessous, couvrant la dalle et l'épitaphe, des fleurs.

La fille les soignait, ces fleurs, puis s'age-

nouillait contre la grille et priait. Le fils les soignait aussi, ces fleurs, puis restait debout, nu-tête, regardant sans voir, jusqu'à ce que le ululement des locomotives le fît tressauter et partir. Quant au père, pris d'une peur sénile, il demeurait souvent au bord de l'allée, se mouchant désespérément.

Tous trois, des fois, se rencontraient à la porte de l'enclos; mais ils ne se parlaient pas, attendant loin les uns des autres que la place fût libre.

Quand elle fut morte, ils comprirent combien ils l'aimaient.

Un jour, le père, trop enrhumé, ne pouvant rendre au cimetière une visite projetée, sa femme, avec une délicatesse exquise, s'y rendit à sa place pour arranger le jardinet funèbre. Là, trouvant les fleurs rares, les plantes mesquines, elle en acheta de nouvelles au jardinier-concierge et transforma la tombe.

Or le fils arriva le lendemain, et d'abord ces arrangements le touchèrent. Sa sœur, dit-il,

avait bon cœur au fond ; il se souvint que lorsqu'elle était petite, il l'appelait : sœurette. Ensuite, il voulut lui prouver qu'en ces tendres manifestations, il ne lui cédait point. Qu'achèterait-il ? Des fleurs encore ? L'espace manquerait pour les disposer. On tient si peu de place sous la terre ! Et comme il se décida pour une nouvelle couronne qui lui serait bien spéciale, le perlier, sur son ordre, inscrivit ses initiales sous ces mots : « *A* MA *mère.* »

Sa sœur, à quelque temps de là, vint prier sur la tombe et remarqua les changements opérés, les fleurs, la couronne.

« *A ma mère,* dit-elle en lisant l'inscription. Dirait-on pas qu'elle n'était que sa mère à lui ?... »

Aussitôt, elle courut à la loge du jardinier-concierge chercher quelque offrande, mais, là, elle apprit que la couronne seule venait de son frère, non les fleurs, achetées par la seconde Mme Richard. Du coup, une colère indignée la souleva : C'était trop fort ! trop effronté ! Et son père souffrait cela ?...

Revenant à la tombe, elle arracha les plantes

nouvelles, pots et tiges, les jeta violemment contre un mur.

Quand elle fut morte, ils comprirent combien ils l'aimaient.

Lorsque la belle-mère reparut au cimetière, le saccage du parterre la remplit de furie. Sur cette tombe inconnue, elle en pleura. Puis, elle accusa le fils d'avoir détruit ses plantations lorsqu'elle eut vu la nouvelle couronne dont, dans sa rage, elle s'empara pour la jeter pardessus le mur.

Et le fils lui succéda, et la fille, et elle revint elle-même, et tous trois, s'accusant de mutuellement s'interdire l'entretien de la sépulture, cessèrent d'y prier ou d'y rêver, projetèrent des vengeances, s'entêtèrent à des jalousies féroces, à des vandalismes puérils.

A la Toussaint, ils se retrouvaient tous ensemble dans l'enclos funèbre. En s'apercevant, ils coururent tous à la fois à la grille. Des yeux, ils se dévoraient, et les mains cramponnées aux barreaux, sans oser crier à cause des

visiteurs, ils se disputaient la dalle mortuaire.

« Vous êtes une espèce, madame ! » dit la fille à sa belle-mère en se sentant poussée par elle.

La belle-mère leva son parapluie.

« Arrêtez ! » cria le père.

Il arrivait à son tour, lentement, peu ingambe ; il se jeta entre ses enfants et sa femme. Il sanglotait, quand des mots vifs changèrent sa douleur en colère; alors, il se redressa, tragique, se rappelant des scènes de malédiction vues au théâtre. Seulement, il n'acheva pas : un gardien, des passants s'approchaient, attirés par le scandale. Sa femme lui prit le bras et l'emmena, tandis que son fils, puis sa fille, s'éloignaient, chacun de son côté, rendus à leur correction ordinaire.

Et la sépulture resta abandonnée, solitaire et nue, toute triste en ce jour de fête des morts qui fleurissait partout les croix et les tertres...

Et personne ne l'entretint plus ; la morte ne reçut plus de visites. Le père ou la belle-mère, le fils et la fille ne voulaient plus se rencontrer et ne voulaient point partager. Ils prirent l'habitude de charger leurs domestiques d'aller garnir la tombe ; mais les bonnes,

en apprenant l'absence d'un contrôle, négligèrent bientôt la commission, et l'argent des fleurs ou des couronnes, elles le burent avec des militaires ou les nourrices de leurs petits.

Ensuite, le temps coulant, fils et fille oublièrent tout à fait l'enclos; leur père était allé manger sa retraite à la campagne avec sa femme; et la pierre tombale se verdit de moisissure, et la grille se rouilla. La concession funèbre était pour cinq ans. Personne ne la renouvela. On en délogea donc, pour les jeter à la fosse commune, ce qu'il y restait des débris d'un être, et quelque autre cercueil, sur lequel on pleura, prit leur place, toute froide.

Quand elle fut morte, ils comprirent combien ils l'aimaient.

VIRGINITÉS

VIRGINITÉS

A Gustave Guiches.

Le jour où l'*Officiel* annonça la formation du cabinet de Larive, le secrétaire de l'*Association amicale des anciens élèves du lycée Colbert*, qui se préparait à convoquer ses camarades à leur huitième banquet annuel, songea tout de suite à offrir la présidence de ces « fraternelles agapes » au nouveau garde des sceaux, l'avocat Ternoix, dont le nom figurait, paraît-il, parmi ceux des membres de l'Association.

Ce politicien n'avait daigné paraître à aucun des dîners précédents ; mais le secrétaire, avoué sagace, dont la boutonnière, d'ailleurs, était vierge, se doutait bien que, devenu ministre, le jeune député ne résisterait point au plaisir de se montrer à ses anciens condisciples. Ter-

22.

noix, en effet, se fit prier à peine. Les journaux annoncèrent qu'il irait au Grand Hôtel, qu'il y prononcerait certainement un discours, et, le soir de la fête, on compta deux fois plus de convives que de coutume. Aussi s'ennuya-t-on davantage, ce qui pourtant semblait difficile.

Cette dernière réflexion, quelqu'un la proféra tout haut, en sirotant son café, dans un des salons contigus à la salle du festin. A vrai dire, la phrase s'adressait, avec une intention mal cachée, à un capitaine d'artillerie assis à un mètre du causeur, sur le même divan. L'officier leva la tête, et, soudain encouragé :

« Mais... je ne me trompe pas! C'est toi, Raymoux? »

L'autre lui tendait la main.

« Mais oui, mon cher Habner! Décoré? La médaille du Tonkin? Bravo, mon vieux!

— Oh! répondit l'artilleur, c'est moi qui dois te féliciter: j'ai lu tes derniers romans! Dis donc, te rappelles-tu nos blagues, quand nous avions Bricart comme surveillant des études?... »

Et ils se rapprochèrent, égrenant aussitôt des souvenirs, contents de se rencontrer dans la cohue des vieux et des jeunes, dans la foule

des inconnus ou des connaissances banales, car, au lycée, ils avaient, durant quatre ou cinq ans, vécu côte à côte, dans une brave amitié. Cependant, aux noms propres qu'ils prononçaient, à la gesticulation de leurs bras, deux habits noirs s'avancèrent, des isolés qui semblaient gelés, venus là, devinait-on, pour la première fois, et qui, de salon en salon, erraient très lamentables, le « tu » officiel de leurs rares colloques leur râpant la gorge.

« Tiens ! Morel... Oui... Morel ! Toujours ingénieur ?

— Toujours ! A la traction, Compagnie du Nord... Et voilà, ma parole, notre quatuor du lycée Colbert reconstitué !.. Comment vous ne reconnaissez pas celui-ci ! Mais c'est du Vernon ! toujours premier clerc chez Bernot, et cherchant, sous la forme d'une dot, les trois cent quatre-vingt-trois mille francs qui lui manquent encore pour acheter l'étude de ses rêves !... Pas mariés non plus, vous autres ?... Non, moi non plus ! C'est égal, ça fait plaisir de se retrouver, à quatre véritables copains, au milieu d'un tas de... »

Raymond mit un doigt sur ses lèvres en dési-

gnant de l'œil un groupe qui se dirigeait vers leur divan, le petit Ternoix, tout frétillant, en tête.

« Au bahut, ricana le capitaine, il portait des képis Saumur, ça ne l'a pas empêché de rater Saint-Cyr !

— C'est un *muffe!* déclara sentencieusement l'homme de lettres. Si nous fichions le camp?...

— Oui ! Allons prendre des bocks. On bavardera tous quatre, — comme autrefois !... »

Ils descendirent et, sur le boulevard, ils s'en allaient, bras dessus, bras dessous. Avec des réticences et de courts regards perdus, ils se disaient ce qu'ils étaient devenus les uns et les autres, depuis leur dernière séparation; puis, en traversant les nappes de lumière projetées par les cafés, les quatre amis s'examinaient une seconde, et des : « Mon pauvre vieux! » leur venaient à tous ensemble, dans un confus attendrissement. Mais Raymoux s'arrêta devant une brasserie, les poussa dans un coin où ils seraient seuls et demanda de la bière.

« Ça nous rappelle nos sorties, hein? le boul'Mich' !...

— Dites donc, fit Habner, s'entêtant à son idée comme un bon Alsacien, vous savez, ce petit Ternoix, il a servi de *lapin* à toute la première année de *spéciales!...* »

Ils éclatèrent d'un gros rire ; la conversation retombait sur le lycée, sur les dépravations du dortoir, et chacun se flattait d'avoir tout au moins échappé aux pratiques à deux, aux intimités avilissantes.

« Oui, murmura du Vernon, déjà nous cherchions la femme. Comme à présent! Seulement, ce n'était pas la même chose... Seigneur! avait-on assez envie de *le* perdre! Tu étais le plus enragé, toi, Raymoux! Tu faisais des vers à l'étude!

— C'est peut-être pour cela, répondit le romancier, que j'ai quitté Colbert, l'ayant encore, et que j'ai attendu six mois pour me dévirginiser!...

—Raconte-nous donc ça, s'écria l'ingénieur. Je parie que c'est rue Saint-André-des-Arts, avec Delphine!

— Non... C'est bel et bien rive droite que je me fis initier. J'étais en famille, comme vous savez, assez tenu, mais cependant très-libre,

le jour du moins, puisque j'étais censé faire mon droit, et tranquille, à condition de rentrer chez mes parents, le soir, avant minuit. Beauchamp, — vous vous rappelez, le petit Beauchamp? Il est mort à la Plata... — Beauchamp était mon voisin. Il commençait sa deuxième année, lui, et était lancé. C'est à lui que je confiai mon désir de m'émanciper. D'abord, il s'esclaffa. J'avais dix-sept-ans; il ne voulait pas me croire intact encore. Je lui avouai que j'étais timide, que, seul, je n'osais pas, et que j'avais enfin une répugnance presque physique pour la *fille*. « Mais, me dit-il, c'est si facile de trouver mieux! Viens donc ce soir. » Le soir, à l'heure de la sortie des ateliers, nous suivîmes je ne sais combien de petites ouvrières. On nous rabroua, mais les deux dernières ne se fâchèrent point et nous les escortâmes jusque devant le Gymnase où elles se quittèrent. « Chacun la sienne! me cria Beauchamp, et tantôt chez moi! » Il avait choisi la plus jolie, lui emboîtait déjà le pas; je me lançai aux talons de l'autre. Tous les dix mètres, comme nous avions quitté le boulevard, pris des rues tranquilles, je me promettais de l'accoster, d'avoir du courage,

mais le cœur me manquait, et je revins chez Beauchamp après avoir simplement noté le numéro de la maison dans laquelle mon ouvrière était brusquement entrée. « Es-tu serin! me dit mon camarade. Enfin! j'ai accompagné l'autre. Toutes deux travaillent chez le même confectionneur. J'ai rendez-vous demain pour la sortie : je te présenterai. » Le lendemain, nous guettions les deux jeunes filles, et, présenté, mis à mon aise, j'offrais mon bras, puis un fiacre à la jeune couturière. Huit jours après, chez Beauchamp, qui possédait deux lits, l'animal, j'étais enfin maître de ma conquête. Il était onze heures du soir, et elle devait rentrer chez sa mère bien vite, les veillées supplémentaires à l'atelier qui lui servaient d'excuse à ses retards ne dépassant pas minuit. Aussi s'étonna-t-elle que je la fisse se déshabiller, se mettre au lit, mais je fus plus étonné qu'elle... Au fait, vous la connaissez, cette désillusion du premier essai? Je n'eus pas un frémissement durant l'étreinte. Elle avait fermé les yeux, machinale, ne sachant point, ou n'osant pas, me voyant tant innocent, me révéler son expérience. Les jours suivants, j'exhibai « ma maîtresse » devant

les camarades. Peut-être l'avez-vous vue avec moi?... Puis, la lassitude croissant et le regret de mon rêve antérieur, je fus brutal pour elle. Un soir, comme elle m'attendait, couchée déjà, chez Beauchamp, je lui envoyai un camarade à ma place. Elle ne comprit pas tout de suite, puis fondit en larmes. C'est la première femme que j'ai fait pleurer.

« Un mois après, ma famille ayant découvert mes premiers sonnets, et préparant mon internement en province, je m'engageai et, jusqu'à ma libération, durant cinq ans, je n'ai connu que des prostituées... La petite? Ce qu'elle est devenue? Beauchamp m'écrivit, un jour au régiment, qu'elle épousait un maréchal des logis de chasseurs d'Afrique et fondait une boutique dans le faubourg Saint-Denis. J'y suis allé un jour, sous couleur d'acheter des cravates que je ne pouvais porter, tant elles étaient communes. Elle trônait au comptoir, entourée d'une bande de moutards, et toute bouffie. Elle ne m'a pas reconnu.

— Moi, déclara l'artilleur, je n'ai pas attendu de quitter le bahut! Mon frère aîné comman-

dait le fort de l'Est, à Aubervilliers, et je sortais chez lui. Il me raccompagnait le soir jusqu'à la Villette, où je prenais l'omnibus. De Saint-Sulpice, je gagnais la *boîte* à pied. Voilà qu'un dimanche, comme nous étions en avance, nous nous arrêtons devant une de ces boutiques de saltimbanques qu'on trouve toujours sur le boulevard extérieur. C'était une voiture de femme géante, avec une toile représentant la scène de rigueur, des petits hommes et de minuscules généraux tâtant le mollet d'une superbe créature, deux fois plus haute qu'eux. Mais la foule était ailleurs, aux cirques, aux parades, et nous entrâmes seuls, mon frère et moi, dans la baraque. La géante m'impressionna, pas trop vieille, point répugnante. Elle se plaignit de la dureté des temps, mon frère lui donna dix sous, et ce fut moi qu'elle remercia en m'appelant : joli garçon ! J'avais seize ans !... Je crois même qu'en partant elle m'embrassa derrière mon mentor. Elle sentait l'oignon, le petit bleu, mais moi-même, j'étais gris un peu, les officiers m'ayant fait avaler du champagne au *mess*, si bien qu'une fois seul, mon frère reparti, je descendis de l'omnibus

pour retourner à la voiture. La géante fermait boutique. « C'est toi, petit? — Oui, madame, » balbutiai-je. Elle comprit, me fit entrer, et nous tombâmes sur la paille. Oh! ces cuisses!... Des lapins couraient sur nous et l'on entendait le trombone des chevaux de bois. Je n'ai jamais tant ri!... A ton tour, du Vernon!

— A mon tour? répondit le clerc, c'est facile à dire, mais je n'ai rien à raconter, moi! Ça s'est fait bêtement un lundi de Pâques. Mon oncle m'avait donné cinq louis et je ne rentrais au Colbert que le lendemain. A dix heures du soir, j'entrais à la brasserie *Rabelais*. Toutes les filles étaient grises déjà; je leur offris du champagne; elles se disputèrent, on se battit, on brailla, et, dans le tapage, Delphine, une grosse boulotte assez jolie, qui se frottait contre ma tunique, me demanda de l'accompagner. A deux heures, nous partions; j'avais complété sa caisse, il me restait quarante-huit sous, juste de quoi payer la voiture qu'elle voulut prendre pour aller à deux pas! Le cocher m'engueulant, mon désir s'était envolé à la pensée

que je n'allais pas pouvoir payer mon institutrice. Je le lui dis à sa porte, voulant partir. « T'es bête, chéri! fit-elle. Viens donc, puisque je te gobe. T'es du lycée Colbert, pas vrai? » Je montai!... La chambre, vous la voyez d'ici; moi, je ne la voyais point, grisé, maintenant que la femme enlevait sa robe, et je l'aidai à se dévêtir, très allumé par son corset rouge; mais elle avait des seins avachis, le ventre en persienne, et je m'en aperçus vite, un dégoût aux lèvres, lorsqu'elle s'endormit, en me soufflant au visage sa chaude haleine alcoolique... Et voilà!... Je restai un mois sans oser recommencer, mais on s'y fait! »

Morel lampa son bock, essuya ses moustaches.

« Et vous vous plaignez, vous autres? Mon initiation est plus simple. Rue d'Aboukir, sept heures du soir, en été. Une rue déserte, des magasins fermés. « Psst! » fit la femme. Oh! quelle femme!... Cinquante ans peut-être, et mal fardée, hideuse..., mais c'était la première qui fit les premiers pas, — les autres me trouvant trop jeune — et depuis deux jours je rôdais

quærens quam devorem! Elle avait faim, sans doute... Je la suivis. Cinq minutes... Cinq francs!!! Et moi aussi, je restai sage ensuite, quelque temps, avec l'amertume de mes dégoûts persistant dans ma gorge. Je jouais au volant avec mes cousines, et j'avais les yeux cernés, le matin, quand j'avais regardé la veille, aux vitrines, les portraits de Depoix, ma passion d'alors. Puis une bonne de ma mère m'acheva; seulement ça se découvrit vite, parce qu'à la campagne, aux vacances, je ne voulus plus qu'elle cirât mes souliers!... »

On fit revenir des bocks. Une vague mélancolie pesait sur les quatre hommes. Raymoux, d'un bout d'allumette, dessinait des ronds sur le marbre de la table avec des cendres de cigarette et des gouttes de bière.

« C'est égal, murmura-t-il enfin, la vie est bien drôle! Voilà pourtant où tombent notre printemps et ce qu'il y a peut-être de meilleur en nous!

— Bah! riposta Habner avec un rire bien portant, il ne faut pas juger l'existence d'après

ça. La première bataille à laquelle on assiste et le premier exercice où l'on va comme recrue, ça fait deux! »

Et il regardait involontairement le ruban qui saignait sur son dolman. Le romancier secoua la tête :

« Oui, mais il y a des soldats qui n'ont jamais la chance d'aller au feu et qui croupissent dans les garnisons, dans des trous sans air, — et qui en crèvent. »

La conversation tourna. Ils remuèrent encore le passé, puis tombèrent à des banalités, et les phrases paressaient, n'ayant plus rien à traduire. Parfois, ils se regardaient en dessous, retenaient des questions, sentant des murs poussés derrière leur intimité ancienne.

Ils sentaient aussi qu'il fallait se séparer, mais personne n'osait partir. Alors comme Raymoux sortait de l'argent pour payer le garçon, l'artilleur ragrafa son ceinturon, et, son rire de nouveau revenu :

« Savez-vous, s'écria-t-il, où devrait finir la fête pour être logique?... Si nous allions voir des filles?... »

EN MER

EN MER

A Madame Alphonse Daudet.

I

Il y a deux ans, un soir qu'à bord du *Melbourne*, en plein Océan Indien, j'essayais un tour de valse avec la femme d'un ingénieur anglais de l'île de Ceylan, des cris d'enfant montèrent de la claire-voie. Ma danseuse aussitôt s'arrêta, pâlit, puis se précipita dans l'escalier des premières. Cinq minutes après, elle reparaissait sur le pont et me rejoignait en s'excusant.

« J'avais cru reconnaître la voix de mon baby : il dort ! »

Une réaction l'empourprait.

« Vous comprenez, ajouta-t-elle, j'ai toujours peur de le voir tomber malade... C'est que j'en ai déjà perdu deux en mer..., les deux premiers... »

Ses yeux se mouillaient, elle les essuya, et, jolie de courage, bien Anglo-Saxonne, reprit mon bras aux premiers accords du piano :

« Cette fois, monsieur le Français, vous irez en mesure, j'espère?... »

Il me revenait dix mois après, le souvenir de cette vaillance.

Je rentrais en France. Comme nous quittions Saïgon, le médecin du paquebot me présenta à une nouvelle passagère, jeune femme simplement mise, l'air maladif, qui berçait entre ses bras un enfant pâle, aux yeux fiévreux.

« Madame Marty... »

Je m'inclinai, tâchant de me rappeler quelque chose du mari, un aide-commissaire de la marine que j'avais rencontré à mon premier voyage en Extrême-Orient, et après les banalités d'usage, je caressai l'enfant, m'étonnant que, si grand, on le portât encore.

« Quel âge a-t-il? demandais-je.

— Trois ans passés, monsieur, mais il ne les paraît pas, le pauvre chéri!... Vous savez, il est né là-bas !... »

Et du menton, avec une rancune dans la voix et dans l'œil, la mère désignait la rive lamentable et plate dont les palétuviers défilaient sous le cuisant soleil, le long du fleuve boueux.

« Jusqu'à l'année dernière, reprit-elle, il allait bien, puis il a eu la dysenterie du pays. Nous l'avons guéri, sans qu'il ait jamais pu se remettre. Il ne souffre pas, ne se plaint pas, mais il est sans forces, sans goût à rien... L'anémie... Aujourd'hui, le voilà tout triste de quitter à la fois son père et sa bonne chinoise, son *amah*... Allons, Henri, fais risette... Mon chéri, sois mignon !... »

Elle lui tournait la tête vers moi, le baisait. Le petit cependant restait indifférent sous ma caresse, et ses grands yeux nostalgiques n'avaient même pas une curiosité, de grands yeux précoces qui flambaient dans sa figure ratatinée, couleur de beurre. Alors je me rappelai deux ou trois câlineries que j'avais entendu

dire aux nourrices en Chine. Immédiatement le petit bonhomme me fixa, les lèvres entr'ouvertes, comme pour un sourire, et me laissa le chatouiller de sa menotte à son pauvre petit cou, si mince.

Mme Marty continua. Dans sa voix on devinait le cœur prêt à crever.

« Il comprend mieux l'annamite et le chinois que le français!... Que voulez-vous? J'étais malade, moi aussi; le père était à son bureau, et souvent, il n'y avait que les *boys* et que l'*amah* pour l'amuser... J'aurais dû l'emmener plus tôt en France, les médecins me le disaient bien; seulement, mon mari craignait pour lui et pour moi le régime d'un transport de l'État, et il a fallu attendre le retour du gouverneur pour obtenir la faveur d'un passage sur un paquebot des *Messageries*... »

Puis, tout à coup, avec un regard apeuré sur l'eau courante, nous approchions de l'embouchure du fleuve :

« Ah! pourvu qu'il puisse arriver à Marseille!... »

II

J'ai toujours aimé les enfants; non pas, peut-être, les tout petits, encore emmaillotés, qui traduisent en glapissements leurs premières sensations et dont les doux yeux hébétés s'émerveillent des choses (un instinct maternel peut seul affectionner ces embryons où l'humanité rapetissée paraît plus laide que nature), mais les petits êtres déjà grandelets, dont l'intelligence curieuse et le bruyant babil sont de la vie sensible, amusante à voir vivre. Et à bord, ceux-là, je les adore. La mer, qui les fait paraître plus frêles, les rend plus précieux en mettant plus de choses dans leurs prunelles claires. Ils y prennent aussi des airs de jeunes bêtes élevées en liberté, et, davantage eux-mêmes, s'embellissent, comme s'ils empruntaient une grâce nouvelle à leur quasi-solitude, à la grandeur du large, à la complication des machines.

Sur les steamers des *Messageries maritimes* il faut les voir au déjeuner et au dîner. Pour que les mères y puissent assister, les femmes de chambre servent le repas des petits passagers avant qu'on sonne celui des parents. Elles les réunissent dans la batterie, près du salon, et du haut du pont, par la claire-voie, on admire ce petit monde se gavant avec tapage. Des fillettes s'efforcent d'être graves, des garçonnets se maquillent avec de la confiture, des caractères se révèlent devant les sauces ; et les mamans qui tantôt rivaliseront de coquetterie, rivalisent de tendresse autour de la table où la jolie bande trouve le moyen de manger, de rire, de pleurer et de jouer tout à la fois..

C'est là que, le lendemain, je découvris Mme Marty derrière son fils dont elle remuait le potage. Je la saluai ; elle me répondit d'un geste triste qui montrait l'enfant. Seul, il ne riait pas, ne jouait pas, ne mangeait pas, jaune comme la veille, ses grands yeux perdus, et c'était effrayant de le voir si tranquille, si propre, dans ce bruit et ce barbouillage, avec sa serviette au cou,— sa serviette rigide encore des plis de la malle, si bien que d'en haut je

distinguais la vignette imprimée et l'inscription du liséré :

Bébé est bien sage.

Il était trop sage, Bébé !

La traversée continua par des houles, par des calmes, par des mers bleues ou vertes que la lune violetait et que lamaient des phosphorescences, le long des flancs du vapeur. L'étroite vie du bord me mêlait dix-sept heures sur vingquatre à la vie de la mère et de l'enfant, me faisait leur ami.

« Allons, un *tchin-tchin !* » disais-je à Henri le matin.

Il joignait ses deux pauvres menottes couleur de cire, et, tâchant de m'imiter, me rendait le salut chinois. Ensuite, j'essayais de le distraire. Mme Marty avait une malle pleine de joujoux dont nous emplissions son tablier ; ou bien je l'emportais en avant, devant les cages des bêtes, mais ni les jouets, ni les grimaces des singes, ni les criailleries des perruches ne l'amusaient. Tout de suite las, il disait : « *Toï!* » — « *Toï!* » c'était son « *assez !* » à lui ; — et il ne

riait pas, la face étrangement vieille quand se fermaient ses yeux élargis de fièvre. La mère non plus ne riait jamais.

Après Singapour, le docteur commença à l'aller voir deux fois par jour. Le soir, à dix heures, il y retournait, quittant son whist au premier coup de la cloche. Je lisais près des joueurs, dans le salon, et je l'entendais derrière la mince cloison d'une cabine voisine, objurguer Henri pour lui faire avaler sa potion. L'amertume des drogues arrachait des pleurs à l'enfant.

« Mama!... mama!... » criait-il désespéré.

Alors Mme Marty, d'une voix brisée, le câlinait en le soutenant sur les coussins, tandis que le docteur tâchait de vider sa petite cuiller entre les lèvres crispées du malade.

« Mon mignon!... mon mignon!... Je t'en supplie!... »

Oh! la douleur de ce « je t'en supplie! » l'angoisse de cette prière de martyre! Chaque fois, elles m'étreignaient, et quand le médecin revenait, ne répondant à mon coup d'œil que ces mots : « Il m'inquiète », puis, demandant où en était la partie, je ne pouvais tout de suite

me remettre à mon livre. Un moment encore, j'épiais le bruit des caresses dont la mère rendormait son petit. C'était un chuchotement, une coulée de baisers très longue ; ensuite, le silence retombait. Dans le salon, on n'entendait plus que les rares marmonnements des joueurs; je regardais l'imposte de la cabine de Mme Marty, la lueur de veilleuse jaunissant le grillage de ventilation; et la plainte lointaine dont l'eau battait la muraille, sous les sabords, semblait être un sanglot rauque.

Les jours passaient, cependant, dans la monotonie des soleils, avec l'incidence rare d'un navire minuscule glissant à l'horizon, et qu'on suivait à la lorgnette, ou d'une bande de marsouins s'entêtant à lutter avec le paquebot. On se précipitait sur la lisse pour les voir, les parties de palet s'arrêtaient, mais Mme Marty n'était pas du groupe des curieux, n'arrêtait pas sa veille de jour et de nuit, ne vivait que de son angoisse. A l'escale de Colombo, elle ne descendit pas à terre; deux jours, elle ne parut pas à table, et, un matin, durant le déjeuner, on l'entendit tout à coup pousser un

grand cri qui fit froid à tout le monde. Un garçon tirait le médecin par sa manche.

« Si monsieur le docteur veut venir, je crois bien que le petit du n° 16 a passé... »

Le médecin se leva, disparut dans la « cabine n° 16 », et les convives qui parlaient encore baissèrent la voix.

III

« Tâchez donc de lui faire comprendre... »

On me poussait dans la cabine. Je descendais du pont, je sortais du soleil, et pourtant, ils m'éblouirent, les deux ternes flambeaux, brûlant dans les verrines amarrées sur la toilette.

Le petit cadavre était étendu sur la couchette inférieure, sous le hublot, perpendiculairement au pied de la couchette maternelle. La tête n'était plus jaune, à présent : il avait fallu la lueur des bougies, la lueur rougie par le grand jour, — il avait fallu la mort, pour lui rendre ses couleurs d'enfant !

Mme Marty, debout, l'œil sec, les dents serrées, ne me reconnut pas. A coups de ciseaux fiévreux, elle détachait toutes les fleurs artificielles cousues à ses chapeaux, les disposait à mesure autour de son fils, et jetait la capote dépouillée sur son lit. De la porte, on eût dit

l'atelier d'une modiste travaillant encore à l'aube pour une commande pressée. Je marchai sur quelque chose, un mouton mécanique qui fit « bééee », et la mère, réveillée en sursaut, regarda l'enfant comme s'attendant à lui voir, au son bien connu du jouet, rouvrir ses chers grands yeux. Mais elle ne vibra point, l'ombre des cils sur la joue, et je me souvins de mon ambassade. Je pris les mains de ma voisine.

« Ah! m'interrompit-elle aussitôt, vous au moins, vous êtes bon... N'est-ce pas que vous empêcherez qu'on ne jette mon Henri à la mer? Je veux l'enterrer moi-même... Je vous en supplie... »

C'était son mot à l'enfant quand il répugnait aux remèdes, le même son de voix, la même prière éperdue, et, le cœur me manquant pour parler, pour la convaincre de la triste nécessité de l'immersion, je me penchai vers le hublot fermé à cause des embruns. Je tirai le rideau de serge verte : ce soleil, ce reflet d'eau lumineuse faisaient les bougies trop navrantes. Mais la mère me repoussa, les yeux fous, hagarde et, soudain, je compris, en voyant que le ri-

deau, en tamisant le jour, verdissait horriblement le pauvre cadavre.

Elle rouvrit, puis, se tordant les bras :

« Je ne veux pas!... je ne veux pas!... Non!... non!... Pas dans l'eau... »

Elle se redressait, me montrait le large, glauque à travers la vitre, et, l'œil dilaté d'horreur, l'oreille tendue, elle écoutait la mer qui, avec un rire monotone, léchait les tôles sous le sabord.

J'allai rejoindre le commandant et le commissaire à qui je dis ma visite. Les deux officiers tinrent conseil, hésitèrent, mais comme des cris arrivaient jusqu'à eux, des cris terribles, ils firent enfin venir le maître-charpentier et lui ordonnèrent de fabriquer un cercueil. Seulement, comme la chaleur était très forte, on décida que jusqu'au prochain port, où la mère l'enterrerait, ce cercueil reposerait dans la mâture.

J'assistai à l'ensevelissement; je maintins Mme Marty tandis qu'on clouait le couvercle, et, sur le couvercle, quelques feuilles d'étain, anciennes enveloppes de boîtes de conserve.

On emporta la petite bière, et, tout le jour,

et les jours suivants, la misérable femme demeura au pied du mât, l'œil sur la hune, où le cercueil de son fils se berçait dans la brise, ses parois de métal s'éclairant à mesure que montait le soleil, puis s'éteignant d'heure en heure, jusqu'à la nuit. La veille de l'arrivée à Aden, des oiseaux chassés par la mousson s'y abattirent au crépuscule. La pauvre femme regardait frémir leurs formes blanches, et les enviait.

Le lendemain, le premier canot, celui de la poste, la reçut avec son léger fardeau. Elle s'assit, la bière sur ses genoux, ses lèvres sur le couvercle. Elle parlait tout bas. Nous accostâmes à Steamer-Point. J'offris de la conduire au cimetière, mais elle refusa de la tête et s'en alla toute seule, noire sous le soleil implacable, avec, dans ses bras, la pauvre caisse dont le fer-blanc miroitait.

Le lendemain, comme on allait partir, elle reparut, remplie de poussière et conduite par un policeman. Tant que les rochers d'Aden furent en vue, elle les regarda, s'emplissant les prunelles du spectacle de leur désolation aride sous le monotone indigo d'un ciel artificiel;

puis, elle s'enferma dans sa cabine, et on ne l'aperçut point jusqu'à Marseille.

Mais, du salon, le soir, je l'entendais remuer les joujoux de l'enfant perdu, faire chanter les polichinelles et bêler les moutons mécaniques. Elle s'entretenait longuement avec eux, les baisait, et, pour mieux s'en faire comprendre, s'essayait à prononcer les mots annamites que leur disait son fils.

LA DÉPÊCHE

LA DÉPÊCHE

A Philippe Gille.

Lorsque le lieutenant de vaisseau Henri Robeline apprit que son bâtiment, le *Francis-Garnier*, faisait partie des renforts envoyés en Chine, il pensa à sa femme, à son fils, et cette pensée gâta soudain sa joie d'aller gagner au feu son grade de capitaine de frégate. Même il eut comme un remords d'avoir souhaité prendre part à la campagne, et se demanda si ses subites inquiétudes n'étaient pas ce qu'on appelle un pressentiment.

Justement, depuis quelques mois, son petit Marcel n'allait pas bien et le médecin avait recommandé des soins constants, un traitement sévère. L'enfant, d'ailleurs, était venu au monde délicat, un peu malingre presque. Souvent Robeline, à le voir pousser si débile, s'était reproché de n'avoir pas eu le courage de retarder

d'un an son mariage. C'était, en effet, au lendemain de son retour du Haut-Niger, où il avait manqué mourir et d'où il rentrait anémié par les fièvres, qu'il avait épousé sa fiancée, Berthe Féraud. Sans doute, il aurait dû attendre son entier rétablissement, mais cette jeune fille qu'il aimait depuis leur enfance commune, il l'avait adorée dans la joie du pays et du foyer reconquis, dans la fièvre qui suit la fin des exils, et, sa tendresse se passionnant, il avait pressé les noces. Dix mois plus tard, il était redevenu vigoureux, rayonnant à nouveau de santé, seulement son fils semblait avoir hérité du mal que n'avait plus le père, comme s'il fût né là-bas, en Afrique, aux bords des grands fleuves si traîtres, où la fièvre paludéenne rôde dans l'air humide et chaud.

Mme Robeline s'attendait à la nouvelle et voulut être courageuse.

« Quand pars-tu? demanda-t-elle simplement.

— Dans quinze jours... »

Elle avait le cœur gros : il la prit contre lui et avec des baisers refoula les larmes proches.

« Papa, bégayait Marcel, tu m'emmènes, dis?... »

Le marin avait installé son ménage loin de l'inhabitable Toulon, à Tamaris, dans ce recoin de rade, gracieux et pittoresque comme une baie napolitaine, où Michel-Pacha commençait alors à créer une station hivernale et une station balnéaire, qui sont devenues le plus tentant paradis d'hiver et d'été qu'on puisse trouver sur les côtes méditerranéennes. L'officier espérait que là, dans le soleil, au milieu des palmiers et des orangers, le petit viendrait mieux; mais, après avoir repris quelques forces, l'enfant à nouveau s'affaiblissait, sous les yeux inquiets de la mère, ces yeux de femmes qui ne veulent pas voir sur un visage aimé les ravages du mal, qui les voient pourtant pour les grossir, également prompts à s'illusionner ou à se désespérer, et dont la tendresse a des pleurs pour la joie comme pour le deuil...

Trois jours avant que le *Garnier* sortît du bassin pour faire ses essais et régler ses compas, Mme Robeline voulut visiter le navire, voir l'étroite cabine où son mari allait vivre et, qui sait? souffrir peut-être, blessé au feu... Elle

avait des visions terribles. Ah! pauvres femmes de marins!...

Elle l'arrangea, cette chambrette, en fit un nid, y mit jusqu'à des plantes vertes qui devaient mourir en mer. Son portrait, celui de l'enfant, souriaient au-dessus de la couchette, dans un faisceau de sabres et de revolvers, où pour le futur exilé ils mettraient un rappel attendri du foyer perdu. Et tandis qu'elle disposait ces choses, souvent seule, son mari à son service sur le pont, elle pleurait. Un soir, comme elle s'était attardée, elle dut rentrer à Tamaris avec Marcel par un des canots du bord. Il soufflait belle brise et, hors de l'arsenal, le patron de la baleinière fit mâter. L'embarcation fila comme une mouette, inclinée sous sa toile à toucher l'eau de son bordage. On embarquait. Quelques embruns. La mère enveloppa son fils dans un châle, mais le gamin se découvrait, tapant des mains, riant aux matelots, heureux du vent et de la houle, marin déjà. Il prit froid. Le lendemain, il ne pouvait se lever, toussait d'une vilaine toux.

Le père et la mère ne dormirent plus. Le *Garnier* partait à la fin de la semaine : ils comp-

taient les heures. Bientôt, l'enfant fut au plus mal.

« Le sauverez-vous, docteur? » suppliaient-ils.

Le docteur répondait « oui », mais son œil ne les persuadait pas. Marcel était trop faible pour résister au moindre rhume. Et ses parents alors revenaient au petit lit, et muets, ou bégayant des mots caressants sans s'entendre parler, ils regardaient leur mignon souffrir et s'enfonçaient leurs ongles dans leurs paumes.

« Nous partons mardi... »

Berthe eut un grand cri. Mardi pour elle ne devait jamais venir. Mardi? Mais l'enfant mourrait mardi peut-être! Son enfant! Mourir!...

« Ne pars pas, Henri! cria-t-elle. Je ne veux pas. »

Il sortit pour aller demander son débarquement; mais à la porte il s'arrêta : il le commandait, ce bateau, il avait sa mission, ses ordres. Ne pas partir à présent, c'était déserter! Puis il descendit; mais le malade s'éveillait, au bruit des voix, et dans son rêve encore :

« Tu me rapporteras un bonhomme chinois, hein, petit père? »

Mme Robeline ouvrit la fenêtre :

« Il faut partir, Henri! Je suis folle... Je ne sais ce que je dis... »

Le *Francis-Garnier* largua ses amarres à l'heure fixée. Son capitaine était sur la passerelle; en franchissant l'entrée de la rade, il se retourna, chercha par au delà le golfe bleu, sous les palmes, la villa blanche de Tamaris, où sa vie demeurait. Au balcon, une silhouette parut, une main agita un mouchoir, envoya un baiser, mais la vision fut brève : du fond de la chambre l'enfant avait toussé sans doute! Et l'officier ne vit plus rien.

Rentré dans sa cabine, il prit un calendrier couvert, à la colonne de juillet, de coches au crayon. Chacune indiquait une escale, c'est-à-dire un télégramme qu'il y recevrait. De Port-Saïd, cela allait jusqu'à Hong-Kong. Dans la dernière étreinte, il avait dit à sa femme ce mot triste et cruel : « Je vais souffrir plus que toi... » Ensuite il avait ajouté : « *Quoi qu'il arrive*, envoie-moi une dépêche à chaque port. Télégraphie le mot : *espoir* s'il y a du mieux et le mot *courage*, si... » Un sanglot avait coupé sa phrase.

« *Courage!* se répétait-il à présent. Quelle

ironie! En peut-on avoir quand la mort vous prend votre enfant!... »

Il se leva chassant l'idée terrible. Les rumeurs joyeuses du carré l'exaspéraient. Il commanda des manœuvres, s'inventa des besognes, des fatigues, pour ne plus penser. Les jours ne voulaient pas couler, la mer ne pas finir.

Port-Saïd parut à la longue au ras de l'eau. « *Espoir* » disait la dépêche qui y attendait le navire, mais elle était de la veille, et depuis...

Hors du canal de Suez, Robeline fit forcer la vitesse. A Aden, il recevait un autre « *Espoir* »; mais à Colombo où, sans le vouloir, dans son anxiété, il arriva d'avance, il ne trouva rien. Malgré ses ordres formels, il attendit au mouillage, dut enfin repartir. Il avait déjà vieilli, ne mangeait plus, ne dormait plus. Parfois, il s'enfermait, passant le commandement au second.

A Saïgon, le premier sampan qui se colla aux flancs du bord lui apportait un message. « *Grand espoir* » disait-il. Il baisa le papier sali par les pattes annamites; mais, soudain, cette réflexion le traversa que sa femme pouvait bien lui mentir pour le laisser arriver à Fou-Tchéou,

le cœur tranquille, — pour l'empêcher de se faire tuer. Oh! savoir!... Et un mois de sa solde passa à envoyer de longs télégrammes demandant des détails, la vérité à tout prix.

Hong-Kong! Il arriva dans la nuit, le bureau du télégraphe, le consulat, tout était fermé; il descendit à terre tout de même, ne pouvant plus tenir en place à bord, et erra dans les rues jusqu'à l'aube. Quand l'*office* s'ouvrit, il reçut au guichet l'enveloppe qui l'attendait. « *Rassurée*, disait la dépêche, *grand mieux, Marcel sauvé.* » Le consul, qui, deux heures après, vit arriver en grande tenue le commandant du *Francis-Garnier*, le crut gris ou victime d'une insolation.

La joie furieuse de Robeline devait échapper à la fatalité des réactions. Il tombait, quelques jours après, le 22 août, dans une fièvre nouvelle, la fièvre du combat. C'était à Fou-Tchéou, et le *Garnier* n'ayant qu'un faible tirant d'eau, l'amiral Courbet l'employait pour toutes les opérations interdites aux grands bâtiments. Le capitaine se distingua dix fois. Son exaltation enflammait tout le monde autour de lui; il

vivait double, bruyamment brave, prenant sur la vie sa revanche des mauvaises heures mortes, avec un continuel besoin de dépenser, dans une exubérance de bonheur, sa jeunesse et son énergie revenues.

Quoiqu'il se fût exposé comme à plaisir, en prenant une corvette chinoise à l'abordage avec une flottille de canots, il n'avait pas reçu une égratignure. Il fut mis à l'ordre du jour.

Quelques jours après que l'escadre fut sortie de la rivière Min, Courbet le faisait appeler. Le télégraphe venait de lui apporter la réponse du ministère à ses demandes de récompenses pour ses vaillants équipages.

« Robeline!... Une bonne poignée de main. Vous êtes capitaine de frégate! »

Robeline embrassa l'amiral, qui se laissa faire, de bon cœur. Puis il sauta dans sa baleinière, et en accostant le *Garnier* empêcha qu'on la rentrât. Il allait écrire tout de suite une dépêche pour sa femme et vite la porter. L'*Officiel* aurait averti Berthe déjà, mais ça ne faisait rien! Elle serait heureuse de ce mot, croyant son Henri blessé peut-être.

À la coupée, l'attendaient ses officiers. La

nouvelle avait transpiré; ils félicitèrent leur chef. Son domestique, Noëlic, un bon Breton, brandissait derrière eux deux paires de galons.

« Espérez, commandant! Je vas vous les coudre à votre veston numéro un. »

Et après les poignées de main, les compliments, la *double* accordée à l'équipage, les punitions levées, Robeline entra dans sa chambre. En son absence, on avait apporté son courrier, le courrier de France, le courrier de Tamaris; les plis étaient là sur la table.

« Tous les bonheurs à la fois, aujourd'hui! » murmura-t-il, radieux, en envoyant un baiser aux portraits de sa femme et de son enfant.

Il prit la lettre de Berthe, l'ouvrit. A ce moment, on frappa.

« Une dépêche, commandant! »

Distraitement, il la décacheta : quelques félicitations des amis de la division Lespès, sans doute! Tout à coup, il se dressa, pâle comme un linge, passa la main sur son front, et tout haut, horrifié, il lut : « Marcel rechute. Perdu. Courage. »

« Mon Dieu!... » cria-t-il d'une voix terrible,

et il tomba sur sa couchette, les bras tordus de désespoir.

« Mais... qu'est-ce qu'il y a, commandant?.. Commandant!... Vous êtes malade?... »

C'était le matelot Noëlic portant la vareuse où luisaient trois galons d'or et deux galons d'argent, — ceux-là usés, ceux-ci brillants.

Robeline se redressa, les yeux hagards, ne se souvenant plus, l'air fou. Machinalement, il revenait à son bureau, regardait la dépêche, reprenait la lettre de Berthe. Ses mains tremblaient, il ne pouvait déchiffrer un mot, tournait au hasard les feuillets nombreux. Et, brusquement, à la dernière page, il lut à haute voix, lentement, en imitant la voix de Marcel, ses zézaiements :

« *Mon petit père chéri, depuis que je suis guéri, maman m'a appris à écrire pour que je t'écrive tout seul que je t'aime bien fort et que je languis bien après toi...* »

« Oh! Noëlic!... mon pauvre Noëlic!... »

Il se penchait presque au cou du matelot, dans son besoin de parler à quelqu'un, de laisser son cœur se crever avec une pitié autour de lui. Puis, sanglotant désespérément, il montra

le portrait de l'enfant, le portrait qui faisait risette au milieu des sabres et des revolvers.

« Il est mort, Noëlic... Il est mort, mon petit. »

Et, tandis que le matelot le soutenait, sans lâcher la vareuse, le commandant Robeline pleura longtemps, de grosses larmes, qui tombaient, pressées et lourdes, sur ses galons neufs.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris. — 14231.